PQ
2003
A1.
1728t.1.

Tchernyzine p. 481, T. VII

LE SPECTATEUR FRANÇOIS,

PAR Mr DE MARIVAUX.

OU

RECUEIL

DE TOUT CE QUI A PARU imprimé sous ce Titre.

NOUVELLE EDITION,

Revûë, corrigée & augmentée de plusieurs Pieces détachées du même Auteur.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez PIERRE PRAULT, Quay de Gesvres, au Paradis.

M. DCC XXVIII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

PQ
2003
A1
1728
t.1

LIBRARY
MAR 22 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

AVIS
DE L'IMPRIMEUR
AU LECTEUR.

J'AY lieu de croire que voici l'Edition la plus correcte du SPECTATEUR FRANÇOIS. Je l'ai imprimée avec tout le soin qu'il m'a été possible, & je n'y ai travaillé que sous les yeux de l'Auteur. Elle contient les vingt-cinq Feüilles qui le composent tout entier. On a joint à cela

nombre d'Extraits des Mercures, ſous le Titre de Pieces Détachées, qui ſont à peu-près dans le goût du Spectateur, & qui, ſuivant ce que pluſieurs Perſonnes m'ont aſſuré, firent beaucoup de plaiſir dans le temps qu'elles parurent. J'ai vû même depuis rechercher les Mercures où elles étoient, ainſi j'eſpere qu'on ne ſera pas fâché de les voir raſſemblées dans un ſeul volume. On trouvera encore dans cette Edition, toutes les Feüilles qui ont paru ſous le Titre de l'INDIGENT PHILOSOPHE, & qui ſont auſſi de l'Auteur

du Spectateur : il eſt vrai qu'il ne les avoüa pas quand elles parurent, tant parce qu'il ne vouloit leur donner aucune ſuite, que parce qu'elles n'étoient qu'un eſſai de ce qu'on pouvoit faire en écrivant au haſard, tout ce qui viendroit à l'imagination. J'ai joint à tout ce que je dis là, une Comedie intitulée, l'ISLE DE LA RAISON, *ou* LES PETITS HOMMES, qui eſt encore du même Auteur : ce qu'il en dit lui-même dans une petite Preface qu'il met à la tête de cette Comedie, me diſpenſe d'en parler. Indépendam-

ment du ſort qu'elle eut ſur le Theatre, on m'a aſſuré qu'elle méritoit d'avoir place dans ce Recüeil, & que la lecture en feroit plaiſir aux Gens qui penſent.

NOTA. *Que les premiers Chiffres après les mots de la Table des Matieres, ſont toujours du Spectateur François, ou des Pieces détachées.*

TABLE

DES FEUILLES du Spectateur François,

Et des Titres des differentes Pieces détachées, du même Auteur, contenuës en cet Ouvrage.

TOME PREMIER.

Premiere Feüille du Spectateur François, Page 1
Deuxiéme Feüille, 13
Troisiéme Feüille, 25
Quatriéme Feüille, 36
Cinquiéme Feüille, 49
Sixiéme Feüille, 62
Septiéme Feüille, 76
Huitiéme Feüille, 92
Neuviéme Feüille, 106
Dixiéme Feüille, 120
Onziéme Feüille, 137

Douziéme Feüille, 152
Treiziéme Feüille, 159
Quatorziéme Feüille, 197
Quinziéme Feüille, 213
Seiziéme Feüille, 230
Dix-ſeptiéme Feüille, 247
Dix-huitiéme Feüille, 263
Dix-neuviéme Feüille, 279
Vingtiéme Feüille, 294
Vingt-uniéme Feüille, 313
Vingt-deuxiéme Feüille, 330
Vingt-troiſiéme Feüille, 346
Vingt-quatriéme Feüille, 366
Vingt-cinquiéme Feüille, 386

TOME SECOND.

Pieces détachées, écrites dans le goût du Spectateur François.
*Lettre de M. de M** contenant une Avanture*, 409
*Suite de la Lettre de M. de M*** 424
*Suite de la Lettre de M. de M*** 442
*Suite de la Lettre de M. de M*** 451
*Suite de la Lettre de M. de M*** 458
*Caracteres des Habitans de Paris. A Madame **** 469
*Suite des Caracteres de M. de M*** 510

*Suite des Caracteres de M. de M***
522
*Suite des Caracteres de M. de M***
531

Premiere Feüille de l'Indigent Philoſophe, 1
Deuxiéme Feüille, 19
Troiſiéme Feüille, 37
Quatriéme Feüille, 54
Cinquiéme Feüille, 73
Sixiéme Feüille, 91
Septiéme Feüille, 108

L'Iſle de la Raiſon, ou les Petits Hommes, Comedie, 1

Fin de la Table des Titres.

TABLE
DES
PRINCIPALES MATIERES
contenuës au presents Livre.

A

ADmirations du Peuple, *Page* 52
Adresse d'un Pere, pour faire goûter avec plaisir à son fils les Instructions qu'il lui donne, 335
Adresse singuliere d'une Gouvernante, pour prouver à son Eleve la perfidie de son Amant, 138
Adversité, 327
Afflictions, *ibid.*
Air du monde, 511
Amitié. *L'Indigent Philosophe*, 122
Amour, 15. 67. 282. 436. *L'Isle de la Raison, Comedie*, 154. 158. 168.
Amour brutal, 249
Amour cavalier, 248
Amour de Roman. *L'Indig. Philos.* 55
Amour entre les Gens mariés, 234
Amour tendre & innocent, 249
Anachariis, 172.
Anciens & Modernes, 86. 92.
Avanture étrange, 287
Auteurs. Les caracteres de la plûpart, 1. 92. 528 523. *L'Ind. Philos.* 94. 108.

B

BAbillard rempli de soi-même, 220
Beaux Esprits, 526.

Bonne-foi ; 490
Bourgeois de Paris, & Bourgeoiſes, 482. 496.
Boutiques de quelques Marchandes, vrais coupe-gorges, 489

C

CAmpagnarde de qualité, 508
Caracteres, 514
Cenſeurs. Avis pour eux, 61
Civilité. *L'Indigent Philoſophe*, 120
Cœur Romaneſque, 414.
Cœur vuide de goût pour la Clôture, 418
Comediens de Campagne. *L'Indigent Philoſ.* 28. 29. 30. 31.
Comedies [des] *L'Iſle de la Raiſon ; Comedie*, 50
Conduite raiſonnable d'une Mere envers ſon Fils, & d'un Fils envers ſa Mere, 373
Connoiſſance de ſoi-même, 316
Conſcience, 319
Comptoir, 495
Contrat de Juſtice entre les Hommes, 322
Coquette ſurpriſe par ſon Amant, dans ſon Etude de Minauderies, 11
Coquetterie machinale, 256
Coquettes, 266. &c. *L'Iſle de la Raiſon, Comedie*, 103
Coquettes. Leur derniere reſſource, 283
Cour [de la] 335
Courtiſans. *L'Iſle de la Raiſon*, 141
Critiques. Remontrances pour eux, 77. 92. 351.
Curioſité affligeante pour une vieille Coquette, 284

D

DEbiteurs, 211
Devotes & leurs Directeurs, 293
Devots, 524
Devots d'entre le Peuple, 480
Diſcoureurs politiques 59.

Discours d'un Pere mourant, à son Fils, 377
Disputes. Leur effet ordinaire, 35
Domestiques [des] *L'Ind. Philos.* 98

E

Education, 241
Embarras de l'Auteur, dans une conversation où il se trouva avec un Sçavant furieux. 355
Esprit [de l'] *L'Indig. Philosophe*, 109
Estime, 349. *L'Indig. Philosophe*, 5

F

Faineans, 51
Faux amis, 157
Femme avare, 153
Femme laide, & pourtant contente d'elle-même, 29
Femme affligée d'être surprise dans le dérangement de sa Toilette, 231
Femmes [des] 524. *L'Ind. Philos.* 115.
Femmes savantes [des] *L'Ind. Philos.* 111
Femmes. Avis important sur les dangers qu'elles courent, en confiant leurs amours à des domestiques, 279.
Femmes galantes, leurs chimeres, 282
Femmes. Folies de la plûpart, 261
Femmes enjoüées & coquettes, 122
Femmes, rivales entr'elles pour la beauté, 27. 98. 102.
Femmes sages, 124.
Fermeté masquée. *L'Indigent Philosophe*, 12
Feüilles volantes, 64
Fille chagrinée par une Mere fort dévote, 162
Fille coquette & folle, 121
Fille trompée par son Amant, 108. 128. 137. 150.
Fils ingrat & mauvais envers son Pere, 197
Fortune. *L'Indigent Philosophe*, 87

Fortune & amitié, 191
François. *L'Indigent Philosophe*, 73. 74 *L'Isle de la Raison, Comedie*, 8

G

GAlans, 216
Galanterie entre la Poire & le Fromage, *L'Ind. Philos.* 87
Gens de bien, *L'Ind. Philosophe*, 79
Géometre, 530
Gradation de l'amour d'une Femme vertueuse, 145
Grandeur. Son pouvoir, 32
Grands. *L'Indigent Philosophe*, 86. 87
Grands. Avis pour eux, 7
Grands, leurs manieres hautaines & méprisantes envers les petits, 6
Gueux. *L'Indigent Philosophe*, 20. 123

H

HAbits, leur pouvoir, 5. 514. *L'Indigent Philos.* 114
Hermocrate, 172
Histoire, 383
Homme. *L'Indigent Philosophe*, 72. 84
Homme bien-faisant, 172
Honnêtes gens, leur destinée ordinaire, 4
Humilité. *L'Isle de la Raison, Comedie*, 82.

I

IDées, 8
Jeunes gens inquiets pour leur chevelure, 215
Iliade, 119
Inconstance, 410
Incredulité des petits esprits, 225
Indifference. *L'Isle de la Raison, Comedie*, 169
Inès, Tragedie de M. de la Motte, 295
Instinct & sentiment, 374
Interêt, 56. 482
Journal, 214
Juge coquet, 262

Juge vieux & galant, 264
Juges qui ne donnent pas un facile accès auprès d'eux aux pauvres, 39
Juges galans & austeres, 266

L

LAngage du Peuple, 478
Lecteurs. *L'Indigent Philosophe*, 108
Lettre à une Dame, sur la perte d'un Perroquet, 540
Lettres Persanes, 104
Lettres Portugaises, 463
Liberté. *L'Indigent Philosophe*, 121
L'Indigent Philosophe, la page 1. &c. de *l'Indigent Philosophe*.
Livres, Livrets, & Brochures, 63. *L'Ind. Philosophe*, 3. 4
Loüanges, 103

M

MAnieres cérémonieuses. *L'Indigent Philosophe*, 126
Manuscrit d'un Inconnu, contenant quelques Memoires de sa vie, 313. 325 367
Marchand, ses manéges, 361. 488
Mariage [du] *L'Ind. Philos.* 120. *L'Isle de la Raison, Comedie*, 170
Mariage, ses peines & ses embarras, 93
Mariage d'un Vieillard avec une jeune Fille. *L'Indig. Philosophe*, 117
Mariages hasardés, 253
Méchant. *L'Indigent Philosophe*, 77. 79
Medecin. *L'Isle de la Raison, Comedie*, 84
Memoire, 250
Ministre d'Etat. *L'Indigent Philos.* 7
Misantrope, 49
Modestie *L'Indigent Philosophe*, 99
Mort volontaire, 106
Musicien. *L'Indigent Philosophe*, 22. 23

N

Nature. *L'Indig. Philosophe*, 92
Negligé (habit) 514
Nez, 29
Noblesse. 500. *L'Isle de la Raison, Comedie*, 137

O

Oisifs, 62
Orgüeil. *L'Indigent Philosophe*, 89
Orgüeilleux. Conduite qu'il est bon d'avoir avec eux, 226

P

Parallele d'un Anachorete, & d'une Femme du monde, jeune, aimable, aimée, & qui veut être vertueuse, 13
Parallele d'un Courtisan & d'un Laboureur, 369
Paris. Les mœurs & les caracteres de ses habitans, 469. *L'Indigent Philosophe*, 76. 77
Pauvres. Leur bon apétit. *L'Indigent Philosophe*, 9
Pauvres. Ils sont presque toujours timides, Exemple, 5. 379
Perroquet (sur la perte d'un) 540
Peuple, 472
Philosophe. *L'Isle de la Raison, Comedie*, 145. 169
Philosophes, 530
Physionomies friponnes, 453
Physionomie massive, 127
Pieces détachées, 409
Poëte. *L'Isle de la Raison, Comedie*, 41. 49. 146
Populace de Paris, 471
Prédicateurs, 219. 480
Préfaces (des) *L'Indigent Philosophe*, 97
Prévention, 33
Préventions ridicules en faveur des Riches, 55
Prodigue. *L'Indigent Philosophe*, 4

Q

Querelles, 473
Querelle plaisante entre deux Amans, 239

R

Raison. *L'Isle de la Raison, Com.* 81. *& en plusieurs autres endroits de cette Comedie.*
Réflexions (des) 252
Réflexions d'un jeune homme dans une triste situation, 389
Rencontre d'une jeune Fille belle, sage, & pauvre, 37
Repas des Pauvres. *L'Ind. Philos.* 123
Réponse plaisante à une déclaration d'amour, 260
Révolution de fortune, 325
Riches. *L'Indig. Philosophe,* 9. *L'Isle de la Raison, Comedie,* 170
Riches. Avis aux Riches, qui veulent profiter criminellement de la misere des pauvres. Filles, 42
Richesses. Réflexions sur le partage mysterieux qui en est fait, 41
Rois. Avis pour eux, 57
Romulus, Tragedie, 25

S

Sage Misantrope, 169
Sagesse plaisante, 349
Savetier Philosophe, 58
Sçavans. La turbulence de leurs Entretiens, 352
Sentimens tendres de deux Enfans, envers leur Pere & leur Mere, 331
Sentiment d'une vieille Coquette, veritablement disposée à se convertir, 290
Songe, 35. 67
Superbe hypocrite, 502
Supérieur (homme) 540

T

Table gênante, *L'Indigent Philosophe*, 124

Tableaux, 54

Tendresse réciproque d'un Pere & d'une Mere, & de leurs Enfans, 332

V

Vanité sotte, 31

Vertu. *L'Idigent Philosophe*, 79.

Vice brutal, 387

Vie, 251

Visages, 27

Visite singuliere que fait une Femme à une autre, dont son Mari est amoureux, 256.

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'AY lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *le Spectateur François, plusieurs Pieces écrites dans le goût du Spectateur François, l'Indigent Philosophe, & une Comedie qui a pour titre l'Isle de la raison ou les Petits Hommes.* Ces ouvrages ont déja été imprimés séparément, & j'ai crû que le Public en verroit avec plaisir un Recüeil complet. Fait à Paris ce 3. Janvier 1728.

DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîstres des Requestes ordinaires de notre Hostel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Livre qui a pour titre LE SPECTATEUR FRANÇOIS par le Sieur de Marivaux, qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires, offrant pour cet effet de l'imprimer ou faire imprimer en bon Papier & beaux Caracteres, suivant la Feüille imprimée & attachée pour modele sous le Contre-scel des Presentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui

avons permis & permettons par ces Presentes, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre ci-dessus spécifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite Feüille imprimée & attachée pour modele sous notredit Contre-scel, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de *huit* années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & conditions qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de Titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests : à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; Que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notament à celui du dixiéme Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera mis dans le même état où

l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur CHAUVELIN; Et qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur CHAUVELIN, le tout à peine de nullité des Presentes; Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers-Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le vingt-sixiéme jour du mois de Decembre, l'an de grace mil sept cens vingt-sept, & de notre Regne le treiziéme. Par le Roy en son Conseil. *Signé*, RIBALLIER.

Registré sur le Registre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 49. F° 45. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris le neuf Janvier mil sept cens vingt-huit.

Signé, BRUNET, Syndic.

LE SPECTATEUR

LE SPECTATEUR FRANÇOIS.

PREMIERE FEUILLE.

LECTEUR, je ne veux point vous tromper, & je vous avertis d'avance que ce n'eſt point un Auteur que vous allez lire ici. Un Auteur eſt un homme, à qui dans ſon loiſir, il prend une envie vague de penſer ſur une ou pluſieurs matieres; & l'on pourroit appeller cela, reflechir à propos de rien. Ce genre de travail nous a ſouvent produit d'excellentes choſes, j'en conviens; mais pour l'ordinaire, on y ſent plus de ſoupleſſe d'eſprit, que de naïveté & de verité: du moins eſt-il vrai de dire qu'il y a

toûjours, je ne ſçai quel goût artificiel dans la liaiſon des penſées, auſquelles on s'excite? Car enfin, le choix de ces penſées eſt alors purement arbitraire, & c'eſt là reflechir en Auteur: ne ſeroit-il pas plus curieux de nous voir penſer en hommes? en un mot, l'eſprit humain, quand le hazard des objets, où l'occaſion l'inſpire, ne produiroit-il pas des idées plus ſenſibles & moins étrangeres à nous, qu'il n'en produit dans cet exercice forcé qu'il ſe donne en compoſant?

Pour moi, ce fut toûjours mon ſentiment, ainſi je ne ſuis point Auteur, & j'aurois été, je penſe, fort embarraſſé de le devenir. Quoi! donner la torture à ſon eſprit pour en tirer des reflexions qu'on n'auroit point, ſi l'on ne s'aviſoit d'y tâcher: cela me paſſe, je ne ſçai point créer, je ſçai ſeulement ſurprendre en moi les penſées que le hazard me fait, & je ſerois fâché d'y mettre rien du mien. Je n'examine pas ſi celle-ci eſt fine, ſi celle-ci l'eſt moins; car mon deſſein n'eſt

de penſer ni bien ni mal, mais ſimplement de recüeillir fidelement ce qui me vient d'après le tour d'imagination que me donnent les choſes que je vois ou que j'entends, & c'eſt de ce tour d'imagination, ou pour mieux dire de ce qu'il produit, que je voudrois que les hommes nous rendiſſent compte, quand les objets les frappent.

Peut-être, dira-t'on : ce qu'ils imagineroient alors, nous ennuyeroit-il? & moi, je n'en crois rien : ſeroit-ce qu'il y auroit moins d'eſprit, moins de délicateſſe, ou moins de force dans les idées de ce genre? point du tout : il y regneroit ſeulement une autre ſorte d'eſprit, de délicateſſe, & de force, & cette autre ſorte-là, vaudroit bien celle qui naît du travail & de l'attention.

Tout ce que je dis là, n'eſt auſſi qu'une reflexion que le hazard m'a fournie : voici comment.

Je viens de voir un homme qui attendoit un grand Seigneur dans ſa Salle : je l'examinois, parce que je lui trouvois un air de probité, mêlé

d'une triſteſſe timide : ſa phyſionomie & les chagrins que je lui ſuppoſois, m'interreſſoient en ſa faveur. Helas ! diſois-je en moi-même, l'honnête homme eſt preſque toûjours triſte, preſque toûjours ſans biens, preſque toûjours humilié : il n'a point d'amis, parce que ſon amitié n'eſt bonne à rien : on dit de lui, c'eſt un honnête homme, mais ceux qui le diſent, le fuyent, le dédaignent, le mépriſent, rougiſſent même de ſe trouver avec lui : & pourquoi ? c'eſt qu'il n'eſt qu'eſtimable.

En faiſant cette reflexion, je voyois dans la même Salle, des hommes d'une phyſionomie libre & hardie, d'une démarche ferme, d'un regard bruſque & aiſé : je leur devinois un cœur dur, à travers l'air tranquille, & ſatisfait de leur viſage : il n'y avoit pas juſqu'à leur embonpoint qui ne me choquât. Celui-ci, diſois-je, eſt vêtu ſimplement ; mais dans un goût de ſimplicité, garand de ſon opulence : & l'on voit bien à ſon habit, que ſon équipage, & ſes va-

lets, l'attendent à la porte.

L'or & l'argent brillent sur les habits de cet autre. Ne rougit-il pas d'étaler sur lui plus de biens que je n'ai de revenu ? Non, disois-je, il n'en rougit point.

Je fais le Philosophe ici : mais si j'avois affaire à lui, je verrois s'il a tort de s'habiller ainsi : & si ses habits superbes ne reprendroient pas sur mon imagination les droits que ma morale leur dispute.

C'étoit donc dans de pareilles pensées que je m'amusois avec moi-même, quand le grand Seigneur vint dans la Salle. L'homme, pour qui je m'interressois, ne se présenta à lui que le dernier. Sa discretion n'étoit pas sans mystere ; c'est que son visage indigent n'étoit pas de mise avec celui de tant de gens heureux.

Enfin, il s'avança, mais le grand Seigneur sortoit déja de la Salle, quand il l'aborda : Il le suivit donc du mieux qu'il put, car l'autre marchoit à grands pas ; je voyois mon homme essoufflé tâcher de vaincre,

à force de poitrine, la difficulté de s'exprimer en marchant trop vîte: mais il avoit beau faire, il articuloit fort mal. Quand on demande des graces aux Puiſſans de ce monde, & qu'on a le cœur bien placé, on a toûjours l'haleine courte.

J'entendis le grand Seigneur lui répondre, mais ſans le regarder, & prêt de monter en carroſſe: la moitié de ſa réponſe ſe perdit dans le mouvement qu'il fit pour y monter. Un Laquais de ſix pieds vint fermer la portiere: & le carroſſe avoit déja fait plus de vingt pas, que mon homme avoit encore le col tendu pour entendre ce que le Seigneur lui avoit dit.

Suppoſons à préſent que cet homme ait de l'eſprit: Croyez-vous en verité que ce qu'il ſent en ſe retirant, ne válût pas bien ce que l'Auteur le plus ſubtil pourroit imaginer dans ſon cabinet en pareil cas? Allez l'interroger, demandez-lui ce qu'il penſe de ce grand Seigneur? il vient d'en eſſuyer cette diſtraction hautaine que donne à la plû-

part de ſes Pareils le ſentiment giganteſque qu'ils ont d'eux-mêmes. Ce Seigneur, par un ton de voix indiſcret, & ſans miſericorde, vient d'inſtruire toute la Salle, que cet honnête homme eſt ſans fortune. Quel eſt encore une fois l'Auteur dont les idées ne ſoient de pures rêveries, en comparaiſon des ſentimens qui vont ſaiſir notre infortuné?

Grands de ce monde! ſi les portraits qu'on a fait de vous dans tant de livres, étoient auſſi parlans, que l'eſt le Tableau ſous lequel il vous enviſage, vous frémiriez des injures dont votre orgueïl contriſte, étonne, & déſeſpere la genereuſe fierté de l'honnête homme qui a beſoin de vous. Ces preſtiges de vanité qui vous font oublier qui vous êtes, ces preſtiges ſe diſſiperoient, & la nature ſoûlevée, en dépit de toutes vos chimeres, vous feroit ſentir qu'un homme, quel qu'il ſoit, eſt votre ſemblable: Vous vous amuſez dans un Auteur, des traits ingenieux qu'il employe pour

vous peindre. Le langage de l'homme en queſtion vous corrigeroit, ſon cœur, dans ſes gemiſſemens, trouveroit la clef du vôtre; il y auroit dans ſes ſentimens une convenance infaillible avec les ſentimens d'humanité, dont vous êtes encore capables, & qu'interrompent vos illuſions.

Je conclus donc du plus ou moins, en ſuivant mon principe : Ouy ! je préférois toutes les idées fortuites que le hazard nous donne, à celles que la recherche la plus ingenieuſe pourroit nous fournir dans le travail.

Enfin, c'eſt ainſi que je penſe, & j'ai toûjours agi conſequemment; je ſuis né, de maniere que tout me devient une matiere de reflexion; c'eſt comme une philoſophie de temperamment que j'ai reçûë, & que le moindre objet met en exercice.

Je ne deſtine aucun caractere à mes idées; c'eſt le hazard qui leur donne le ton : de là vient qu'une bagatelle me jette quelquefois dans

le sérieux, pendant que l'objet le plus grave me fait rire : & quand j'examine après, le parti que mon imagination a pris, je vois souvent qu'elle ne s'est point trompée.

Quoiqu'il en soit, je souhaitte que mes reflexions puissent être utiles. Peut-être le seront-elles ; & ce n'est que dans cette vûë que je les donne, & non pour éprouver si l'on me trouvera de l'esprit. Si j'en ai, je crois en verité que personne ne le sçait, car je n'ai jamais pris la peine de soûtenir une conversation, ni de défendre mes opinions, & cela par une paresse insurmontable. D'ailleurs, mon âge avancé, mes voyages, la longue habitude de ne vivre que pour voir & que pour entendre, & l'experience que j'ai acquise, ont émoussé mon amour propre sur mille petits plaisirs de vanité, qui peuvent amuser les autres hommes : de sorte que si mes amis venoient me dire que je passe pour un bel esprit, je ne sens pas en verité que j'en fusse plus content de moi-même ; mais si je voyois que

quelqu'un eût fait quelque profit en lisant mes reflexions, se fût corrigé d'un défaut, oh ! cela me toucheroit, & ce plaisir là, seroit encore de ma compétence.

Au reste, on ne doit s'attendre dans mes reflexions qu'à des discours generaux. Il ne m'est jamais venu dans l'esprit ni rien de malin, ni rien de trop libre. Je haïs tout ce qui s'écarte des bonnes mœurs. Je suis né le plus humain de tous les hommes, & ce caractere a toûjours présidé sur toutes mes idées.

A l'âge de dix-sept ans, je m'attachai à une jeune Demoiselle, à qui je dois le genre de vie que j'embrassai. Je n'étois pas mal fait alors, j'avois l'humeur douce & les manieres tendres. La sagesse que je remarquois dans cette fille, m'avoit rendu sensible à sa beauté. Je lui trouvois d'ailleurs tant d'indifference pour ses charmes, que j'aurois juré qu'elle les ignoroit : Que j'étois simple dans ce temps-là ! Quel plaisir, disois-je en moi-même ! si je puis me faire aimer d'une fille qui ne

ſouhaite pas d'avoir des Amans, puiſqu'elle eſt belle, ſans y prendre garde, & que par conſequent elle n'eſt pas coquette. Jamais je ne me ſéparois d'elle, que ma tendre ſurpriſe n'augmentât, de voir tant de graces dans un objet qui ne s'en eſtimoit pas davantage. Etoit-elle aſſiſe ou debout ? parloit-elle ou marchoit-elle ? il me ſembloit toûjours qu'elle n'y entendoit point fineſſe, & qu'elle ne ſongeoit à rien moins qu'à être ce qu'elle étoit.

Un jour qu'à la Campagne, je venois de la quitter, un gant que j'avois oublié, fit que je retournai ſur mes pas pour l'aller chercher : j'apperçus la belle de loin, qui ſe regardoit dans un miroir, & je remarquai, à mon grand étonnement, qu'elle s'y repréſentoit à elle-même dans tous les ſens où durant notre entretien, j'avois vû ſon viſage ; & il ſe trouvoit que ſes airs de phyſionomie que j'avois crû ſi naïfs, n'étoient, à les bien nommer, que des tours de Gibeciere : je jugeois de loin que ſa vanité en adoptoit

quelques-uns, qu'elle en réformoit d'autres : c'étoit de petites façons, qu'on auroit pû noter, & qu'une femme auroit pû apprendre comme un air de Musique. Je tremblai du péril que j'aurois couru, si j'avois eu le malheur d'essuyer encore de bonne foi ses friponneries, au point de perfection où son habileté les portoit, mais je l'avois crûë naturelle, & ne l'avois aimée que sur ce pied-là ; de sorte que mon amour cessa tout d'un coup, comme si mon cœur ne s'étoit attendri que sous condition. Elle m'apperçut à son tour dans son miroir, & rougit : Pour moi j'entrai en riant, & ramassant mon gant. Ah ! Mademoiselle, je vous demande pardon, lui dis-je, d'avoir mis jusqu'ici sur le compte de la Nature des appas dont tout l'honneur n'est dû qu'à votre industrie. Qu'est-ce que c'est, que signifie ce discours, me répondit-elle ? vous parlerai-je plus franchement, lui dis-je ? je viens de voir les machines de l'Opera. Il me divertira toûjours, mais il me tou-

chera moins. Je sortis là-dessus, & c'est de cette avanture que naquit en moi cette misantropie qui ne m'a point quittée, & qui m'a fait passer ma vie à examiner les hommes, & à m'amuser de mes reflexions.

DEUXIE'ME FEUILLE.

LEs austérités des fameux Anachorettes de la Thebaïde, les supplices ingenieux qu'ils inventoient contre eux-mêmes, pour tourmenter la Nature : Cette mort toûjours nouvelle, toûjours douloureuse qu'ils donnoient à leurs sens; tout cela joint à l'horreur de leurs déserts, ne composoit peut-être pas la valeur des peines que peut éprouver une femme du monde, jeune, aimable, aimée, & qui veut être vertueuse.

Ce que je dis-là, paroîtra sans doute ridicule à bien des gens : Un Anachorette ! s'écrira-t'on ? un homme attenué, mourant, épuisé de jeûnes & de veilles ! un homme !

mais ce n'eſt plus un homme ; ce n'en ſont plus que les ruines : Jugez de ſes ſouffrances par leurs effets ; jugez de ſes Combats par la déſolation du Champ de bataille ; que deviendra votre parallele ?

Vous nous parlez d'une jeune femme aimable ; & ce ſont des yeux brillans, c'eſt une ſanté, ce ſont des appas, nés du ſein de la molleſſe & de l'oiſiveté ; c'eſt l'Ouvrage de la plus profane complaiſance pour ſoi-même, que vous comparez à l'Ouvrage de la rupture la plus ſévere avec ſes ſens. Depuis quand le duvet eſt-il plus fatiguant que la dure ? depuis quand celui qui dort à ſon aiſe, eſt-il plus malade, que celui qui veille preſque toûjours ? quoi ! ſe nourrir délicieuſement, agacer ſon appetit par une abſtinence induſtrieuſe, ſera plus pénible que mourir de faim !

Voilà ce qu'on peut me dire ; voilà la déclamation qu'on peut faire contre mon ſentiment : Peut-être m'auroit-il paru ridicule à moi-même, il n'y a qu'une heure ; mais,

liſez la lettre que je vais rapporter; c'eſt cette lettre qui a débauché mon jugement: Un de mes amis, dont je ſuis le confident, vient de me la donner; il l'a reçûë d'une jeune Dame dont il eſt éperduëment amoureux; liſez-là; elle argumentera mieux que moi contre vous.

„ Vous m'aimez, Monſieur; & „ quand vous ne me l'auriez pas dit „ tant de fois, je n'en ſerois pas „ moins perſuadée: Oui, vous m'ai- „ mez; je le ſçavois même avant „ que vous me l'euſſiez avoüé. Je „ vous examinois quelquefois, ſans „ le vouloir; & je vous trouvois, „ comme il me ſembloit qu'on de- „ voit être, quand on aimoit. Helas! „ je ne ſçavois pas encore que je „ ſouhaittois alors, de vous trouver „ comme vous étiez. Juſte-Ciel! „ moi, qui n'avois jamais eu d'a- „ mour; comment penetrois-je ce- „ lui que vous me cachiez! com- „ ment étois-je ſûre que je ne me „ trompois pas? & d'où vient que „ je ne m'appercevois pas que je „ vous aimois moi-même? le voilà,

„ cet aveu que vous demandiez
„ tant; voilà ce mot si important à
„ votre bonheur, & que je n'osai
„ prononcer dans notre dernier en-
„ tretien. Helas! vous n'en aviez
„ pas besoin non plus, & j'étois
„ folle de n'oser vous dire ce que
„ vous voyiez si clairement. Pour
„ un aveu que vous refusoit ma
„ bouche, combien ma complai-
„ sance pour vos discours, vous en
„ prodiguoit-elle? souvenez-vous
„ de vos carresses: Il est vrai qu'elles
„ étoient innocentes; mais je m'en
„ défendois mal. Eh! n'étoit-ce
„ pas vous les rendre? n'importe,
„ soyez content, je vous aime; Et
„ tout inutile qu'il est de vous le
„ dire, je m'en étois fait une honte,
„ & je vous la sacrifie: Je me flat-
„ tois de n'avoir pas encore violé
„ mon devoir, tant que cet aveu
„ restoit à faire. Malheureuse illu-
„ sion? qu'étoit devenuë ma raison?
„ j'aimois & je ne m'en embarrassois
„ pas: Je regardois cela, comme
„ rien; je me croyois toûjours ver-
„ tueuse, seulement pour n'avoir
pas

„ pas dit que je ne l'étois plus. Je
„ dois ma tendresse à mon mary ;
„ cependant, au moment où je par-
„ le, elle est toute à vous. Juste
„ Ciel ! pourquoi faut-il que ce soit
„ un crime ? que dis-je, cruel que
„ vous êtes ! voyez le désordre que
„ vous avez porté dans mon cœur ;
„ voyez ce que je deviendrois, si
„ je continuois à vous voir. Je ne
„ vous cele rien ; car enfin, dans
„ l'état où je suis, j'ai besoin de
„ vous parler sans retenuë ; ma foi-
„ blesse a besoin de se répandre ;
„ c'est un crime encore, mais il m'est
„ necessaire ; je serois trop exposée,
„ si je voulois combattre tous les
„ mouvemens qui me viennent. Je
„ vous découvre mon état : Cette
„ satisfaction coupable que je me
„ donne, rendra peut-être ma pas-
„ sion moins pesante. Ma passion !
„ Justes-Dieux ! n'êtes-vous pas é-
„ tonné vous-même de ce que vous
„ lisez : Vous qui n'osiez me décla-
„ rer votre amour, qui m'en avez
„ fait l'aveu avec tant de crainte,
„ qui m'en entreteniez avec tant

„ de reſpect, qui ne me demandiez
„ le mien qu'en tremblant, me re-
„ connoiſſez-vous ? je n'avois rien à
„ me reprocher : j'avois lieu d'être
„ contente de moi : Vous m'eſti-
„ miez, je m'eſtimois moi-même :
„ Je vivois en repos & dans l'in-
„ nocence. Où ſont tous ces biens-
„ là ? vous m'aimez, & vous me les
„ avez ôtés ; & vous voulez que je
„ vous aime ; & vous dites que vous
„ ſeriez heureux, ſi je vous aimois !
„ quel étrange bonheur vous pro-
„ poſez-vous ? mes égaremens, &
„ la perte de ma vertu, vous ren-
„ dront donc heureux ! & vous ap-
„ pellez cela m'aimer ! voilà les ſen-
„ timens que vous voulez que je
„ recompenſe : ah ! juſte-Ciel ! qu'-
„ eſt-ce que c'eſt qu'un Amant ?
„ la haine du plus mortel ennemi
„ me feroit-elle autant de mal que
„ vous m'en ſouhaitez ? eh bien ! je
„ ſuis dans le trouble, dans la dou-
„ leur, dans les larmes : Mon mari
„ m'eſt preſqu'odieux : Ce qui me
„ reſte de vertu, preſqu'inſuppor-
„ table : je ſuis digne de compaſſion ;

„ je vous en ferai sans doute à vous-
„ même ; en est-ce assez ? êtes-vous
„ heureux ? non, vous vous plain-
„ drez encore ; Mon malheur n'est
„ pas au point où vous le voudriez ;
„ vous aspirez à me rendre encore
„ plus méprisable, & vous avez rai-
„ son. Je suis bien digne de l'outrage
„ que me font vos desseins ; mais,
„ que fais-je ? d'où vient vous ren-
„ dre compte de ce que je sens ? d'où
„ vient que j'entre avec tant d'abon-
„ dance dans un détail si honteux ?
„ d'où vient qu'il m'entraîne ? il est
„ pourtant vrai que je me repens
„ sincerement d'avoir blessé mon
„ devoir. Helas ! est-il bien vrai
„ que je m'en repente ? eh ! comment
„ m'en assûrer ? puis-je rien démêler
„ dans mon cœur ? je veux me cher-
„ cher, & je me perds. Comment,
„ avec tant d'amour, puis-je ça-
„ voir, si je me repens d'aimer ? je
„ renonce à vous, & je vous regret-
„ te : Je veux vous ôter toute espe-
„ rance, & j'ai peur que vous croyiez
„ que je ne vous aime point ; enfin,
„ de quelque côté que je me tour-

„ ne, tout eſt péril pour moi ; & la
„ confuſion où je ſuis de ma foi-
„ bleſſe, & les efforts que je fais
„ pour la combattre, & la réſolu-
„ tion de ne vous plus voir, tout eſt
„ empoiſonné, tout devient amour,
„ dès que j'y ſonge. Oh ! Ciel ! que
„ je ſuis égarée ! qu'une femme à
„ ma place, eſt à plaindre d'avoir
„ pris de l'amour ? quelle punition
„ pour elle que le plaiſir qu'il lui
„ fait ! grace au Ciel ! j'y renonce à
„ ce plaiſir ; je le déteſte ; je vais re-
„ devenir vertueuſe ; je retrouverai
„ le plaiſir que j'avois à l'être : Oui !
„ Monſieur, mon parti eſt pris ; je
„ ne vous verrai plus : Il ne falloit
„ que deux mots pour vous l'écrire,
„ & je n'avois pas deſſein de vous
„ en marquer davantage ; mais je
„ l'ai tenté inutilement dans quatre
„ lettres que j'ai toutes rebutées :
„ Voici la moins honteuſe pour
„ moi, que je vous envoye ; c'eſt
„ preſque vous les envoyer toutes,
„ que vous avoüer que je les ai écri-
„ tes ; mais après ce qui m'eſt échap-
„ pé dans celle que vous liſez, je

» ne puis guéres me faire de nou-
» veaux affronts. D'ailleurs, puiſque
» je ne vous verrai plus, & que je
» rentre dans mon devoir, les pei-
» nes que je vais ſouffrir, ſatisferont
» bien à mes fautes. Mais, ne fini-
» rai-je jamais ? ce que je dis, ne
» reſſemble point à ce que je veux
» dire : Je penſe que je ne veux plus
» aimer, & toûjours je repete que
» j'aime. N'importe, n'eſperez rien
» d'un ſentiment involontaire ; ce
» n'eſt plus moi qui aime ; je ne ſuis
» plus coupable ; peut-être je ne l'ai
» jamais été ; c'eſt vous qui l'étiez,
» c'eſt la foibleſſe que vous m'aviez
» donnée, c'eſt mon cœur qui ne
» dépendoit plus de moi : Aujour-
» d'hui tout cela m'eſt étranger ; au-
» jourd'hui, je romps avec ce cœur
» lâche, avec cette foibleſſe, avec
» mon ſéducteur, enfin, avec vous.
» Vous n'en ſerez pas perſuadé, &
» vous allez prendre ce que je dis,
» pour de l'emportement & du trou-
» ble : vous vous trompez ; ma ré-
» ſolution ne vient pas d'être for-
» mée : Vous ſçavez que ma mere

» demeure ici; vous connoissez son
» caractere : hier au matin, je lui
» confiai ma situation; elle en frémit, autant qu'il m'étoit necessaire : Ainsi, voilà sa vertu dans
» les interêts de mon devoir. Le
» soir, mon mari & moi, nous parlâmes de vous : Il fit votre éloge,
» & ce fut un coup de poignard pour
» moi : lui, qui vous estime tant,
» mérite-t-il de se tromper si cruellement sur votre compte? jettons
» tous deux les yeux sur nous. Que
» de devoirs violés de part & d'autre ! perfides que nous sommes!
» nous nous serions aimez; sans doute nous serions-nous jurez de nous
» aimer toûjours ? ah! Monsieur, à
» qui devois-je plus de fidelité qu'à
» mon mari? à qui vous, en deviez-
» vous plus qu'à l'honneur? vous
» auriez trahi votre ami, j'aurois
» trahi mon époux; ne voyez-vous
» pas qu'enfin, nous nous serions
» trahis tous deux? vous n'auriez
» donc aimé qu'une femme indigne,
» & je n'aurois aimé qu'un malhonnête homme. Juste Ciel ! cette re-

» flexion m'attendrit sur vous, &
» je ne me reproche point le mou-
» vement de tendresse qui me vient
» ici. Vous êtes naturellement ver-
» tueux : quel malheur, que vous
» cessassiez de l'être ! & ce malheur,
» voudriez-vous qu'il fût mon ou-
» vrage ? voilà ce que je sens, ren-
» dez-moi tendresse pour tendresse :
» Que la vôtre, à présent ressemble
» à la mienne ; vous avez les mê-
» mes reflexions à faire sur moi ;
» c'est la même horreur à envisager
» pour nous deux. Je suis née ver-
» tueuse aussi-bien que vous : auriez-
» vous le courage de m'ôter ma ver-
» tu ? m'ôter ma vertu ! l'amour
» même, dans une ame comme la
» vôtre, est-il compatible avec cette
» idée-là ? je sçai bien que dans la
» suite, nous aurons quelque peine
» à penser toûjours de même ; mais
» j'y ai pourvû : j'ai fait remarquer
» à mon mari, que vous veniez sou-
» vent ici, & que vos visites, toutes
» innocentes qu'elles étoient, pou-
» voient nuire à une femme de mon
» âge : Il vous le dira, il me l'a pro-

„ mis; prenez votre parti là-dessus.
„ Si je vous revois encore chez
„ moi, mon mari sçaura que je vous
„ aime : J'y suis résoluë : j'en per-
„ drai peut-être & son estime & son
„ amour ; mais, pour les mériter, il
„ faut me résoudre à les perdre, &
„ si ce n'est encore assez, j'instruirai
„ tous mes amis de ma foiblesse : ils
„ feront autant de barrieres que je
„ mettrai entre vous & moi. Voilà
„ des extremités, où assurément vous
„ êtes incapable de me réduire ; il
„ me suffit de vous les montrer. Je
„ ne vous demande ni votre souve-
„ nir ni votre oubli : Je suis encore
„ trop foible pour oser m'examiner
„ là-dessus ; & je ne veux pas sça-
„ voir lequel des deux je souhaite-
„ rois. Pour moi, je vais tâcher de
„ vous oublier ; je ne suis point obli-
„ gée d'y réussir ; mais je suis obli-
„ gée de faire, toute ma vie, ce que
„ je pourrai pour cela, & je vais
„ remplir mes devoirs : je ne vous
„ verrai plus, Adieu.

Mon ami, après m'avoir lû cette Lettre, me dit qu'il y avoit fait réponse

ponse au gré de la vertu de cette Dame, & qu'il partoit le lendemain pour sa Province.

TROISIE'ME FEUILLE.

JE sortois, il y a quelques jours de la Comédie où j'avois été voir *Romulus* qui m'avoit charmé; & je disois en moi-même: On dit communément l'*élegant Racine*, & le *sublime Corneille*. Quel épithete donnera-t'on à cet homme-ci; je n'en sçai rien; mais il est beau de les avoir meritées toutes deux.

J'étois donc profondément occupé de cette Tragedie, de l'élevation sensée des idées de l'Auteur, de la continuité de cette élevation. J'aimois dans la fierté de *Tatius*, cette rudesse des premiers temps, ce courage inaccessible aux Conseils de la necessité, & digne alors d'un Roi legitime, qui sçavoit être plus vertueux que raisonnable: j'aimois à voir *Hersilie* ressembler dans son espece à son pere, se punir d'ai-

mer en secret *Romulus* en lui montrant de la haine, & peut-être, le maltraiter plus que s'il lui avoit été indifferent; avoüer enfin son amour: mais, disois-je en moi-même: que devient cet aveu, placé, comme il l'est? c'est une exposition rapide de tous les sacrifices qu'elle a faits de ses mouvemens, à sa vertu; c'est un Torrent de tous les sentimens qu'elle avoit retenus: c'est le salut de son pere & de son amant; & cet amant, quel est-il? quel est son caractere? c'est toute la vertu, toute la generosité possible, tour à tour maîtresse & dépendante du libertinage des sentimens d'un jeune homme, & d'un jeune homme, chef des Bandits illustres.

C'étoit-là les pensées qui m'occupoient, lorsqu'en descendant l'escalier de la Comédie, je me sentis arrêté par une Dame plus âgée que moi, & avec qui je suis sur le pied d'un ami de trente ans. Vieux Rêveur, me dit-elle, en me tirant par la manche! voulez-vous venir souper chez moi? soit, mon ancienne,

lui répondis-je ! notre tête à tête ne sera point de mauvais exemple : nous trouverons compagnie, me dit-elle. Là-dessus, nous tâchâmes de percer la foule, & de sortir : nous eûmes de la peine à en venir à bout.

Pendant les petites pauses que nous étions obligés de faire par intervalle, mon esprit pensif s'exerçoit à son ordinaire. Je regardois passer le monde ; je ne voyois pas un visage qui ne fût accommodé d'un nez, de deux yeux & d'une bouche ; & je n'en remarquois pas un, sur qui la nature n'eût ajusté tout cela dans un goût different.

J'examinois donc tous ces porteurs de visages, hommes & femmes : je tâchois de démêler ce que chacun pensoit de son lot ; comment il s'en trouvoit : par exemple, s'il y en avoit quelqu'un qui prît le sien en patience, faute de pouvoir faire mieux ; mais, je n'en découvris pas un, dont la contenance ne me dît ; je m'y tiens. J'en voyois cependant, surtout des femmes, qui n'auroient pas dû être contentes,

& qui auroient pû se plaindre de leur partage, sans passer pour trop difficiles; il me sembloit même qu'à la rencontre de certains visages mieux traités, elles avoient peur d'être obligées d'estimer moins le leur. L'Ame souffroit; aussi, l'occasion étoit-elle chaude? joüir d'une mine qu'on a jugée la plus avantageuse! qu'on ne voudroit pas changer pour une autre, & voir devant ses yeux un maudit visage qui vient chercher noise à la bonne opinion que vous avez du vôtre; qui vous présente hardiment le combat, & qui vous jette dans la confusion de douter un moment de la victoire; qui voudroit enfin accuser d'abus le plaisir qu'on a de croire sa physionomie sans reproche & sans pair: ces momens-là sont périlleux! je lisois tout l'embarras du visage insulté; mais cet embarras ne faisoit que passer. Celle à qui appartenoit ce visage, se tiroit à merveille de ce mauvais pas; & cela sans doute, par une admirable dexterité d'amour-propre: une fiere

ſecurité revenoit ſur ſa mine ; il s'y peignoit un air de diſtraction dédaigneuſe, qui puniſſoit le viſage altier de la vanité de ſon étalage ; mais qui l'en puniſſoit habilement, & qui diſoit à la Rivale, qu'on n'avoit pas ſeulement pris garde à elle.

Mais, diſois-je en moi-même ! de quel expedient de vanité peut ſe ſervir une femme laide, pour entrer de la meilleure foi du monde, en concurrence avec une femme aimable & belle ? ſi elle a la bouche mal-faite, ou ſi vous voulez, le nez trop long ou trop court ; ce nez, quand elle le regarde, ſe racourcit-t-il, ou s'allonge-t-il ? non : ce n'eſt pas cela, me répondois-je.

Quand une femme ſe regarde dans ſon miroir, ſon nez reſte fait comme il eſt ; mais elle n'a garde d'aller fixer ſon attention ſur ce nez, avec qui, pour lors, ſa vanité ne trouveroit pas ſon compte : ſes yeux gliſſent ſeulement deſſus, & c'eſt tout ſon viſage à la fois ; ce ſont tous ſes traits qu'elle regarde, & non pas ce nez infortuné qu'elle eſ-

quive, en l'enveloppant dans une vûë generale; & de cette façon même, il y auroit bien du malheur, si, tout laid qu'il est, il ne devient piquant, à la faveur des services que lui rendent les autres traits qu'on lui associe : bien plus, ces autres traits n'obligent pas un ingrat; & ce nez, devenu plus honorable, les accompagne à son tour de fort bonne grace. Mais ces autres traits seront peut-être difformes : qu'importe ? plusieurs difformités de visage, jointes ensemble, regardées en bloc, maniées, & travaillées par une femme qui leur cherche un joli point de vûë, en dépit qu'ils en ayent, prennent une bonne contenance, & forment aux yeux de la coquette un tout qui l'enchante; qui lui paroît preferable à ce tas de beautés fades qu'elle voit souvent à d'autres femmes : &, c'est avec ce visage de la composition de sa vanité, qu'une femme laide ose lutter avec un beau visage de la composition de la Nature; eh! qui le croiroit? quelquefois, cela lui réüssit.

Les femmes n'étoient pas les seules qui me divertissoient, & je trouvois nos jeunes gens tout aussi amusans qu'elles.

Dans le nombre de ceux-ci, j'en voyois qui sembloient se remüer étonnés de la noblesse de leur figure, & qui, certainement comptoient sur un égal étonnement dans les autres. Ils étoient vains, mais très-sérieusement vains, & comme chargés de l'obligation de l'être : je les interpretois. Quand on est fait, comme je suis, pensoit apparemment chacun d'eux ; on laisse agir à l'aise le sentiment qu'on a de ses avantages, en marchant superbement, Moi ! je vais mon pas ; ma figure est un fardeau de graces nobles, imposantes, & qui demande tout le recueillement de celui qui la porte. Qu'en dites-vous, hommes étonnés ? qui de vous, songe à faire quelque chicanne à ce maintien ? qui de vous, n'avoüera pas qu'il me sied bien de me rendre justice ? n'est-il pas vrai que je vous surprens, & que la critique est muette à mon

aſpect? garre ! reculez-vous ! vous empêchez le jeu de mes mouvemens; vous ne voyez mon geſte qu'à demi. Place au Phénomene de la Nature ! humiliez-vous, figures médiocres ou belles; car c'eſt tout un, & vous êtes toutes au même rang auprès de la mienne.

Ce petit diſcours, que je fais tenir à nos jeunes gens, on le regardera comme une plaiſanterie de ma part: je ne dis pas qu'ils penſent très-diſtinctement ce que je leur fais penſer; mais tout cela eſt dans leur tête, & je ne fais que débroüiller le cahos de leurs idées : j'expoſe en détail, ce qu'ils ſentent en gros; & voilà, pour ainſi dire, la monnoye de la piece.

Après tout cela, je vais faire un aveu bien ſingulier; c'eſt que moi, qui démêlois leurs idées, qui développois leur orgueil, peu s'en falloit que je ne diſe; ils ont raiſon. A la lettre, la hardieſſe de leur vanité ſoûtenuë d'une belle figure, m'en impoſoit; je m'amuſois à les trouver bienfaits; & voilà, comme

nous sommes tous : de grandes qualités dans un homme, un grand rang, un grand pouvoir, sont toûjours auprès de nous le passeport de ses défauts ; & dans le fond, c'est fort bien fait à nous d'être comme cela ; c'est le lien de la societé des hommes que cet ébloüissement de notre raison, que cette indulgence favorable aux foiblesses de ceux qui nous priment, & de qui nous sommes les inférieurs de façon ou d'autre.

Je continüois mes remarques sur cette foule de monde qui nous arrêtoit à la porte, lorsqu'enfin nous eûmes le passage libre. J'allai donc soûper chez la personne avec qui j'étois : nous y trouvâmes son frere avec une jeune Dame & un jeune Cavalier, de fort bonne façon tous deux. Je vis bien pendant le repas, qu'ils avoient envie de se plaire l'un à l'autre ; & moi, qui ne suis plus d'âge à plaire à personne, je pris le parti de m'amuser du petit spectacle qu'ils m'alloient donner. A les entendre parler, je commençai d'a-

bord par sentir qu'ils alteroient le son naturel de leur voix, pour y couler du gracieux, & qu'en prononçant, il n'y avoit pas jusqu'aux mouvemens de leur bouche, qu'ils ne vouluſſent assortir avec leurs tendres idées. J'aimerois mieux travailler toute une journée, comme un Crocheteur, que d'essuyer deux heures seulement, la fatigue qu'ils se donnoient, pour imaginer un caractere d'action qui jettât du goût dans les bras, dans les mains, dans la tête, dans les habits même : je n'eûs pas le temps de voir toute la Comédie : le frere de la Dame, après le repas, me pria d'écouter la traduction qu'il avoit faite d'un Manuscrit Espagnol, où, entr'autres choses, il me lut un songe dont je suis d'avis de donner ici le commencement ; je dis mal, ce n'est qu'une introduction au songe, c'est un jeune Seigneur Espagnol qui parle.

» Chacun croit les usages de son » pays, les meilleurs, & les plus sen- » sés. Il y avoit déja quelque temps » que j'étois dans les Gaules, quand

» un François que j'avois vû en Ita-
» lie, vint me voir. Nous allâmes
» souper ensemble. Après le repas,
» notre conversation roula sur l'a-
» mour : il me fit un portrait des
» manieres d'aimer de son pays, &
» je lui peignis l'espece d'amour qui
» regnoit dans le nôtre. Ce sujet fut,
» entre nous, une matiere de dispute
» assez amusante. Nous examinions
» à qui des deux amours il falloit
» donner la preference : nous pesions
» nos raisons. Quand il tenoit la ba-
» lance, les siennes l'emportoient :
» quand je la tenois, les miennes
» avoient leur revanche. Notre exa-
» men produisit cependant quelque
» chose ; c'est que nous nous retirâ-
» mes un peu plus éloignés de nous
» accorder, que nous ne l'avions
» été d'abord. J'allai me coucher,
» l'esprit rempli de la question que
» nous avions agitée, & je m'en-
» dormis du sommeil le plus pro-
» fond. Dans cet état, je fis un rêve
» assez singulier, & si frapant, qu'à
» mon réveil, je n'en perdis pas la
» moindre circonstance.

Je m'arrête-là, & c'est jusqu'où j'ai pû déchiffrer l'écriture du Traducteur que je prierai de m'aider à lire le reste, que je donnerai la premiere fois.

QUATRIE'ME FEUILLE.

J'Ai promis dans la derniere Feüille du Spectateur, un rêve tiré d'un Manuscrit Espagnol; mais je ne puis m'empêcher de le différer: j'ai quelque chose de plus pressant à dire. Je cede à des reflexions moins amusantes, mais plus instructives: je me reprocherois d'écarter la situation d'esprit où je me trouve: je me livre aux sentimens qu'elle me donne; qui me penetrent, & dont je voudrois pouvoir penetrer les autres. Jamais, peut-être, ne me reviendroient-ils avec ce caractere d'attendrissement qu'ils portent? Je m'imagine en devoir compte aux autres; & je vais essayer de faire passer dans leur ame, toute la chaleur de l'impression qu'ils me font.

Je viens de rencontrer, ce soir, dans le détour d'une ruë, une jeune fille qui m'a demandé l'aumône : elle pleuroit à chaudes larmes ; son affliction m'a touché ; je l'ai regardée avec attention ; je lui ai trouvé de la douceur & des graces dans la physionomie ; beaucoup d'abbatement, avec un air confus & embarrassé. Son habit, quoique mauvais, marquoit une condition honnête. Pourquoi pleurez-vous, lui ai-je dit ? helas ! Monsieur, c'est que je suis dans un état affreux, m'a-t'elle répondu, mais d'un ton qui m'a saisi, & qui marquoit une désolation profonde.

Là-dessus, j'ai été tenté de la laisser, sans lui en demander davantage, pour me sauver de l'interêt douloureux qu'elle commençoit à m'inspirer pour elle ; mais je n'ai pû me débarrasser de la pitié qu'elle m'avoit faite : il auroit fallu prendre trop sur moi, & ce menagement pour moi-même, m'auroit mis plus mal à mon aise, que la plus triste sensibilité pour ses malheurs.

Je l'ai donc tirée à quartier, &

dans un endroit où je pouvois l'écouter paisiblement..... Mademoiselle, vous me paroissez dans une grande peine, lui ai-je dit, en lui donnant quelque argent: que vous est-il arrivé?... elle ne m'a répondu d'abord que par des sanglots: ses larmes ont coulé avec plus d'abondance; enfin, s'étant un peu remise; puisque vous avez la bonté de prendre part à mon affliction, m'a-t'elle dit, je vais vous en instruire.

» Je suis une fille de famille; mon » pere avoit une Charge assez con» siderable en Province; il mourut, » il y a trois ans: le jeu avoit dé» rangé ses affaires, & ma mere est » restée veuve, chargée de trois » filles, dont je suis l'aînée. Nous » sommes venuës à Paris, ma mere » & moi, après avoir vendu tout » ce qui nous restoit, pour hâter la » décision d'un procez dont le gain » nous rétabliroit. Il y a dix-huit » mois que nous sommes ici. Notre » Partie, qui est puissante, & qui » prévoit qu'un Arrest ne lui peut

» être favorable, a eu assez de cré-
» dit pour le reculer: ces longueurs
» ont consommé ce que nous avions.
» Dans cette extremité, nous avons
» tenté de nous jetter aux pieds de
» nos Juges pour implorer leur jus-
» tice; mais au Palais, nous les avons
» toûjours trouvé entourés de
» Cliens, parmi lesquels nous n'o-
» sions nous mêler, mal vêtuës com-
» me nous sommes; & chez eux,
» soit que notre figure ne s'attirât pas
» l'attention de leurs domestiques,
» ou que nous vinssions à de mau-
» vaises heures, on nous a toûjours
» dit, que ces Messieurs étoient ab-
» sens ou occupés; de sorte que
» nous n'avons nul appui. On ne-
» glige de travailler pour nous, par-
» ce que nous n'avons point de quoi
» payer; enfin, Monsieur, la misere
» où nous sommes tombées, le cha-
» grin, le mauvais air, & l'obscu-
» rité du lieu où nous logeons; la
» douleur de me voir souffrir moi-
» même, & le grand âge, ont en-
» tierement abbatu ma mere: elle
» est malade, & tout lui manque,

„ & moi, qui ſuis au déſeſpoir de
„ la voir dans cet état-là, il faut,
„ Monſieur, que je combatte en-
„ core mon amour & ma compaſ-
„ ſion pour elle. Si je les écoute,
„ je ſuis perduë : un riche Bourgeois
„ m'offre tous les ſecours poſſibles ;
„ mais quels ſecours, Monſieur ! ils
„ ſauveroient la vie à ma mere ; ils
„ déshonoreroient éternellement la
„ mienne : voilà mon état ; en eſt-il
„ de plus terrible ? j'aime ma mere,
„ & je lui ſuis chere ; elle meurt,
„ cela me fait trembler pour nous
„ deux. Dans mon affliction, je lui
„ ai dit les offres de l'homme dont
„ je vous parle. A mon récit, j'ai
„ crû qu'elle alloit expirer entre mes
„ bras ; elle m'a baignée de ſes lar-
„ mes ; elle a jetté ſur moi des yeux
„ tout égarés, & s'eſt retournée de
„ l'autre côté, ſans me dire une ſeule
„ parole. Je ne ſçai pourquoi je ne
„ l'ai point preſſée de me parler ; il
„ ſemble que cette femme vertueuſe
„ ait perdu tout courage, & ſuc-
„ combe ſous notre malheur ; & moi,
„ je voudrois mourir pour être dé-
„ livrée

„ livrée du péril de la voir.

Tout honnête homme sentira combien les discours de cette fille ont dû me toucher. Je lui ai donné ce que j'ai pû : j'ai joint à cela les conseils que j'ai crû les plus convenables, & me suis retiré chez moi presque aussi affligé qu'elle.

Qu'il est triste de voir souffrir quelqu'un, quand on n'est point en état de le secourir, & qu'on a reçû de la Nature une ame sensible qui penetre toute l'affliction des malheureux, qui l'approfondit involontairement, pour qui c'est, comme une necessité, de la comprendre, & de ne rien perdre de la douleur qui peut en rejaillir sur elle-même !

Juste Ciel ! quels sont donc les desseins de la Providence dans le partage mysterieux qu'elle fait des richesses ! pourquoi les prodigue-t'elle à des hommes sans sentiment, nés durs & impitoyables ? pendant qu'elle en est avare pour les hommes genereux & compatissans, & qu'à peine leur a-t'elle accordé le

neceſſaire. Que peuvent, après cela, devenir les malheureux, qui par-là n'ont de reſſource, ni dans l'abondance des uns, ni dans la compaſſion des autres? Mais ces reflexions qui naiſſent de mon impuiſſante médiocrité, m'écartent de celles que me fournit l'avanture de la jeune fille en queſtion.

Homme riche! vous, qui voulez triompher de ſa vertu par ſa miſere; de grace! prêtez-moi votre attention: ce n'eſt point une exhortation pieuſe; ce ne ſont point des ſentimens dévots que vous allez entendre: non, je vais ſeulement tâcher de vous tenir les diſcours d'un galant homme, ſujet à ſes ſens auſſi bien que vous; foible, & ſi vous voulez, vicieux; mais chez qui les vices & les foibleſſes, ne ſont point féroces, & ne ſubſiſtent qu'avec l'aveu d'une humanité genereuſe. Oui! vicieux encore une fois, mais en honnête homme, dont le cœur eſt heureuſement forcé, quand il le faut, de menager les interêts d'autrui dans les ſiens, & ne peut vou-

loir d'un plaisir qui feroit la douleur d'un autre.

Je vous suppose jaloux de l'estime des hommes, & du droit de vous estimer vous-même : si vous n'êtes, comme je le dis, ce n'est plus à vous à qui je parle : vous n'êtes que la moitié d'une créature humaine ; vous en avez la figure & le penchant au mal ; mais vous n'en avez ni la dignité, ni la noblesse ; & pour lors, je m'adresse à d'honnêtes gens, qui, dans une avanture, comme la vôtre, pourroient se démentir, & se livrer à l'amour d'un vice odieux, préférablement au goût de vertu & de generosité qu'ils ont en eux : goût secourable, qu'ils feroient peut-être avorter dans leur ame, qui, cependant, les presseroit, qui les poursuivroit, qu'ils écarteroient, qui reviendroit à la charge ; enfin, qu'ils étoufferoient, crainte de l'aimer, d'y ceder, de devenir vertueux, & d'y perdre.

Quoiqu'il en soit, écoutez-moi, si vous le pouvez : que vous deveniez amoureux d'une femme qui

peut se passer de vous, que nulle affaire importante n'expose à la necessité de vous recevoir: que vous la tentiez par votre opulence; que vous lui inspiriez l'envie d'être mieux; qu'à la vûë de votre abondance, il lui naisse des besoins qu'elle n'auroit pas connus; que vous profitiez de ces besoins imposteurs; que vous jettiez dans son cœur, moitié tendresse pour l'amant, moitié foiblesse pour l'homme riche; vous faites mal, vous êtes un mauvais Chrétien; mais à quelque délicatesse près, dont je comprends qu'il est difficile d'écouter le scrupule, vous êtes encore galant homme suivant le monde.

De même: que la jeunesse & les graces de la fille dont nous avons parlé, vous ayent donné de l'amour; ce n'est pas là ce qui m'étonne, & ma charge n'est pas de vous inquieter là dessus; mais que ce visage frappé de désespoir, dont la souffrance a désolé les traits: que ces graces flétries par les larmes, n'ayent pas déconcerté votre amour, ou

n'en ayent point fait une protection pour cette infortunée ; que cet amour, loin de la plaindre de tant de maux, n'en ait reçu qu'une confiance plus brutale ; que la misere la plus féconde en impressions touchantes, ne l'ait déterminée qu'à l'outrage, & non pas aux bienfaits : que vous dirai-je enfin ? qu'à la vûë d'un pareil objet, cet amour ne se soit pas fondu en pitié genereuse ; qu'en écoutant cette fille, la charité ne vous ait pas attendri sur le péril où l'exposoit son malheur ; que le découragement, la lassitude qui pouvoit la prendre, n'ait pas attiré tous vos égards ; que vous ayez pesé son infortune ; que vous en ayez compris l'excès, sans en sentir vos desirs confondus, sans être épouvanté vous-même de vous surprendre dans le dessein horrible d'en profiter ; voilà ce qui me passe : c'est une iniquité dont je ne sçai pas comment on peut soûtenir le poids ; c'est une intrépidité de vice que mon imagination ne peut atteindre.

Tyran que vous êtes ! qu'avez-

vous dit à cette fille, dont vous avez vû la jeuneſſe en proye à la fureur des derniers beſoins? malheur à toi que la faim dévore! à qui t'adreſſes-tu? mon incontinence va prendre avantage de ta miſere. Si tes beſoins te mettoient moins en priſe, tu pourrois n'exciter que ma compaſſion; mais ils ſont extrêmes; ils me corrompent; il ne s'agit plus de te plaindre; ton honneur m'échapperoit, ſi j'étois genereux: je l'attens de ton déſeſpoir que ma dureté va pouſſer à bout; & miſerable comme tu l'es, je te vois comme une bonne fortune qui vient s'offrir à ma débauche. Point de ſecours qui ne faſſe ton opprobre? ſubis toutes les rigueurs de ton ſort? acheve d'en être la victime; veux-tu du pain? deviens infâme, & je t'en accorde: voilà tout ce que je ſens pour toi, voilà le fruit de l'imprudent aveu de ton infortune.

Eſt-ce-là, ce que vous avez dit à cette fille? ſi ce ne ſont pas là vos paroles, du moins ce ſont vos penſées. Vos penſées! non je ne le

puis croire ; elles ont peut-être menacé de se montrer ; mais vous en avez craint la laideur trop affreuse, & vous vous y êtes refusé ; votre ame n'auroit pû supporter la vûë d'une mechanceté si distincte ; son libertinage n'auroit pû la sauver des remords, de l'horreur d'elle-même, ni des sentimens d'attendrissement qui l'auroient pressée : la victoire auroit été trop sanglante à remporter sur tout cela ; & ce n'est enfin qu'en vous étourdissant sur votre action, que vous l'avez commise ; cependant, valoit-elle que vous renonçassiez à la satisfaction d'être content de vous, que vous étouffassiez l'honnête homme, pour mettre le monstre en liberté ? vous me l'avoüerez : vos efforts, pour détruire l'un, vous mettoient mal avec vous-même. Vous n'osiez les reflechir ; vos efforts, contre l'autre, auroient été, presque des plaisirs ? il y seroit entré, je ne sçai quelle douceur de vous trouver dans l'ordre, hors de reproche ; & comme en état de vous regarder avec

quietude & confiance, il s'y seroit mêlé, je ne sçai quel sentiment de votre innocence, je ne sçai quelle suavité, que l'ame respire alors, qui l'encourage, & lui donne un avant-goût des voluptés qui l'attendent. Oui! voluptés, c'est le nom que je donne aux témoignages flateurs qu'on se rend à soi-même, après une action vertueuse; voluptés bien differentes des plaisirs que fournit le vice: de celles-ci, jamais l'ame n'en a satieté; elle se trouve en les goûtant, dans la façon d'être, la plus délicieuse & la plus superbe; ce ne sont point des plaisirs qui la dérobent à elle-même; elle n'en joüit pas dans les tenebres; une douce lumiere les accompagne, qui la penetre, & lui présente le spectacle de son excellence. Voilà les plaisirs que vous avez sacrifiez à l'avilissement des plaisirs du vice: car, que sont-ils? qu'un état de prostitution pour l'ame, qu'elle ne goûte & ne se pardonne, qu'à la faveur du trouble qui lui voile son infamie. Mais, c'en est assez, ces reflexions m'ont

mené

mené trop loin; il en naît encore de très-importantes de l'avanture de cette fille & de sa mere, qui n'ont pû aborder leurs Juges, & dont la pauvreté met les affaires en souffrance: cela me fournit une matiere digne d'être traitée dans un autre discours. Juges! que les devoirs de votre état sont nobles! mais je finis; nous les examinerons ailleurs.

CINQUIE'ME FEUILLE.

J'Ai promis un *Rêve*; je m'en ressouviens; mais, c'est un rêve qui ne roule que sur l'amour. Ami lecteur! en verité, cela peut se differer. Je me sens aujourd'hui dans un libertinage d'idées, qui ne peut s'accommoder d'un sujet fixe.

Je viens de voir l'entrée de L'INFANTE. J'ai voulu parcourir les ruës pleines de monde: c'est une fête délicieuse pour un Misantrope, que le Spectacle d'un si grand nombre d'hommes assemblés; c'est le temps de sa récolte d'idées. Cette innom-

brable quantité d'eſpeces de mouvemens, forme à ſes yeux un caractere generique. A la fin, tant de ſujets ſe réduiſent en un : ce n'eſt plus des hommes differens qu'il contemple ; c'eſt l'homme repreſenté dans pluſieurs mille.

Au milieu de mes reflexions, j'ai apperçû un pauvre *Savetier* qui travailloit d'un ſang froid admirable dans ſa boutique : de temps en temps, il jettoit ſes regards ſur cette foule de gens curieux qui s'étouffoient ; & il critiquoit après leur curioſité, de ſes deux épaules qu'il levoit en pitié ſur eux. Il m'a pris envie de voir de près ce Philoſophe ſubalterne, & d'examiner quelle forme pouvoient prendre des idées philoſophiques, dans la tête d'un homme qui raccommodoit des Souliers.

Je me ſuis approché. J'ai fait plus, je lui ai demandé un azile dans ſa boutique contre la foule. Comment ! lui ai-je dit ; vous travaillez, pendant que vous pouvez voir de ſi belles choſes, mon bonhomme !

Pardy, m'a-t'il répondu, *Monsieur !* cela eſt trop beau pour de petites gens comme nous; cela ne nous appartient pas, de voir ces beautés-là: cela eſt bon pour vous autres gens qui avez votre pain cuit, & qui avez le temps de mettre votre journée à ne rien faire: voyez-vous, Monſieur, quand on a de l'ouvrage qu'il faut rendre, ou jeûner, ſans en avoir envie: le Cheval de bronze marcheroit de ſes quatre pattes, que j'aimerois, mardi mieux, le croire, que de l'aller voir. Les fainéans ne valent rien à ſuivre, c'eſt une compagnie qui n'eſt pas ſaine pour ceux-là qui n'ont pas moyen d'être comme eux. J'interrompis ce diſcours d'un ſoû-rire... Tenez, ajoûta-t-il après, en ſe retournant: voilà quatre eſcabeaux dans ma boutique; je ſuis content, comme un Roi, avec cela & mes ſavattes: je m'en accommode à merveilles, quand je ne m'amuſe pas à regarder toutes ces braveries-là; mais, ſi-tôt que je vois tant de beaux équipages, & tout ce monde qu'il

y a dedans, mes escabeaux & mes savattes me fâchent; je deviens triste; je n'ai plus de cœur à l'ouvrage. Pardi! puisque Dieu m'a fait pour raccommoder de vieux souliers, il faut aller mon train, laisser là les autres, & vivre bon serviteur du Roi & des siens; le reste n'a que faire de moi, ni moi du reste. J'en ferai bien mieux, quand j'aurai été courir la pretantaine, & gagner plus d'appetit qu'à moi n'appartient d'en avoir. Vous ne sçavez pas ce que c'est que d'être Savetier, cela vous passe.

Ce brute Socrate s'est arrêté-là; je ne lui ai rien répondu, sinon qu'il avoit raison: la Scene a fini par une petite Chanson qu'il a entonnée; & ma curiosité satisfaite, je me suis retiré de sa boutique, pour aller butiner quelques nouveautés ailleurs.

Je me suis amusé quelque temps de la populace qui se renversoit la tête, pour considerer les Arcs de Triomphe; & dans sa façon de voir, j'ai crû démêler que l'admiration du

peuple pour une belle chose, ne vient pas précisément de ce qu'elle est belle, mais bien des événemens plus ou moins importans, qui font qu'elle est exposée là, & qui la vantent à son imagination.

J'entendois dire de tous côtés. Oh ! que cela est beau ! & moi qui allois au principe de cette exclamation dans l'esprit du peuple, je la mettois en forme ; & voici l'espece d'argument qu'elle me rendoit. Hé ! vois-tu tout ce monde ! c'est que l'Infante arrive. Tout ce que nous voyons-là, est fait pour Elle ; regardons bien, car assurément cela doit être beau. Oh ! que cela est beau !

Il est certain que ces Arcs de Triomphe étoient curieux, & que c'étoit une décoration qui avoit beaucoup de dignité ; mais, en développant l'esprit de cette populace, je voyois de pauvres Enseignes de Cabaret, à qui, peut-être, il ne manque, pour être converties en chef-d'œuvre, que d'être exposées pour une avanture de consequence.

Tableaux de *Raphaël*, disois-je encore en moi-même! si vous étiez à la place de ces mêmes Enseignes, j'aurois grande peur que vos Curieux ne vous prissent pour ce que vous paroîtriez : je veux mourir, si, en vous voyant, ils s'avisoient de vous deviner là. Helas ! combien est-il de mauvais Tableaux parmi vous, qu'un coup de hazard, qu'une estime visionnaire qui a fait du progrès, vous a donnés pour freres? & à combien de vos freres a-t'on fait l'injure de ne les pas reconnoître, pour avoir paru trop tard, ou dans une occasion peu favorable ?

En verité, à cela près que nous vivons, & que nous pensons, nous sommes tous des Tableaux, les uns pour les autres : notre fortune va du moins comme la leur.

Tel est un Raphaël, un Tableau du plus grand prix, je veux dire un homme né plein d'esprit & de talens: si le hazard ou sa naissance l'a mal exposé, c'en est fait, il a beau nous voir, nous parler tous les

jours, voilà notre discernement en défaut sur son compte : rien ne nous avertit de ce qu'il vaut, la médiocrité de son état l'enveloppe, pour ainsi dire, d'un nuage qui nous le dérobe : c'est un personnage inutile, confondu dans la foule, que nous méprisons : il n'a ni biens, ni rang, ni crédit, voilà le fantôme qui nous frappe, à la place de l'homme que nous n'appercevons pas ; voilà le masque qui nous cache son visage ; enfin, voilà le Tableau, tout beau qu'il est, Enseigne de Cabaret pour toûjours. Tel au contraire, est un Tableau de *Barboüilleur* ; & je le vois entouré de Curieux qui lui trouvent un vrai mérite qu'il n'a point. Est-il pesant ? parle-t'il peu ? ils me disent que c'est un homme froid, mais plein de jugement & de reflexion. Parle-t-il mal & beaucoup ? qu'il est agréable & vif ! ces Curieux sont donc des bêtes ? non, ce sont gens d'esprit, de la meilleure foi du monde, qui le pensent comme ils le disent ; ils ont peut-être eu quelque peine à

persuader eux-mêmes, mais l'homme, dont il s'agit, est dans une opulence ou dans un crédit qui le rend necessaire, & qui a levé leurs doutes. Ils vous diroient volontiers, je n'ai pas d'abord pris cet homme-là pour ce qu'il est, & vous vous écrierez ! voilà des flateurs : point du tout ; je vous l'ai déja dit, ils n'ont pas même cet honneur-là. Il n'y a point d'iniquité dans leur fait, ce sont en cela de vrais duppes, de vrais innocens, dont l'esprit est, pour ainsi dire, aux gages de l'interêt : c'est ce miserable interêt qui a joüé ce tour de soupleſſe à leur jugement, & qui leur fait accroire qu'un grand équipage, un grand nombre de valets, une bonne table, sont de l'esprit, de la pénétration, de la vivacité, & de bons mots.

C'étoit-là à peu près les idées qui me venoient successivement dans la tête, quand le Roi a passé. Le peuple, à son ordinaire, a crié, *Vive le Roi !* j'ai trouvé ses acclamations attendrissantes. C'étoit plus qu'un

Roi, plus qu'un Maître qui paroiſſoit. Ce peuple, dans ſes tranſports, ſembloit revêtir ce jeune Prince de titres moins ſuperbes, mais plus aimables, plus touchans, & peut-être plus auguſtes : c'étoit le bienfaiteur, l'ami de chaque homme de la Nation ; c'étoit le protecteur, l'eſperance, l'amour, & les délices du peuple que l'on voyoit paſſer.

Rois, Princes de la Terre ! ce n'eſt ni la garde qui vous environne, ni cette foule d'hommes ſoûmis qui compoſent votre Cour, ni vos richeſſes, ni votre vaſte puiſſance, qui feroient mon envie. Ceux qui, parmi vous, ne ſont ſenſibles qu'à ces avantages, ſont ſimplement des hommes riches, redoutables, puiſſans, & ne ſont pas Rois. Aſſis ſur le Trône, ils ne regnent pas ; je les vois, dans le ſein du bonheur, ſans qu'ils en profitent. Autant que leur vie a d'inſtans, autant, s'ils veulent, vont-ils goûter de plaiſirs, mais des plaiſirs vraiment dignes de leur rang, & dont le Ciel n'a deſtiné l'abondance délicieuſe, que pour eux-

ſeuls. Rois! qu'eſt-ce donc que votre condition a de flateur? quel eſt celui qui regne? quel eſt le Prince qui joüit des vrais biens attachés au Trône? c'eſt celui qui ſçait faire un genereux uſage de la crainte & du reſpect que la majeſté de ſon rang inſpire : cette crainte & ce reſpect, ſont les moindres de ſes droits, ou plutôt ils ne ſont que lui préparer ſes veritables droits. Craint, il n'eſt encore que le maître: Aimé, le voilà Roi. Eh! comment l'aime-t'on? comptez tous les ſentimens de vénération, d'eſtime, d'admiration, tous les mouvemens de tendreſſe, de dévoüement, de confiance, dont l'homme eſt capable, voilà de quoi ſe compoſe l'amour qu'on a pour un maître dans qui l'on eſt charmé de trouver un Roi; enfin, voilà les Tréſors du rang ſuprême. Un accuëil obligeant, un ſentiment de bonté, un ſoû-rire, un geſte, une parole; Princes! ce ſont là pour vous les clefs de ces Tréſors. Oui! ſoyez doux, affables, genereux, compatiſſans, careſſans dans vos diſ-

cours, & vous êtes poſſeſſeurs de ces biens dont l'ambition a fait les grands hommes, & dont à peine ont-ils pû s'acquerir une petite partie.

Quelqu'un que j'ai entendu parler alors, d'un ton de voix extrêmement haut, a mis fin à mes reflexions : là-deſſus, je me ſuis retourné, & j'ai vû pluſieurs hommes qui en entouroient un autre qui leur parloit avec beaucoup d'action : j'ai ſoupçonné qu'il y auroit là quelque choſe pour moi : je me ſuis donc approché ; je ne repeterai point ce qu'il diſoit ; il parloit de la derniere Paix avec *l'Allemagne* & *l'Angleterre* : il jettoit les Miniſtres dans des intrigues politiques : il s'étonnoit de leur habileté : & je remarquai qu'inſenſiblement, la dignité du ſujet étourdiſſoit cet homme : qu'elle reflechiſſoit ſur ſon ame, & la remüoit d'un ſentiment d'élevation perſonnelle. De la façon dont cela ſe paſſoit dans ſon eſprit, je voyois que c'étoit lui qui ſe reconcilioit avec les Puiſſances, ou plu-

tôt, il étoit tour à tour *l'Allemagne*, *l'Angleterre*, la *Hollande*, & la *France*. Il avoit fait la Guerre, il faisoit la Paix. L'admiration judicieuse qu'il avoit pour les Ministres, lui en glissoit une de la même valeur pour lui-même. Bien-tôt les Ministres & lui, ne faisoient plus qu'un, sans qu'il s'en doutât. Je sentois que dans son intérieur, il parcouroit superbement un vaste champ de vûës politiques: il exageroit sa matiere avec volupté; c'étoit l'homme chargé des affaires de tous ces Royaumes; car il étoit Allemand, Hollandois, Anglois, François: il étoit tout, pour avoir le mérite de tout faire. Quelquefois, la difficulté des negociations necessaires l'étonnoit extrêmement; mais je le voyois venir; il n'y perdoit rien à s'étonner; il en avoit plus d'honneur à percer dans les voyes qu'on avoit tenuës pour faire reüssir ces negociations; il ne disoit pas tout ce qu'il appercevoit; il lui suffisoit d'être soupçonné d'une pénétration profonde, & de voir ses Auditeurs, avoüer

dans un humble silence, qu'il en sçavoit plus qu'eux.

Quelqu'un de la bande d'un amour propre plus retif, & plus entendu dans ses interêts, ne trouvoit pas apparemment son compte à fournir son contingent d'étonnement pour le discours de notre politique. Un petit mot, Monsieur, lui dit-il, de l'air d'un homme qui ne se paye pas de babil, & qui a trop d'esprit pour s'épouvanter de celui d'un autre : prenez bien garde que ces Ministres que vous loüez tant, auroient pû dans telle occasion..... Monsieur, lui répondit l'autre, en lui coupant la parole ; je ne force personne, & vous êtes libre d'en penser ce qu'il vous plaira : ce que j'ai dit, n'en est pas moins juste. Le Censeur, à ces mots, soûrit d'un air incrédule, & se tût ; & moi, je dirois volontiers à tous les Censeurs de son espece ; Messieurs, ne soyons point de ceux qui cherchent toûjours querelle au mérite des belles choses ; loüons ce qui est loüable, & laissez-là ce petit profit d'or-

güeil que vous trouvez à critiquer.

Rien n'eſt plus vrai qu'un homme oiſif ſe plaît à diſputer ſon eſtime à la conduite des perſonnes en place : il entre dans les dégoûts qu'il prend pour elle, certaine audace qui lui rit, qui le venge de ſon peu de relief, de l'inaction dans laquelle il paſſe ſa journée, & lui donne, je ne ſçai quel air d'importance momentanée, dont il s'amuſe.

Mais je penſe que je ferai bien de quitter la plume ; je ſens que je m'appeſantis. Cette Feüille-ci a été retardée par des accidens qui n'arriveront plus dans la ſuite, mais qui pourroient bien avoir cauſé la langueur que je crois ſentir ici.

SIXIE'ME FEUILLE.

JE m'amuſois, l'autre jour ; dans la Boutique d'un Libraire, à regarder des livres : il y vint un homme âgé, qui, à la mine, me parut homme d'eſprit grave ; il demanda au Libraire, mais d'un air de bon

Connoiſſeur, s'il n'avoit rien de nouveau : j'ai le *Spectateur*, lui répondit le Libraire. Là deſſus, mon homme mit la main ſur un gros livre, dont la reliûre étoit *neuve*, & lui dit; eſt-ce cela? non, Monſieur, reprit le Libraire : le Spectateur ne paroît que par Feüille, & le voilà : fy, répartit l'autre ! que voulez-vous qu'on faſſe de ces Feüilles-là? cela ne peut être rempli que de fadaiſes, & vous êtes bien de loiſir d'imprimer de pareilles choſes.

L'avez-vous lû, ce Spectateur, lui dit le Libraire? moi ! le lire, répondit-il : non, je ne lis que du bon, du raiſonnable, de l'inſtructif ; & ce qu'il me faut, n'eſt pas dans vos Feüilles. Ce ne ſont ordinairement que de petits ouvrages de jeunes gens qui ont quelque vivacité d'Ecolier, quelques ſaillies plus étourdies que brillantes, & qui prennent les mauvaiſes contorſions de leur eſprit, pour des façons de penſer, legeres, délicates & cavalieres. Je n'en veux point, mon cher; je ne ſuis point curieux d'*originalitez* puerils.

En effet, je ſuis du ſentiment de Monſieur, dis-je alors, en me mêlant de la converſation ; il parle en homme ſenſé : pures bagatelles que des Feüilles ! la raiſon, le bon ſens & la fineſſe, peuvent-ils ſe trouver dans ſi peu de papier ? ne faut-il pas un vaſte terrain pour les contenir ? un bon eſprit s'aviſa-t'il jamais de penſer & d'écrire autrement qu'en gros volumes ? jugez de quel poids peuvent être des idées enfermées dans une Feuille d'impreſſion que vous allez ſoûlever d'un ſouffle ? & quand même elles ſeroient raiſonnables ces idées ; eſt-il de la dignité d'un perſonnage de cinquante ans, par exemple, de lire une Feüille volante, un colifichet ? cela le traveſtit en petit jeune homme, & deshonore ſa gravité ; il déroge, non, à cet âge-là : tout ſçavant, tout homme d'eſprit ne doit ouvrir que des *In-folio*, de gros tomes reſpectables par leur peſanteur, & qui, lorſqu'il les lit, le mettent en poſture décente ; de ſorte qu'à la vûë du titre ſeul, & retournant chaque feuillet

feuillet du gros livre, il puisse se dire familierement en lui-même voilà ce qu'il faut à un homme aussi sérieux que moi, & d'une aussi profonde reflexion.) Là-dessus il se sent, comme entouré d'une solitude philosophique, dans laquelle il goûte en paix le plaisir de penser qu'il se nourrit d'alimens spirituels, dont le goût n'appartient qu'aux raisons graves. Eh bien, Monsieur, qu'en dites-vous? n'est-ce pas-là votre pensée?

Ce discours surprit un peu mon homme. Il ne sçavoit, s'il devoit se fâcher ou se taire; je ne lui donnai pas le temps de se déterminer. Monsieur, lui dis-je encore, en lui présentant un assez gros livre que je tenois: voici un *Traité de morale*; le volume n'est pas extremement gros, & à la rigueur, on pourroit le chicanner sur la médiocrité de sa forme; mais je vous conseille pourtant de lui faire grace en faveur de sa matiere; c'est de la morale, & de la morale déterminée, toute cruë. Malepeste! vous voyez bien que cela

fait une lecture importante, & digne du flegme d'un homme sensé ; peut-être même la trouverez-vous ennuyeuse, & tant mieux ? à notre âge, il est beau de soûtenir l'ennui que peut donner une matiere naturellement froide, sérieuse, sans art, & scrupuleusement conservée dans son caractere. Si l'on avoit du plaisir à la lire, cela gâteroit tout : voilà une plaisante morale que celle qui instruit agréablement ! tout le monde peut s'instruire à ce prix-là, ce n'est pas là de quoi l'homme raisonnable doit être avide ; ce n'est pas tant l'utile qu'il lui faut, que l'honneur d'agir en homme capable de se fatiguer pour chercher cet utile, & la vaste sechereſſe d'un gros Livre, fait justement son affaire.

Chacun a son goût, & je vois bien que vous n'êtes pas du mien, me dit alors le Personnage qui se retira mécontent & décontenancé, & que peut-être notre conversation reconciliera dans la suite avec les brochures, si ce n'est avec les miennes qui peuvent ne le pas mériter,

ce ſera du moins avec celles des autres.

Quoiqu'il en ſoit, le mépris qu'il a fait du Spectateur, ſans le connoître, ne m'empêchera pas de donner la traduction du *Rêve* que j'ai promis, tout frivole qu'en paroîtra le ſujet aux perſonnes qui lui reſſemblent. C'eſt de l'*Amour* dont il s'agit. Eh bien de l'amour! le croyez-vous une bagatelle, Meſſieurs? je ne ſuis pas de votre avis, & je ne connois guéres de ſujet ſur lequel le Sage puiſſe exercer ſes reflexions avec plus de profit pour les hommes.

Dirai-je aux perſonnes qui n'ont pas daigné lire mes feuilles precedentes, l'origine du rêve en queſtion? non! mon Libraire me ſçauroit mauvais gré de leur épargner l'achat des brochures qui peuvent les mettre au fait de celle-ci, s'ils veulent y être. Quant à ceux qui me liſent, ils ſe ſouviendront que c'eſt un Eſpagnol qui parle.

„ Je m'endormis donc du ſomeil „ le plus profond, & je rêvai que „ je me trouvois au milieu d'une

„ vaſte campagne, partagée en deux
„ Terres de differente nature. A
„ droite, ce n'étoit que fleurs odo-
„ riferantes, & qu'arbres fruitiers;
„ mais ces fleurs étoient ſéches &
„ fanées, & les arbres mouroient
„ de vieilleſſe. La campagne de ce
„ côté, me paroiſſoit abandonnée;
„ elle étoit devenuë ſauvage. Pour-
„ quoi, diſois-je, laiſſe-t-on inculte
„ un pays naturellement ſi fertile?

„ Alors, en jettant ma vûë un
„ peu plus loin, je découvris un
„ Palais. L'Architecture en étoit no-
„ ble & majeſtueuſe; les graces s'y
„ marioient avec la majeſté, & leur
„ accord donnoit à l'édifice un aſ-
„ pect touchant & reſpectable.

„ Je jugeai par quelques ruines,
„ que ce devoit être un ancien mo-
„ nument; & je regardois avec ap-
„ plication, quand, au travers de
„ quelques arbres, il parut une fem-
„ me dont la beauté me ſurprit:
„ cependant, je remarquai quelque
„ triſteſſe ſur ſon viſage; elle ſoûrit,
„ en me voyant, & je m'avançai reſ-
„ pectueuſement vers elle, pour lui
„ demander où j'étois.

„ Jeune homme! vous êtes en „ peine, me dit-elle, & vous ne „ comprenez rien à tout ce que „ vous voyez. J'allois vous prier de „ m'instruire, lui répondis-je; je le „ veux bien, répartit-elle : vous „ voici dans les Terres de l'amour; „ ce Palais antique est sa demeure; „ & moi, je suis l'*Estime*, compagne „ inséparable de ce Dieu d'amour.

„ De grace, expliquez-moi, lui „ dis-je, ce que signifient ces arbres, „ ces fleurs fanées dont l'odeur me „ réjoüit encore. Cette Terre me „ paroît excellente; pourquoi ne „ la cultive-t'on point? ce n'est plus „ qu'un désert : l'amour manque-„ t'il de sujets?

„ Tout ce que vous voyez, me „ dit-elle, n'est fait que pour votre „ instruction; c'est une image des „ effets que produisit autrefois l'a-„ mour chez les hommes. Cette „ Terre figure leur ame; ces fleurs „ & ces arbres, sont les vertus que „ l'amour y faisoit naître; l'état „ mourant dans lequel vous paroiſ-„ sent toutes ces choses, vous mar-

„ que qu'elles ſont anciennes. Cette „ Terre ne produit aujourd'hui ni „ fleurs fraîches, ni arbres nou- „ veaux ; c'eſt que l'amour ne regne „ plus parmi les hommes, & qu'il „ n'échauffe plus leur ame du goût „ des vertus qu'il y faiſoit germer „ autrefois.

„ Remarquez tous ces arbres frui- „ tiers de differente eſpece ; ils ſont „ le ſymbole de la nobleſſe, de la „ generoſité & de la ſageſſe des ſen- „ timens, dont l'amour ornoit le „ cœur des plus grands Perſonna- „ ges.

„ Parmi ces arbres, vous en voyez „ quelques-uns dont il ſemble qu'on „ ait arraché quelques racines ; & „ ces racines arrachées, ſignifient „ les vices que l'amour a détruit „ dans ces grands hommes, ou bien, „ expriment ce qu'il a retranché de „ vicieux dans des ſentimens mal „ reglés, & qu'il a rendus plus hu- „ mains & plus loüables.

„ Regardez cet arbre plus haut que „ les autres, & dont, en quelques „ endroits, on a coupé les racines ;

„ il figure les vertus d'un jeune Hé-
„ ros, qui dût à son attachement
„ pour une aimable & vertueuse per-
„ sonne, l'estime & l'admiration que
„ son siecle eut pour lui. Avant que
„ l'amour l'eût assujetti sous ses
„ Loix, la grandeur de sa naissance
„ lui inspiroit un noble orgueil ;
„ mais un peu d'excès dans cet or-
„ gueil, en altéroit la dignité. Ce
„ Héros étoit genereux, quand il
„ s'offroit des occasions de l'être ;
„ mais il ne sçavoit pas encore cher-
„ cher ces occasions précieuses : il
„ auroit craint de trahir son rang,
„ s'il les avoit prévenuës : il envisa-
„ geoit un air prévenant, comme
„ un abaissement dans ses Pareils,
„ & il auroit crû s'humilier, en se
„ rendant aimable : il n'estimoit, il
„ ne mettoit encore au nombre des
„ hommes, que ceux qui, par leur
„ naissance, pouvoient, ou l'appro-
„ cher, ou lier commerce avec lui.
„ C'étoit aussi les seuls qu'il obli-
„ geoit, parce qu'il n'imaginoit de
„ reconnoissance flateuse, que la
„ leur : c'étoit au rang de celui sur

„ qui tomboient ſes bienfaits, que
„ ſe meſuroit le plaiſir qu'il avoit
„ à les répandre. Il méconnoiſſoit
„ la miſere la plus touchante, dès
„ que le malheureux qu'elle acca-
„ bloit, étoit un homme obſcur,
„ qui n'eût offert à ſa vertu qu'un
„ exercice ignoré & ſans faſte. Ce
„ n'étoit pas qu'il ne fût naturelle-
„ ment ſenſible; mais ſa fierté n'ad-
„ mettoit rien de genereux, que ce
„ qui étoit ſuperbe, & vouloit trou-
„ ver dans les ſujets, un vain éclat
„ qui les ajuſtât à elle, & pour ainſi
„ dire, juſtifiât l'interêt qu'elle y
„ daignoit prendre. Ce Héros étoit
„ plein de valeur dans les combats,
„ mais d'une valeur aveugle, ſujette
„ à ſe ſoüiller d'un ſang reſpecta-
„ ble, du ſang d'un ennemi vaincu.
„ Quand il récompenſoit un ſervice,
„ ce n'étoit que l'action qu'il payoit:
„ il ne joignoit pas à la récompenſe
„ cette aimable façon de donner,
„ qui fait préciſément le ſalaire de
„ celui qui a mérité qu'on lui don-
„ ne: il étoit équitable, & n'étoit
„ pas également bon.

„ Dès

„ Dès qu'il aima, ce ne fut plus „ le même homme : l'envie de de- „ venir digne de celle qu'il aimoit, „ fit disparoître tous ses défauts ; „ l'amour purifia sa valeur & sa fier- „ té, de cet excès qui les déshono- „ roit toutes deux. Tout l'Empire „ retentit bien-tôt du bruit de ses „ vertus.

„ Je ne vous dirai rien des autres „ arbres, me dit alors cette femme : „ parcourez dans votre imagination „ les vertus les plus éclatantes, ces „ arbres les representent toutes. A „ l'égard de ces fleurs, dont le nom- „ bre est presque infini, elles figu- „ rent de bonnes qualités, d'un prix „ peut-être égal aux vertus des „ grands Personnages ; mais que la „ condition de ceux qui les dûrent „ à l'amour, rendit moins brillantes, „ & d'une importance plus médio- „ cre ; & pour vous en donner une „ legere idée, ce sont des yvrognes, „ devenus sobres ; des débauchés, „ devenus sages ; des avares, faits „ genereux ; des menteurs, corrigés „ de leur vice, par la honte d'en

„ être mépriſables ; des brutaux, ra-
„ menés à un caractere plus doux
„ & plus ſociable ; c'eſt de la jeu-
„ neſſe impudente, devenuë mo-
„ deſte & reſpectueuſe ; des fainéans,
„ devenus laborieux ; des hommes
„ ſans foi, ſans probité, transfor-
„ més en gens d'honneur ; ce ſont
„ d'habiles gens dans les Arts, à qui
„ l'amour inſpira de l'émulation, &
„ qui crurent leurs Maîtreſſes, dignes
„ de la gloire d'avoir des Amans il-
„ luſtres par leurs talens : ce ſont
„ même des coquettes, dont l'amour
„ a réformé les manieres, qu'il a
„ gueries de cette inſatiable avidité
„ de plaire, & qui ont ſenti qu'une
„ pudeur ſcrupuleuſe étoit le plus
„ aimable trait d'une femme ; qu'il
„ eſt honteux de débaucher les
„ cœurs, & glorieux de les atten-
„ drir ; enfin, vous voyez dans ces
„ fleurs une infinité de vertus moyen-
„ nes & domeſtiques.

„ Mais, avançons vers ce Palais
„ qui a frappé vos regards ; il eſt
„ temps que vous connoiſſiez l'a-
„ mour & ſa ſuite ; que vous appre-

„ niez ce qu'étoit autrefois son re-
„ gne ; par quelles actions éclatoit
„ le penchant dont il lioit les ames,
„ & comment s'aimoient les deux
„ sexes : nous descendrons dans les
„ Jardins de l'amour, vous y verrez
„ des Amans ; vous y verrez du
„ moins des figures qui vous instrui-
„ ront autant que feroit la réalité ;
„ & quand vous aurez visité ce can-
„ ton où nous sommes, on vous
„ conduira dans cette autre Terre
„ que vous avez remarquée diffe-
„ rente de celle où vous êtes. Là,
„ vous verrez un Monstre qu'on
„ appelle *amour* ; mais marchons, &
„ songez à profiter de tout ce qu'on
„ va vous montrer.

Dans la feuille suivante, je don-
nerai le reste du Rêve, & j'espere
que ce qu'il a de curieux, méritera
l'attention de mes Lecteurs.

SEPTIE'ME FEUILLE.

JE n'ose me flatter que le Public se soit apperçu, que le Spectateur a été interrompu quelques mois : cependant, comme certaines personnes ont parlé de cet Ouvrage avec un peu d'estime, je leur dois compte, ce me semble, des raisons qui en ont retardé la suite, & les voici.

Soupçonneroit-on un Contemplateur des choses humaines, un homme âgé qui doit être raisonnable? tranchons le mot ; un Philosophe? le soupçonneroit-on de s'être dégoûté d'écrire, seulement par ce qu'il y a des gens dans le Public qui mépriſent ce qu'il fait? voilà pourtant l'origine de mon dégoût : n'eſt-ce pas là un loüable motif de ſilence? Quelle miſere que l'eſprit de l'homme!

Je croyois n'être plus vain ; mais je vois bien que je n'ai changé que de façon de l'être. J'ai cependant fait ce que j'ai pû pour guerir de

ma vanité ; mais tout ce que mes efforts ont operé contr'elle, c'eſt que de courageuſe qu'elle étoit autrefois, elle eſt devenuë lâche : nos foibleſſes combatuës ſous une figure, nous échappent ſous une autre. Il n'eſt pas queſtion de les détruire ; il s'agit de quelque choſe de plus pénible & de plus glorieux, c'eſt de les pourſuivre ſans ceſſe.

Oui, Meſſieurs mes Critiques ! vos mépris m'avoient découragé ; mais, comment découragé ? c'étoit par vanité mécontente que j'avois diſcontinué d'écrire : ſouffrez donc que je recommence ; je compte encore ſur vos mépris, & je vais m'en ſervir, comme d'une recette contre cette vanité dont je croyois être défait, & qui reparoît métamorphoſée en dégoût. Courage, Meſſieurs ! c'eſt pour une bonne œuvre que je vous ſollicite : j'étois tout triſte de vous déplaire, parce que cela m'ôtoit l'honneur d'avoir de l'eſprit avec vous. Que je vous aye l'obligation de ne me plus ſoucier de cet honneur-là ! allons, ne vous relâ-

chez pas ; critiquez bien, critiquez mal, n'importe lequel des deux : mon profit ou le vôtre, s'y trouvera toûjours. Si c'eſt bien, je dirai que le ciel vous le rende ; je vous regarderai comme mes bienfaicteurs ; j'avertirai le Public de la juſteſſe de vos préceptes : ſi c'eſt mal, je tâcherai de vous induire à penſer plus juſte : j'y contribuërai de toutes mes forces ; j'arrêterai le progrès de vos erreurs, afin de vous épargner le plus de torts que je pourrai : voilà ma charge. A l'égard de ces critiques qui ne ſont que des expreſſions mépriſantes, & qui, ſans autre examen, ſe terminent à dire cruëment d'un ouvrage, *cela ne vaut rien, cela eſt déteſtable :* nous ſerons bientôt d'accord là-deſſus, & je vous ferai convenir ſur le champ, que ces ſortes de raiſonnemens à leur tour, ne valent rien, & ſont déteſtables : qu'un habile homme, après avoir lû un livre, peut bien dire ; *il ne me plaît pas ;* mais, ne décidera jamais qu'il eſt mauvais, qu'après avoir comparé ſes idées à celles des au-

tres ; à moins que tout homme éclairé qu'il eſt, vous ne lui ſuppoſiez une audace, une préſomption qui tient ſes lumieres en échec, & qui, pour l'ordinaire, eſt la marque d'un eſprit borné ou mal reglé : car, plus on a d'eſprit, plus on voit de choſes ; & pour lors on démêle, on apperçoit tant de ſentimens differens, tant de goûts qui peuvent combattre ou balancer le nôtre, qu'avant que d'avoir pezé le plus ou moins de valeur qu'ils ont tous, on eſt bien long à ſe prouver, qu'en tout ſens, ce qui ne nous plaît pas, ne doit raiſonnablement plaire à perſonne.

Ah ! que nous irions loin ! qu'il naîtroit de beaux ouvrages ! ſi la plûpart des gens d'eſprit qui en ſont les Juges, tâtonnoient un peu, avant que de dire, *cela eſt mauvais*, ou *cela eſt bon* ; mais ils liſent ; & en premier lieu, l'Auteur eſt-il de leurs amis : n'en eſt-il pas ? Eſt-il de leur opinion en general ſur la façon dont il faut avoir de l'eſprit ? Eſt-ce un Ancien ? Eſt-ce un Moderne ? Quels

gens hante-t'il? sa Societé croit-elle les Anciens des Dieux, ne les croit-elle que des hommes?

Voilà par où l'on débute, pour lire un livre. On lit après; & que lit-on? sont-ce les idées positives de l'Auteur? non, il n'y a plus moyen, son nom, son âge & sa secte, les ont métamorphosées, toutes gâtées d'avance, ou toutes embellies.

On ne sçauroit s'imaginer le droit que ces bagatelles-là ont sur l'esprit humain, ni toute la corruption de goût dont elles le penetrent, ni toute l'industrie machinale qu'elles lui donnent, pour se falsifier à lui-même ce qui lui passera devant les yeux; pour diminüer, augmenter, arrêter, détourner le plaisir, ou le dégoût des sentimens qu'il reçoit.

Après cela, on porte son jugement, parce qu'il faut qu'un homme d'esprit juge; ne fust-ce que pour mettre son orgueil en possession du respect que ses amis auront pour ce qu'il pense; & qu'enfin il est comptable, à l'attente où ils sont, d'une décision quelconque.

On lui fera peut-être des objections de bon sens quand il aura prononcé; mais, voilà qui est fait; il a jugé: dût son sentiment pervertir le goût de tout le genre humain; se doutât-il, malgré lui, qu'il s'est trompé: plutôt que de se dédire, il armera son esprit contre son esprit même: il confondra ses lumieres par ses lumieres mêmes; il s'irritera de voir clair après coup, & parviendra à se persuader qu'il ne voit rien; tout cela, pour se conserver de bon droit l'honneur d'avoir tout vû d'abord; car notre amour propre est inconcevable; il ne veut joüir que d'une gloire legitime; il est d'un scrupule infini là-dessus; & ce même amour propre si scrupuleux, quand il soupçonne qu'il ne la mérite pas, ce n'est pas de sa gloire dont il se défait, c'est du soupçon de l'avoir mal acquise, moyennant quoi le voilà plein de quiétude, & tout aussi fier qu'il aime à l'être.

Cependant, le jugement qu'on a porté, va son train, sert de regle à je ne sçai combien de genies nais-

sans, qui s'y conforment, qui souffrent pour s'y conformer, & qui ne font rien qui vaille.

Je crois pour moi, qu'à l'exception de quelques genies superieurs, qui n'ont pû être maîtrisés, & que leur propre force a préservé de toute mauvaise dépendance ; je crois, dis-je, qu'en tout siecle, la plûpart des Auteurs nous ont moins laissé leur propre façon d'imaginer, que la pure imitation de certain goût d'esprit que quelques Critiques de leurs amis avoient décidé le meilleur ; ainsi, nous avons très-rarement le portrait de l'esprit humain dans sa figure naturelle : on ne nous le peint, que dans un état de contorsion ; il ne va point son pas, pour ainsi dire ; il a toûjours une marche d'emprunt qui le détourne de ses voyes, & qui le jette dans des routes stériles, à tout moment coupées, où il ne trouve de quoi se fournir qu'avec un travail pénible. S'il alloit son droit chemin, il n'auroit d'autre soin à prendre, que de développer ses pensées ; au lieu

qu'en se détournant, il faut qu'il les compose, les assujettisse à un certain ordre incompatible avec son feu, & qui écarte l'arrangement naturel qu'ameneroit une vive attention sur elles.

Est-ce là l'esprit, après cela? non; nous ne voyons point là ce qu'il est; mais bien, ce que des égards pour des sentimens inconsiderés, le font devenir.

Combien croit-on, par exemple, qu'il y ait d'Ecrivains qui, de peur de mériter le reproche de n'être pas naturels, font justement tout ce qu'il faut pour ne pas l'être? d'autres, qui se rendent fades, de crainte qu'on ne leur dise qu'ils courent après l'esprit, car courir après l'esprit, & n'être point naturel, voilà les reproches à la mode.

Mais, dira-t'on, il faut pourtant des Critiques; oui, sans doute il en faut? mais je voudrois des critiques qui pussent corriger, & non pas gâter, qui réformassent ce qu'il y auroit de défectueux dans le caractere d'esprit d'un Auteur, & qui ne lui

fissent pas quitter ce caractere ; mais il faudroit aussi pour cela, s'il étoit possible, que la malice, ou l'inimitié des partis n'alterât pas les lumieres de la plûpart des hommes, ne leur dérobât pas l'honneur de se juger équitablement, n'employât pas toute leur attention à s'humilier les uns les autres ; à déshonorer ce que leurs talens peuvent avoir d'heureux ; à se ruiner réciproquement dans l'esprit du Public ; de façon que sur leur rapport, vous lecteur, vous mépriseriez souvent des ouvrages que vous estimeriez, ou, si vous les avez lûs, je gagerois bien que les endroits, où l'Auteur a pensé le mieux, vous ont paru les plus mauvais, par la raison qu'ils vous ont fait plus d'impression que le reste, & que disposé comme vous étiez, cette impression a dû vous choquer au même degré qu'elle vous auroit plû.

Ne vous a-t'on pas dit que cet Ecrivain couroit après l'esprit ? n'étoit point naturel ? Eh bien ! n'avez-vous pas senti qu'on avoit rai-

on? le moyen de n'en pas convenir! en le lisant, vous avez trouvé un genie doüé d'une pénétration profonde; d'une vûë fine & déliée, d'un sentiment nourri par tout, d'un goût de reflexion phylosophique; avec ce genie-là, avec un naturel si riche, & si superieur, on est par-dessus le marché, necessairement singulier, & d'un singulier très-rare; cela est donc clair: il n'est point naturel; il court après l'esprit.

Voilà comme on vous duppe, lecteur, voilà les surprises qu'on fait au Public, & comment on peut frustrer les talens les plus estimables, les éloges qui leur sont dûs.

Quand je songe à cette critique, surtout à celle de courir après l'esprit, je la trouve la chose du monde la plus comique; tant j'ai de plaisir à me representer la commodité dont elle est à tous ceux qu'elle dispense heureusement d'avoir de l'esprit, & qui ne l'attraperoient point, quand ils courroient après; & en effet, il y a bien des ouvrages qui ne subsistent que par le défaut d'es-

prit, & leur platitude fait croire à certains Lecteurs, qu'ils sont écrits d'une maniere naturelle : au surplus pourvû qu'on adore *Homere, Virgile Anacreon*, *&c.* on peut avoir de l'esprit, tant qu'on pourra ; les amateurs des Anciens ne vous le reprocheront pas, & je connois des Ecrivains rusés, qui ont dix fois plus d'esprit qu'il n'en faudroit pour être persecutés, si la Religion dont ils font profession pour les Anciens, ne les sauvoit.

Je disois l'autre jour à un de mes amis à qui les reproches dont j'ai parlé, sont ordinaires ; sçavez-vous bien ce que chez certaines gens, signifient ces mots, *ils courent après l'esprit.*

Comment ! Messieurs les Modernes, petits marmousets ! vous prétendez valoir & surpasser des Auteurs qui sont en *grec* & en *latin*, & que j'étudie depuis vingt ans ! Si le monde alloit vous en croire, que deviendrois-je, moi, qu'on associe au respect qu'on leur rend ? faudra-t'il me réduire à l'affront de vous admirer, vous, avec qui je vis tous

les jours? Oh! il y a bonne justice, & moyennant ce que nous allons dire, la plûpart de ceux qui vous liront, & à qui notre querelle n'importe en rien, se voyant appuyés, feront bien aises de differter cavalierement sur votre compte, d'oser secoüer la tête, & d'avoir des dégoûts en vous lisant : ils s'imagineront gagner à ce qu'ils vous feront perdre; car voilà l'homme, & en effet, ils auront raison de vous trouver mauvais. De bonne foi! je sens que vous l'êtes ; eh fi! vous cherchez à briller dans vos ouvrages, vous voulez être spirituels; vous n'y êtes point; ce n'est point là la nature; vous courez après l'esprit.

C'est là à peu près, dis-je à mon ami, ce que veulent dire certaines gens, en tenant les discours que vous teniez tout-à-l'heure. Les Auteurs plats leur servent de troupes auxiliaires, & voici ce que ceux-là disent à leur tour, ou du moins, ce que chacun d'eux pense.

Ces gens, contre qui on crie, me chagrinoient; il me falloit tous

les jours aller aux expediens, pour ne me pas douter que je valois moins qu'eux, & j'entends qu'on dit qu'ils ne sont pas naturels, qu'ils courent après l'esprit ; ma foi ! cela est vrai, & bien trouvé ; & grace au ciel, me voilà meilleur qu'eux ! oui, Messieurs ! lisez-moi ; vous verrez un homme qui pense simplement, raisonnablement, qui va son grand chemin, qui ne pétille point, & voilà le bon esprit.

Je crois que mes Lecteurs voudront bien me passer mes gayetés sur ce chapitre-là. Je me joue des hommes en general, & je n'attaque personne ; je parois aujourd'hui n'apostropher que les amateurs des Anciens ; un de ces jours, les Modernes auront leur tour ; je m'y engage, & je promets que leur article vaudra bien celui-ci ; car je ne suis d'aucun parti : *Anciens & Modernes*, tout m'est indifferent : le temps auquel un Auteur a vêcu, ne lui nuit ni ne lui sert auprès de moi. J'adopte seulement, le plus qu'il m'est possible, les usages & les mœurs, & le goût

goût de son siecle, & la forme que cela fait ou faisoit prendre à l'esprit; après quoi, je vais mon train. Si c'est une Traduction du grec, & qu'elle m'ennuye, je panche à croire que l'Auteur y a perdu; si c'est du latin: comme je le sçais, je me livre sans façon au dégoût, ou au plaisir qu'il me donne; bien entendu, que c'est dans les choses que j'entens parfaitement, & qui n'ont pas besoin de l'Histoire particuliere du temps; & l'on auroit beau me dire, cela ne vaut rien, ou cela est excellent, on ne me donne de disposition ni pour ni contre; je lis le livre, & le jugement que j'en forme, m'appartient à moi, à mes lumieres sûres ou non sûres, sort pur de toute prévention, & est à moi, tout comme si j'étois seul au monde; & il seroit à souhaiter que nous fussions tous de même. Les Anciens avoient plus d'esprit que nous: nous avons plus d'esprit que les Anciens: voilà les vrayes causes de la corruption du goût, s'il vient à se corrompre.

Est-ce le genie des Auteurs Grecs

qu'il faut que ce jeune homme imite? non, leurs idées ont une sorte de simplicité noble qui naît du caractere des actions qui se passoient alors, & du genre de vie qu'on menoit de leur temps. Ils avoient, pour ainsi dire, tout un autre Univers que nous : le commerce que les hommes avoient ensemble alors, ne nous paroît aujourd'hui qu'un apprentissage de celui qu'ils ont eu depuis, & qu'ils peuvent avoir en bien & en mal. Ils avoient, mêmes vices, mêmes passions, mêmes ridicules, même fond d'orgüeil ou d'élevation ; mais tout cela étoit moins déployé, ou l'étoit differemment. Je ne sçai lequel des deux c'est. Quoiqu'il en soit, l'homme de ce temps-là est étranger pour l'homme d'aujourd'hui, & en nous supposant, comme nous sommes, c'est-à-dire, en étudiant le goût de nos sentimens aujourd'hui ; il est certain qu'on verra que nous avons des Auteurs admirables pour nous, & qui le seront à l'avenir pour tous ceux qui pourront se mettre au vrai

point de vûë de notre siecle.

Eh bien! un jeune homme doit-il être le copiſte de la façon de faire de ces Auteurs? non, cette façon a, je ne ſçai quel caractere ingenieux & fin, dont l'imitation litterale ne fera de lui qu'un ſinge, & l'obligera de courir vraiment après l'eſprit, l'empêchera d'être naturel: ainſi, que ce jeune homme n'imite, ni l'ingenieux, ni le fin, ni le noble d'aucun Auteur ancien ou moderne, parce que, ou ſes organes l'aſſujettiſſent à une autre ſorte de fin, d'ingenieux & de noble, ou qu'enfin cet ingenieux & ce fin qu'il voudroit imiter, ne l'eſt dans ſes Aureurs, qu'en ſuppoſant le caractere des mœurs qu'ils ont peint: qu'il ſe nourriſſe ſeulement l'eſprit de tout ce qu'il leur ſent de bon, & qu'il abandonne après, cet eſprit, à ſon geſte naturel: qu'on me paſſe ce terme qui me paroît bien expliquer ce que je veux dire; car on a mis aujourd'hui les Lecteurs ſur un ton ſi plaiſant, qu'il faut toûjours s'excuſer, auprès d'eux, d'oſer expri-

mer vivement ce que l'on penſe ; mais il me ſemble qu'il y a long-tems que j'écris ; & ſi je ne finiſſois ; la matiere me meneroit trop loin.

HUITIE'ME FEUILLE.

DANS ma derniere Feüille, je jettai quelques idées au hazard ſur les critiques que l'on fait aujourd'hui de la plûpart des ouvrages d'eſprit, & ſur la corruption de goût que peuvent entraîner ces critiques, qui partent moins du bon ſens, que de l'inimitié des partis, & des préventions jalouſes où l'on eſt aujourd'hui les uns contre les autres.

Mais, comme je ne traitai pas la choſe d'une façon méthodique, & que je pris mes réflexions, comme elles venoient, je pourrai bien, un des cejours, argumenter dans les formes, & prouver qu'écrire naturellement, qu'être naturel, n'eſt pas écrire dans le goût de tel Ancien, ni de tel Moderne; n'eſt pas ſe mou-

ler sur personne quant à la forme de ses idées ; mais au-contraire, se ressembler fidelement à soi-même, & ne point se départir ni du tour, ni du caractere d'idées pour qui la Nature nous a donné vocation : qu'en un mot, penser naturellement, c'est rester dans la singularité d'esprit qui nous est échûë, & qu'ainsi que chaque visage a sa physionomie, chaque esprit aussi, porte une difference qui lui est propre : que la correction qu'il faut apporter à l'esprit, n'est pas de l'arracher à cette difference ; mais seulement de purger cette même difference du vice qui peut en gâter les graces ; de lui ôter ce qu'elle peut avoir de trop crû ; & de lui procurer ce qu'il arrive aux physionomies les plus singulieres qui ne changent point ; mais qui, par le commerce que les hommes ont ensemble, contractent, je ne sçai quoi de liant qui les mitige, nous apprivoise avec elles, & nous rend par là, leur singularité agréable, ou du moins curieuse ; & qu'enfin, lorsqu'il a paru un beau genie dans certain genre, il n'est pas

raisonnable de le proposer autrement aux autres, que comme un genie qui peut servir à exciter les forces du leur, & non pas, comme un modele sur lequel il faille calquer sa façon de penser pour être habile homme; & qu'il est absurde de dire d'un homme qui a travaillé dans le même genre, qu'il a mal réüssi, parce qu'il n'aura pas travaillé dans le même goût; que c'est tout comme si l'on disoit à toutes les femmes aimables... n'entreprenez pas d'être guâye, ou d'être tendre; on se moqueroit de vous; car vous n'avez ni la couleur, ni les traits de Madame une telle, dont les gayetés, & la tendresse, ont tant réüssi, & ce n'est précisément qu'avec cette couleur & ces traits, qu'on peut inspirer de la joye ou de l'amour d'une certaine sorte, hors de laquelle nous ne voulons ni aimer ni nous réjoüir.

Par cette fantaisie là, il n'y auroit peut être point de femme dont le visage ne fût mis au rebut; mais heureusement pour nous, & pour la plus belle moitié du monde, la

diverſité là-deſſus, n'a point de travers d'eſprit à craindre de notre part; la Nature nous l'a trop bien recommandée; & de ce côté-là, nous nous prêtons docilement aux aimables varietés que cette Nature nous preſente.

Pourquoi donc les rebutons-nous dans les productions d'eſprit, & tâchons-nous de les décrier? Seroit-ce qu'il eſt mortifiant d'avoüer le plaiſir que nous font les ouvrages des autres? Eſt-ce que nous ne voulons ni les eſtimer, ni qu'on les eſtime? Que le talent d'Auteur traîne après lui de petiteſſes!

J'adreſſe ceci à tous ceux qui ſe mêlent de belles lettres; en un mot, aux deux partis qui regnent aujourd'hui, & qui ont, chacun, leur formule de critique, & chacun, leurs Partiſans, & leurs Eleves qui ſont les duppes des deux partis.

A l'égard de ces duppes, ils peuvent ne plus l'être, quand ils voudront; & cela, ſans qu'il leur en coûte aucun examen fatiguant.

Voulez-vous ſçavoir ceux à qui

d'entre les deux partis, vous devez le plus d'eſtime? La recette eſt ſûre: écoutez les Auteurs eux-mêmes: remarquez bien ceux qu'ils prennent à tâche de décrier, contre leſquels ils employent le plus de raiſonnement & de diſſertation; ceux, contre qui leur critique ou leur mépris, mord avec le plus d'emportement; & cet emportement, tâchez de le démêler, tout maſqué qu'il ſera quelque fois d'un air de diſcretion ou d'indifference jalouſe; ſouvent même, vous verrez attaquer les gens d'une maniere oblique; on les accablera ſous le nom d'un tiers qu'on ſuppoſera entiché de leur doctrine, ſans compter mille autres petites rubriques d'inimitié qu'on employera pour leur ruine.

Encore une fois, remarquez-bien ceux que cela regarde, & voilà qui eſt fait: tenez-les à votre tour pour d'habiles gens: vous venez de les entendre loüer; car, dans la profeſſion, on ne ſe louë pas autrement. Oui! toutes les injures qu'on leur a faites, ſont vraiment autant d'éloges

loges dont vous ferez l'estimation, au dégré de venin & de subtilité que portent ces injures mêmes; & croyez ce que je vous dis, comme vous croyez au produit d'une somme calculée dans la derniere exactitude.

Nous avous beau dissimuler le merite qui nous blesse; nous avons beau l'attaquer, il a cet avantage sur notre malice, qu'elle ne peut se sauver d'en faire l'aveu. Ouy! il en faut venir là de bonne ou de mauvaise grace; le reconnoître avec une franchise genereuse, ou lui rendre hommage par les marques honteuses de notre jalousie.

De tous les mensonges, le plus difficile à bien faire, c'est celui par qui nous voulons feindre d'ignorer une verité glorieuse à nos Rivaux: notre amour propre, avec toute sa soupleſſe, est alors défaillant en ce point, qu'il ne peut dans ses fourberies se déprendre de la passion qui l'agite: cette passion le suit; il ne peut se l'assujettir, ni la soustraire: elle est empreinte dans tout ce qu'il

nous fait dire : on la voit, & cela trahit sa malice, & l'en punit.

J'ai une preuve toute recente de ce que je dis. Je suis à la campagne & hier je rendis visite à une Dame assez jolie & d'un assez bon air. Je ne la connoissois pas encore, & des amis communs m'avoient mené chez elle.

Dans la conversation, on vint à parler d'une autre Dame voisine de celle chez qui j'étois, & que je devois voir aussi le lendemain pour la premiere fois... C'est une fort-aimable femme, dit alors quelqu'un de la compagnie : à cela, pas un mot de réponse de la part de la Dame qui étoit presente ; mais en revanche, question subite faite à propos de rien, sur le tems que j'avois envie de passer à la campagne.

Bon, dis-je en moi-même ! bon ! pour la Dame dont on a parlé, elle est aimable ; c'est un fait, & peut-être plus aimable que celle à qui je parle (qui ne l'étoit pourtant pas mal :) ce peut être que je formois, se convertit bien-tôt en certitude.

Quelqu'un reprit le discours sur la Dame dont le silence de l'autre avoit ébauché l'éloge, & dit : on m'assûroit, l'autre jour, que son mary étoit jaloux, & il est vrai qu'on peut l'être à moins.... Lui jaloux ! répondit-elle alors ; c'est un conte que cela. Madame..... est d'une conduite si sage que cette foiblesse-là ne seroit pas pardonnable à son mary ; & d'ailleurs, c'est une femme qui a beaucoup d'agrément, il est vrai ; mais n'avez-vous pas remarqué qu'elle est d'une physionomie extremement triste ?... il me semble que non, reprit un de mes amis ; peut-être que je me trompe, dit-elle encore ; mais comme elle n'a gueres de teint, qu'elle a je ne sçai quoi d'un peu rude dans les yeux.. Elle ! gueres de teint, & du rude dans les yeux, répondit alors un de ces Messieurs en s'écriant ! je lui ai toûjours trouvé les yeux vifs ; & la derniere fois que nous la vîmes, elle étoit plus vermeille qu'une rose... Bon ! repartit-elle, le Ciel la preserve d'être toûjours vermeille à ce

prix là, la pauvre femme! elle avoit une migraine affreuse; voilà, Monsieur, d'où lui venoit ce beau teint: non, non, assûrément, le teint n'est pas ce qu'elle a de plus beau, & pour l'ordinaire elle est pâle, aussi est-elle d'une santé assez infirme: je ne connois point de femme plus sujette aux fluxions, que celle-là, cela lui a même gâté les dents qu'elle avoit assez belles: Ecoutez! elle n'est plus dans cette grande jeunesse au moins, elle se soûtient pourtant assez bien.

Une visite qui arriva, rompit le cours d'une satyre qui rendoit une femme triste, parce qu'elle étoit modeste, convertissoit la vivacité de ses yeux en rudesse, ne lui souffroit un beau teint, qu'en consequence d'une migraine; lui rempliſſoit la tête de fluxions pour lui gâter les dents, & la faisoit infirme, pour la vieillir; Satyre en un mot, qui, en trois ou quatre traits enveloppés dans un air perfide de bienveillance, barbouïlloit tous les appas de la Dame en question, ruinoit ses dents, sa santé,

ſa jeuneſſe, ſon teint, & le feu de ſes yeux.

Pour moi, ſur ce portrait-là, je m'attendis à voir une femme charmante; car tant de fiel qu'on venoit de répandre ſur elle, ne pouvoit tirer ſa ſource, que d'une jalouſie douloureuſement ſenſible & allumée par de grandes cauſes.

De ſorte qu'impatient de verifier là-deſſus mes conjectures, je courus le lendemain chez cette femme triſte, pâle, infirme, & âgée. Je ne m'étois pas trompé, je la trouvai telle que je l'avois compriſe ſous les expreſſions dont on s'étoit ſervi contre elle; je vis en un mot que j'avois très-ſçavament entendu la langue que parle l'amour, propre dans une jolie femme qui en peint une belle.

Cette femme à phyſionomie triſte, me parut avoir un air ſage: ſa pâleur étoit une blancheur mêlée d'un incarnat doux & repoſé; ſes yeux rudes jettoient des regards vifs & impoſans. A l'égard de ſon air infirme, on pouvoit le juſtifier, par

je ne ſçai quoi de mignard, de tendre, & de languiſſant, répandu dans ſa figure : au reſte, je remarquai que cette Dame crachoit aſſez ſouvent & ce fut à cela que j'attribuai l'idée des fluxions qui lui gâtoient les dents : pour ſon défaut de jeuneſſe, je le trouvai, moitié dans beaucoup d'embonpoint, & moitié dans la ſimplicité de ſes ajuſtemens.

A vous dire le vrai, il n'appartient qu'à l'amour propre piqué, d'appercevoir les rapports éloignés que tant d'avantage pouvoient avoir avec les défauts qu'on m'avoit annoncés.

Oh ! voyons à preſent comment s'exprime l'amour propre d'une belle femme, ſur le compte d'une autre perſonne qui n'a que des agrémens ſubalternes.

Après les complimens requis dans cette viſite, cette Dame-ci me demanda ſi j'avois vû l'autre : ouy, Madame, lui répondis-je !... Eh bien ! Monſieur, qu'en dites-vous, réprit-elle, ſans me donner le tems d'en dire davantage ? Eſtes-vous du goût de tout le monde ? Vous plaît-

elle ? & n'ai-je pas là une jolie voisine ? je vous avouë que c'est ma beauté.

Quelle croyez-vous que fut mon idée, en l'entendant parler sur ce ton là ? Que si je n'eusse pas déja vû l'autre, j'aurois deviné là-dessus qu'elle portoit un visage inferieur à celle-ci.

Eh bien nos deux femmes, & les *Auteurs* entr'eux, c'est tout un ; & pour mieux dire, je crois qu'on peut juger tous les hommes en general sur la même regle.

Volontiers loüons-nous les gens qui ne nous valent pas ; rarement ne censurons-nous pas ceux qui valent mieux que nous ; ainsi nous ne loüons le merite d'autrui, presque que pour soufentendre la superiorité du nôtre ; & quand nous le blâmons, c'est la douleur de le sentir superieur au nôtre, qui nous échape. Mais je laisse là les querelles des Auteurs, & les reflexions qu'ils me font faire.

Avant que de finir cette Feüille, je ne puis m'empêcher de dire un mot d'un Livre que je lisois ce matin,

& qui eſt intitulé *les Lettres Perſannes*, dont je n'ai encore lû que quelques-unes; & par celles-là, je juge que l'Auteur eſt un homme de beaucoup d'eſprit; mais entre les ſujets hardis qu'il ſe choiſit, & ſur leſquels il me paroît le plus briller; le ſujet qui réüſſit le mieux à l'ingenieuſe vivacité de ſes idées, c'eſt celui de la *Religion*, & des choſes qui ont rapport à elle. Je voudrois qu'un eſprit auſſi fin que le ſien, eût ſenti qu'il n'y a pas un ſi grand merite à donner du *joli* & du *neuf* ſur de pareilles matieres, & que tout homme, qui les traite avec quelque liberté, peut s'y montrer ſpirituel à peu de frais; non que parmi les choſes ſur leſquelles il ſe donne un peu carriere, il n'y en ait d'excellentes en tout ſens, & que même celles où il ſe jouë le plus, ne puiſſent recevoir une interpretation utile; car enfin, dans tout cela, je ne vois qu'un homme d'eſprit qui badine; mais qui ne ſonge pas aſſez, qu'en ſe joüant, il engage quelquefois un peu trop la gravité reſpectable de

ces matieres : il faut là-dessus ménager l'esprit de l'homme qui tient foiblement à ses devoirs, & ne les croit presque plus nécessaires, dès qu'on les lui presente d'une façon peu serieuse.

L'Auteur, par exemple, blâme les Loix de l'Europe, contre ceux qui se tuent eux-mêmes : il les appelle injustes & furieuses ; il veut qu'on laisse à l'homme le droit de sortir de la vie quand elle lui est à charge : il dit que cet homme, en se défaisant, ne fait que changer les modifications de sa matiere, & rendre quarrée, une boule que les loix de la création avoient fait ronde.

De l'air décisif dont il parle, on croiroit presque qu'il est entré de moitié dans le secret de cette même création : on croiroit qu'il croit ce qu'il dit, pendant qu'il ne le dit, que parce qu'il se plaît à produire une idée hardie.

Quoiqu'il en soit, je crois que j'acheverai son Livre avec autant de plaisir que je l'ai commencé. Je reserve pour la Feüille suivante l'a-

vanture d'une Demoiſelle dont on me rendit l'autre jour un paquet, qui contient des lettres qu'elle m'adreſſe, dont l'une eſt pour ſon Amant, l'autre pour ſon pere, & l'autre pour moi. Je les produirai toutes trois.

NEUVIE'ME FEUILLE.

J'Ay parlé dans ma derniere Feuille de trois Lettres, qu'une jeune Demoiſelle, qui m'eſt inconnuë, m'envoya, il y a quelques jours. Elle ſouhaite que je les rende publiques; & de mon côté, je la remercie du plaiſir qu'elle me fait, en s'adreſſant à moi pour ce petit ſervice. J'exhorte les perſonnes que deux de ces lettres regardent, à les lire avec attention quand je les donnerai: je ne leur demande que cela, perſuadé qu'elles produiront l'effet que cette Infortunée en attend.

Je vais commencer par celle qu'elle m'écrit: elle y fait un détail de l'avanture qui l'a conduite au mal-

leur dont elle gemit aujourd'hui. Cette avanture employera peut-être toute cette Feuille-ci ; mais je ne puis faire autrement, & dans quinze jours on aura le reste.

MONSIEUR,

» La lecture de quelques-unes de » vos Feuilles, me persuade que » vous avez le cœur bon, & qu'une » personne aussi malheureuse que je » le suis, n'aura pas de peine à vous » interesser pour elle. Le secours, » dont j'ai besoin de votre part, est » que vous produisiez la Lettre que » je vous écris, & les deux autres » que vous voyez ici; votre com- » passion ensuite joindra à cela les » reflexions qu'elle jugera les plus » capables d'inspirer quelques sen- » timens d'honneur à un homme qui » m'a jettée dans l'opprobre, & » quelques retours de tendresse à un » pere dont je faisois il y a quelques » mois les délices, & dont je fais au- » jourd'hui la honte & le désespoir. » Quelle chute affreuse ! il y a moins

» de distance de la mort à la vie ;
» que de l'état où je suis, à la situa-
» tion où j'étois.

» Qu'est devenu ce temps où j'é-
» tois vertueuse ? où j'étois estimée,
» autant que cherie ? que d'avanta-
» ges j'ai perdus ! & quelles hor-
» reurs ont pris leur place ? en quel-
» qu'endroit que tu sois, séducteur
» de mon innocence, homme per-
» fide, que j'ai cru l'honneur-mê-
» me ? tu le sçais, & ta conscience
» te le reprochera toûjours : quel-
» que grand qu'ait été mon amour
» pour toi, ce n'est point par lui que
» tu m'as vaincuë ; ce n'est point
» d'une fille follement amoureuse
» dont tu te joües aujourd'hui. Fûs-
» tu le plus lâche de tous les hom-
» mes, tu te souviendras que tu
» dois tout à l'estime infinie que j'a-
» vois pour toi ? non perfide ! ce
» n'étoit point de la satisfaction de
» mon amour que j'étois jalouse ;
» c'étoit du plaisir de te donner des
» marques de ma confiance ; & tu
» l'as trahie cette confiance que tu
» m'as demandée, mille fois plus

» respectable & plus obligeante pour
» toi, que ma tendresse même ! tu
» m'offris ta foi ; je la reçûs ; j'aurois
» crû t'outrager en la refusant. Dis-
» moi ! as-tu pû te résoudre à ne
» pas mériter un procedé si noble &
» si franc ? peux-tu durer ? peux-tu
» vivre avec l'idée que je suis dé-
» trompée sur ton caractere ? peux-
» tu, sans être penetré de confusion,
» te representer l'étonnement mor-
» tel où je suis ? songes à ces sen-
» timens dont je t'honorois, dont
» ma vertu se faisoit même une obli-
» gation de t'honorer ! & ces senti-
» mens si glorieux pour toi, com-
» pares-les dans le fond de ton ame,
» à ceux à qui tu laisses aujourd'hui
» la mienne en proye ! ces parens,
» ces amis, qui me mépriſent à pré-
» sent ; s'ils avoient lû dans mon
» cœur, si les motifs de ma conduite
» avec toi, leur étoient connus,
» comme ils te le sont, trouveroient-
» t'ils que mon malheur eût d'autre
» source qu'une crédulité genereu-
» se ? parles ! qué verroient-ils ? qu'-
» une Infortunée vrayement esti-

» mable, dans une fille dont ta lâ
» cheté leur fait une Indigne. He-
» las ! Je n'ai d'autre tort, que de
» n'avoir pas rencontré un honnête
» homme.

» Pardon, Monsieur ; mon afflic-
» tion me distrait de ce que je dois
» vous dire : apprenez mon avan-
» ture : Celui, qui me l'a renduë si
» funeste, la lira peut-être : peut-
„ être il en sera touché ? que vous
„ dirai-je ? je voudrois qu'il se re-
„ pentît ; & je le voudrois pour lui,
„ comme pour moi-même. Puis-je,
„ après l'avoir tant aimé, ne pas
„ m'affliger de le voir sans honneur ?
„ Non ! je l'avouë : je ne sçaurois
„ m'empêcher, dans ma douleur,
„ de confondre sa honte avec la
„ mienne. Tel qu'il est, il a part à
„ mes pleurs : que sçais-je ? il y a
„ quelquefois plus de part que moi-
„ même.

„ Ma mere, qui est morte depuis
„ huit mois ; à qui le Ciel a voulu,
„ sans doute, épargner la désola-
„ tion où je l'aurois mise, si elle avoit
„ été témoin de mon état ; ma mere,

„ que ma reconnoissance pour l'é-
„ ducation vertueuse qu'elle m'a
„ donnée ; cette mere si tendre, que
„ mon amour, que mon respect pour
„ sa mémoire, vange dans le fond
„ de mon cœur d'un affront qu'elle
„ ne ressent pas ; ma mere dont le
„ nom seul me confond, m'avoit
„ menée à la campagne chez une
„ Dame de nos amis, qui alloit,
„ disoit-on, marier sa fille au fils d'un
„ de ses voisins.

„ Je ne connoissois encore ni la
„ Demoiselle, ni le jeune homme en
„ question : je trouvai l'une digne de
„ l'attachement du plus galand hom-
„ me ; & l'autre .... helas ! je le crus
„ bien different de ce qu'il se montre
„ aujourd'hui.

„ Jamais physionomie ne garantit
„ tant de candeur, n'offrit tant de
„ graces mêlées avec tant d'appa-
„ rence de probité.

„ Un jour, à l'écart, je felicitois sa
„ maîtresse qui étoit déja devenuë
„ mon amie, du bonheur que la
„ fortune sembloit lui reserver.

„ Mais, qu'elle fut ma surprise ?

„ quand cette fille, que je croyois
„ devoir être si contente, me dit
„ alors... j'estime Monsieur *** il
„ est aimable ; & si je voulois un
„ Mari, je lui donnerois la preferen-
„ ce sur tous les hommes que je con-
„ nois ; mais, ma chere, avec tout
„ cela, je ne l'épouserai point,
„ soyez-en bien persuadée : je ne
„ puis vous en dire d'avantage, je
„ craindrois que votre amitié pour
„ moi, ne vous fît réveler le reste de
„ mon secret à ma mere : mes des-
„ seins lui sont aussi inconnus qu'à
„ vous ; je ne puis m'en assûrer l'exe-
„ cution, qu'en les taisant ; & de-
„ main vous serez mieux instruite.

„ Tout ce qui me reste à vous dire,
„ c'est que je vous aime : & je vou-
„ drois que l'époux qu'on m'avoit
„ destiné, devînt le vôtre : je lui crois
„ le caractere aussi aimable que la
„ figure ; j'en ai même quelque preu-
„ ve. Dès que je sçûs ce que nos pa-
„ rens avoient résolu de faire de
„ nous, je lui parus plus serieuse
„ qu'à l'ordinaire ; je tâchai par de
„ frequentes marques d'indifferen-

ce

„ ce, de le dégoûter d'un mariage
„ que je ne voulois pas accomplir,
„ & que ce peu d'agremens qu'il
„ voyoit en moi, pouvoit pourtant
„ lui rendre souhaitable. Je m'atten-
„ dis de sa part à quelques plaintes
„ qui auroient amené de la mienne
„ une entiere explication de mes
„ sentimens; mais il ne me dit rien,
„ & se conforma sans murmure, à
„ mes manieres.

„ J'en fus étonnée : je craignis
„ (par vanité peut-être) que cet
„ air si tranquille ne vînt du dépit
„ de me voir tant de froideur; je
„ craignis même que ce dépit ne
„ vînt d'un peu d'amour dont je
„ voulois arrêter le progrès.

„ Dans cette pensée, je lui deman-
„ dai sans façon s'il m'aimoit, & je
„ le priai de me répondre là-dessus
„ sans détours.

Puisque vous m'ordonnez de vous parler avec verité, me dit-il, Mademoiselle : *voici ce que je pense.*

Toute politesse à part, je n'ai rien vû de si aimable que vous : tout ce qui peut rendre charmante, vous

l'avez avec profusion; mais je vous l'avouë; jusqu'ici mes yeux ont plus remarqué cela, que mon cœur, parce que j'ai toûjours été frapé de je ne sçai quoi de grave que vous avez dans l'esprit; d'un certain caractere de reserve qui est en vous, qui m'intimide, & me fait pencher au respect plus qu'à l'amour. On va nous marier ensemble, & je ne me donnerois pas le moindre mouvement pour l'empêcher; car je ne crains point ce moment-là; je l'attens gayement, mais sans impatience. Voilà mon cœur à découvert: de votre côté, si vous m'encouragiez un peu, je vous aimerois sans doute, j'en suis sûr, sans en avoir d'autre preuve; que la liberté d'esprit où je me trouve.

„ C'en est assez, Monsieur, *lui* „ *répondis-je alors*; gardez-vous de „ m'en dire d'avantage; ma resolu- „ tion est prise depuis long-tems; je „ ne veux point vous encourager à „ m'aimer, parce que je ne veux „ aimer personne; mais, après ce „ que vous venez de me dire, je vous „ avouë à mon tour, que sans cette

„ resolution dont je vous parle, „ vous auriez bientôt de l'inclina- „ tion pour moi, s'il dépendoit de „ moi de vous en donner : mais ne „ songeons plus à cela ni l'un ni „ l'autre. Jusqu'à present nous voilà, „ grace au Ciel, en état de prendre „ tous deux notre parti sans peine : „ laissons nos parens dans l'idée „ qu'ils ont de nous unir; vivons, „ comme de coûtume ensemble ; je „ me charge du soin de rompre leur „ projet quand il en sera tems.

„ Ce jeune homme, *ajoûta cette „ fille*, en continuant, m'écouta „ paisiblement ; & me quittant en- „ suite : „ puisque votre cœur ne doit être à personne, *me dit-il*, je ferai bien de rompre une conversation que j'ai, ce me semble, écoutée avec une attention dont je me defie : j'en agirai avec vous à mon ordinaire ; suivez vos desseins, & ne m'en parlez plus, je vous en prie.

Je ne vous ferai point, Monsieur, le détail de tous les discours que nous tînmes mon amie & moi. Après qu'elle eut achevé son recit, sa mere

l'appella quelques momens après : elle se retira, & moi, je restai dans une allée du Jardin où nous nous étions promenées ; mais j'y restai toute émeuë, & comme une personne à qui l'on vient d'apprendre une nouvelle qui la remplit d'espérance & de crainte. Je m'interressois à tout ce qu'on m'avoit dit, sans pouvoir encore démêler pourquoi : il me sembloit que c'étoit de moi dont nous avions parlé ; que c'étoit sur moi que rouloit toute l'avanture. Je faisois des reflexions que je condamnois par d'autres ; je ne sçavois quel parti prendre ; je m'imaginois que je devois me déterminer à quelque chose ; & je voyois que j'avois tort de me l'imaginer ; je reconnoissois mon trouble, & je n'en sortois point ; j'en avois peur, & je le rappellois. Cet homme, qui n'avoit point d'amour pour mon amie, l'aveu sincere qu'il en avoit fait, cette amie qui méditoit elle-même un dessein ; qui souhaitoit que son amant vînt à m'aimer, qui me disoit qu'il étoit aimable, & qui me le

persuadoit ; je ne sçais combien de petites remarques qui venoient alors s'offrir en foule à mon esprit ; les regards de ce jeune homme que je me ressouvenois d'avoir souvent surpris sur moi ; ceux que j'avois à mon tour jettés sur lui ; les motifs que je donnois aux siens ; la confusion où j'étois de ce qu'il avoit pû lire dans les miens ; de simples paroles, des actions que je ne pouvois m'empêcher d'interpreter de sa part, que j'avois crues innocentes de la mienne, & qui ne me le paroissoient plus ; je voyois dans tout cela des presages qui menaçoient mon cœur d'un accident qui m'attachoit, & que je ne pouvois m'expliquer : j'y voyois une fatalité, ou plûtôt je voulois l'y voir ; je m'égarois dans un cahos de mouvemens où je m'abandonnois avec douceur, & pourtant avec peine.

Telle étoit mon agitation, quand retournant dans une autre allée, je recontrai tout à coup cet objet encore confus de mes pensées, ce jeune homme dont j'étois si occupée.

Je demeurai presque immobile à sa vûë, je le sentis aimable ; je rougis en le sentant ; & cependant, mon amour alors me parut moins naître que continuer.

Il m'aborda de son côté d'une façon si interdite, que je vis qu'il m'aimoit aussi, & que même il m'aimoit depuis qu'il m'avoit vûë : je ne doutai pas qu'il ne fût dans un trouble égal au mien ; qu'il ne pensât comme moi ; qu'il n'eût mes mouvemens, mes reflexions : qu'enfin il ne fût pour moi, ce que j'étois pour lui, & par une bizarrerie surprenante, tout cela se trouva vrai.

Son embarras me frapa ; le mien l'intimida, parce qu'il le comprit : une intelligence mutuelle nous donna la clef de nos cœurs ; nous nous dîmes que nous nous aimions, avant que d'avoir parlé, & nous en fûmes tous deux si étonnés, que nous nous hâtames de nous quitter pour nous remettre.

J'interromps ici la suite de cette histoire, dont le reste ne peut se partager. Je viens de recevoir un

billet d'un de mes amis, par qui je vais finir ma Feuille. C'eſt une gayeté dont j'eſpere que tous mes lecteurs voudront bien rire.

Comme je ſuis dans l'habitude de vous rendre compte de tout ce qui m'arrive, je vous dirai, mon cher ami, qu'il me tomba, l'autre jour, entre les mains une Feuille grecque de la *divine Iliade*. O Dieux! dans quel état la vis-je? *un Grec en ſeroit mort ſubitement*: mais le Ciel qui conduit tout, n'a pas voulu qu'il en coûtat la vie à perſonne; & l'avanture a raté ſur moi qui, par bonheur, ſuis un ignorant. Imaginez-vous donc que la Feuille de l'homme divin avoit ſervi à enveloper des denrées d'Epicier, elle en portoit encore les marques. Je ne m'en étonnai pas; car je la ramaſſai à la porte de l'Epicier même, & je jugeai tout d'un coup que cette Relique du Parnaſſe ne pouvoit être tombée chez un Moderne plus *irréligieux*. N'allez pas divulguer cette affaire; cela rüineroit, je ne ſçais combien de ces ſortes de Marchands qui four-

niſſent quantité de *devots d'Homere*. Pour moi, qui, comme vous ſçavez, me tiens neutre ſur tout culte litteraire, je n'ai fait ni bien ni mal au lambeau grec; j'en ai vû le caractere; je l'ai remis ſagement où je l'avois trouvé, ſouhaitant que le ſort ne conduiſit là nul paſſant de l'obſervance d'Homere, (ſentiment de charité qui ne nuit pas à la neutralité) & je me ſuis retiré en eſſuyant mes doigts qu'il avoit un peu ſalis. Mandez-moi, ſi je me ſuis bien comporté; j'atens votre réponſe, & je reſerve pour une autrefois à vous raconter une nouvelle avanture qui regarde nos Modernes. Je ſuis, &c.

DIXIE'ME FEUILLE.

JE me ſouviens qu'un jour, dans une promenade publique, je liai converſation avec un homme qui m'étoit inconnu. L'air peſant & taciturne que je lui trouvois, ne me promettoit pas un entretien fort amuſant

amusant de sa part : il éternua ; je lui répondis par un coup de chapeau : voilà par où nous débutâmes ensemble. Après cela, vinrent quelques discours vagues, sur la chaleur, sur le besoin de pluye, & d'autres questions, qui n'étoient qu'une façon de se dire avec bonté l'un à l'autre : *je n'oublie pas que vous êtes-là.*

Là-dessus, entre plusieurs Dames qui passoient, j'en remarquai une qui, dans son air & dans sa physionomie, annonçoit, je ne sçai quoi de si enjoué, une coquetterie si folâtre, si bruyante, que je ne pûs m'enpêcher de sourire en jettant mes yeux sur elle, & de dire : *voici une Dame qui doit être de bonne compagnie !*

Je la connois fort, me répondit d'un ton nonchalant mon Camarade, (effectivement ils s'étoient salués.) Elle fait la passion de bien des gens, ajouta-t'il, & son mari en est très jaloux ; il a toûjours peur qu'elle ne vienne elle même a aimer qu'elqu'un de ceux qui l'aiment ;

mais il n'y a rien à craindre ; elle eſt trop folle.

Comment ! trop folle, dis-je alors ? un homme ne peut-il lui paroître aimable ? n'a-t'elle pas des yeux & des oreilles ? oüi, Monſieur, reprit-il froidement ! mais une femme de ce caractere-là, n'acheve jamais, ni de vous bien voir, ni de vous entendre, & vous n'avez pas le tems de lui plaire autant qu'il le faudroit pour lui faire impreſſion. Pourquoi cela, répondis-je aſſez ſurpris de ſon diſcours ? pourquoi, dit-il ? c'eſt qu'une mouche vole & vous croiſe : de la mouche, elle paſſe à un miroir qui ſe preſente ; de là, à ſa cornette ; puis à un ruban, puis à autre choſe : mais vous la ratraperez peut-être, dis-je alors ? oüi-dà, me répondit-il ! elle pourra revenir à vous par diſtraction ; & vous recommencez ! mais elle n'y eſt déja plus, votre habit vous l'a dérobée : & quand vous lui direz qu'elle eſt charmante, elle vous répondra que la couleur en eſt de bon goût.

Cependant, repris-je encore, ces

femmes là veulent vous plaire : non, Monsieur, me dit-il, ce n'est ni à vous, ni à personne qu'elles veulent plaire ; c'est à tout le monde, & à tout le monde assemblé : voilà leur Amant, celui qu'elles écoutent, & qu'elles aiment : cet objet-là les fixe; elles ne le perdent point de vûë : il embrasse, il réunit toutes leurs distractions ; car elles ne le quittent à droite, que pour le reprendre à gauche : ce qu'un côté de l'objet perd avec elles, un autre côté le gagne.

Mais vous aviſez-vous de vous isoler ? sortez-vous de la foule ; vous n'êtes plus pour elles que le sujet, tout au plus de deux ou trois distractions, vous, votre habit ou vos galons, sur une centaine qu'elles auront necessairement dans une heure ; ainsi, il faut bien que leur esprit se fourniſſe du reste ailleurs. Oh ! vous m'avourez qu'il est difficile de surprendre le cœur d'une femme qui ne vous prête ses yeux & ses oreilles, qu'une minutte, & je dis trop peut-être.

Mon homme s'arrêta-là, & je re-

gardois avec étonnement cette physionomie qui, de pesante que je l'avois vûë d'abord, s'étoit insensiblement dégagée pendant qu'il parloit, & qui redevint épaisse, dès qu'il eut achevé.

Ah! ah! dis-je alors à moi-même, en apostrophant son esprit; il ne tiendra pas à moi que tu ne sortes plus d'une fois de ta coquille. J'allois en effet imaginer quelque chose pour cela, quand le hazard fit encore passer des Dames, parmi lesquelles j'en salüai une de ma connoissance.

J'aimerois mieux cette Dame-ci, que l'autre, me dit-il; il y a plus de majesté dans sa taille, & la douceur de sa physionomie m'enchante: c'est, lui répondis-je, une des plus estimables filles de Paris; sa beauté est son moindre trait; je ne connois point de caractere plus distingué, d'humeur plus égale, d'esprit plus sage, & personne n'a dans le cœur plus de noblesse de sentiment qu'elle en a. Un esprit sage & de la noblesse dans les sentimens, me répondit-il tout d'un coup! Oh! pour celle-là,

je pardonne au mari qui en ſera jaloux. Vous me ſurprenez, comment l'entendez-vous donc, lui dis-je? vous voulez qu'on ait tort d'être jaloux d'une femme coquette & diſſipée, & vous approuvez preſque qu'on le ſoit d'une femme ſage & vertueuſe.

Eh! oüi, Monſieur, repartit-il, je vous le repete; vous ne ſçauriez croire combien un Amant tendre, ſoûmis, & reſpecteux, ſympatiſe avec une femme ſage & vertueuſe. La paſſion de cet Amant eſt elle-même ſi douce, ſi noble, ſi genereuſe, qu'elle reſſemble à une vertu? elle en a la figure, & vous voyez bien qu'une vertu en apprivoiſe aiſément une autre.

Mais, répondis-je; quoi que vous puiſſiez dire; l'amour ſe déclare; une femme vertueuſe le reconnoît, & lui impoſe ſilence. Oüi, dit-il, elle lui impoſe ſilence, bien moins parce qu'elle le haït, que parce qu'elle s'eſt fait un principe de le haïr & de le craindre. Elle lui réſiſte donc. Cela eſt dans les regles; mais

en réſiſtant, elle entre inſenſiblement dans un goût d'avanture; elle ſe complaît dans les ſentimens vertueux qu'elle oppoſe; ils lui font, comme une eſpece de Roman noble, qui l'attache, & dont elle aime à être l'Heroïne. Cependant un Amant demande pardon d'avoir parlé: en le demandant, il recommence; bientôt elle excuſe ſon amour, comme innocent; enſuite elle le plaint comme malheureux; elle l'écoute comme flateur; elle l'admire, comme genereux: elle l'exhorte à la vertu; & en l'y exhortant, elle engage la ſienne. Elle n'en a plus; mais dans cet état, il lui reſte encore le plaiſir d'en regretter noblement la perte; elle va gemir avec élevation; la dignité de ſes remords va la conſoler de ſa chute: il eſt vrai qu'elle eſt coupable; mais elle l'eſt du moins avec décence, moyennant le ceremonial des pleurs qu'elle en verſe; ſa foibleſſe même s'augmente des reproches honoraires qu'elle s'en fait. Tout ce qu'elle eut de ſentiment pour la vertu, paſſe au profit

de sa passion ; & enfin il n'est point d'égaremens dont elle ne soit capable avec un cœur de la trempe du sien, avec un cœur noble & vertueux. Ainsi croyez-moi, Monsieur, une femme, comme celle-là, quand on lui parle d'amour, n'a point d'autre parti à prendre que de fuir. La poursuit-on? qu'elle éclate? si elle s'amuse à se scandaliser tout bas du compliment qu'on lui fait, l'air soûmis d'un Amant la gagne ; son ton penetré la blesse, & je la garantis perduë quinze jours après ; mais il me semble qu'il se fait tard, ajouta-t'il après ces mots ; d'ailleurs je crois que nous aurons de l'orage, & nous ferons sagement de nous retirer.

Il se leva la-dessus, & me quitta, en me souhaitant le bon soir. Je le conduisis des yeux, tout aussi loin que je le pus, & depuis ce tems-là, j'ai toûjours été sur le *qui vive* avec les physionomies massives.

La Demoiselle, dont je vais achever de produire l'Histoire, m'a rapelé les discours de cet homme. Comme elle me paroît avoir cette trempe de

cœur ſenſible dont il a parlé, j'ai raporté ce qu'il en penſoit, & pour ſon inſtruction dans la ſuite, & pour l'inſtruction de toutes les femmes de ſon caractere.

C'eſt maintenant cette Demoiſelle qui parle, & qui rend compte de ce qu'il arriva, quand elle eut quitté cet Amant qui ne s'étoit pas encore déclaré de vive voix.

„ J'évitai, *dit-elle*, dans le reſte de „ la journée, de me trouver ſeule „ avec lui, & je ne ſçai pourquoi „ je l'évitai ; car j'aurois été bien „ aiſe que l'occaſion de me parler ſe „ fût trouvée, malgré moi. Je crus „ m'apercevoir qu'il m'obſervoit „ tendrement, pendant que nous „ étions en compagnie, & il vit bien „ que je m'empêchois de l'obſerver „ à mon tour.

„ Le lendemain, j'étois à peine „ levée, quand j'entendis beaucoup „ de bruit dans la maiſon ; je deſcen- „ dis pour ſçavoir ce que c'étoit, „ j'entrai dans la ſale où je vis Ma- „ dame *** entourée de pluſieurs „ amis, entre leſquels étoient ma

„ mere & mon Amant. Elle pleuroit,
„ & tenoit une lettre dans sa main,
„ dont la vûë lui arrachoit des cris.
„ Voyez, Mademoiselle, voyez ce
„ que m'écrit ma fille, me dit-elle,
„ d'aussi loin qu'elle me vit: lisez ce
„ qu'elle est devenuë; voyez comme
„ elle me traite; elle est partie ce
„ matin à six heures, pour se rendre
„ aux *Carmelites*. Je m'étois deffiée
„ de son dessein; mais je n'y son-
„ geois plus: elle me donne un coup
„ de poignard; elle sera contente,
„ & j'en mourrai.

„ Je pris la lettre, & je la lus, les
„ larmes aux yeux, presque trou-
„ blée, & même, autant qu'il m'en
„ souvient, saisie de frayeur, en
„ comparant l'état que mon amie
„ embrassoit, à celui dans lequel je
„ restois: il me sembloit qu'elle me
„ remettoit sa condition; qu'elle en
„ choisissoit une meilleure, & qu'elle
„ me laissoit la pire. Il me passa mille
„ tristes idées dans l'imagination;
„ j'eus des presentimens de malheur;
„ il me prit une envie secrette de
„ suivre mon amie; en la pleurant, je

„ me pleurois moi-même ; j'envioi
„ ſon ſort, & je craignois le mien
„ Au milieu de ces mouvemen
„ inquiets, je jettai la vûë ſur mo
„ Amant, qui de ſon côté, me lanç
„ un regard ſi tendre, ſi ſupliant, qu
„ je lui répondis par un ſoûpir qu
„ rien ne gêna, de la naïveté duqu
„ je le vis rougir lui-même, & don
„ je ne connus l'indiſcretion que ſu
„ ſon viſage.
„ Je me retirai alors, ſous pretext
„ de chagrin, & j'entrois dans le
„ Jardin, quand tout à coup, je me
„ ſentis embraſſer les genoux. C'é-
„ toit lui, & ce fut-là ſa premiere
„ declaration d'amour. Juſte Ciel!
„ que ne me dit-il pas ? quel fond
„ d'inclination ne ſe developpa-t'il
„ pas pour lui dans mon cœur ? mes
„ larmes coulerent avec abondance;
„ ainſi mon amour a commencé par
„ des pleurs, & il finit de même.
„ Je lui avoüai mon penchant, je
„ l'en vis penetré de plaiſir & de
„ reconnoiſſance : j'abrege, je ſerois
„ trop longue.
„ Nous revînmes à Paris, & quel-

„ que tems après, il ſongeoit à me
„ faire demander à mon pere quand
„ le ſien mourut.
„ Cette mort changea la face de
„ ſes affaires, il lui ſurvint un procès,
„ qui intereſſoit la plus grande partie
„ de ſon bien ; il remit donc ſa de-
„ mande, contre mon ſentiment. Si
„ votre pere me refuſe, que ferez-
„ vous, me dit-il ? je n'épouſerai
„ perſonne, lui répondis-je, j'irai
„ vivre avec mon amie, ſoyez-en ſûr.
„ Cependant, ſon procès dura
„ long-tems ; il tourna mal ; il fut ſur
„ le point de le perdre : je l'en vis au
„ deſeſpoir ; la promeſſe que je lui
„ faiſois de n'être jamais qu'à lui, ou
„ de n'être à perſonne, ne le ſatisfai-
„ ſoit plus Je vais être rüiné, diſoit-
„ il. Votre pere me refuſera ; vous
„ irez dans un couvent, c'eſt toû-
„ jours vous perdre, & je veux mou-
„ rir. Mes pleurs, & les aſſûrances de
„ mon amour toûjours nouvelles, &
„ toûjours vives, le calmoient quel-
„ que fois ; ſes chagrins le repre-
„ noient enſuite. Je ſouffrois de le
„ voir ſi affligé ; ſes inquietudes al-

„ teroient ſa ſanté ; il tomba malade ;
„ il guerit de ſa maladie, & non de
„ ſa triſteſſe. Ah ! s'il étoit mort, je
„ ſerois peut-être moins à plaindre.
„ Ne croyez pas me dit-il, un
„ jour, que je puiſſe durer davantage
„ avec la crainte de n'être pas à
„ vous. M'aimez-vous ? m'eſtimez-
„ vous ? voulez-vous que je vive ?
„ devenez mon Epouſe ; il ne nous
„ reſte que ce moyen pour faire
„ ceſſer l'obſtacle que met à notre
„ mariage, le peu de bien qui me
„ va reſter après la perte de mon
„ procès. Juſte Ciel ! ou vous em-
„ portez-vous, lui dis-je ? y ſongez-
„ vous ? ah ! s'écria-t'il, ſans me
„ donner le tems d'en dire davan-
„ tage. Un homme dont vous vous
„ défiez, n'eſt plus digne de vous :
„ ſes ſanglots l'interrompirent ; il me
„ fit pitié. Malheur à qui ſe trouve
„ dans de pareils momens ! il me vit
„ touchée. Helas ! il m'a bien punie
„ d'en avoir crû ſes ſermens ; voilà
„ tout, & vous ſçavez, Monſieur,
„ ce que je vous demande.

Voici maintenant la lettre que

cette Demoiſelle addreſſe à ſon Amant.

Ne pouvant vous parler, ni faire paſſer de Lettre juſqu'à vous, puiſque je ne ſçai où vous êtes, je vous addreſſe ce billet-ci dans une des Feüilles du Spectateur *que vous liſez peut-être.*

„ Je ſuis cette malheureuſe qui vous „ fut ſi chere, à qui vous le fûtes „ tant vous-même, à qui vous l'êtes „ encore, toute déshonorée qu'elle „ eſt par vous. Je ſuis cette déplora- „ ble fille ſans réputation, ſans hon- „ neur aux yeux de tout le monde; „ & dans cet état pourtant, plus „ reſpectable pour vous, qu'avant „ ma honte, & ma miſere, dont vous „ êtes l'Auteur. Je ſuis celle avec „ qui il vous falut feindre d'être ſi eſ- „ timable, pour pouvoir enſuite être „ ſi perfide; celle, qui, pour vous „ convaincre qu'elle vous croyoit „ honnête homme, vous mit, comme „ vous le vouliez, en état de man- „ quer d'honneur, & celle qui s'eſt „ vûë trompée, pour avoir voulu „ vous convaincre qu'elle ne crai- „ gnoit pas de l'être: Enfin, je ſuis

„ cette Epouse à qui vous niez la foi
„ que vous lui avez donnée, parce
„ qu'elle n'en a que le Ciel pour té-
„ moin, parce que vous pouvez la
„ nier devant les hommes, parce
„ qu'elle n'est pas revêtuë de for-
„ malités qui ne la rendroient ni plus
„ sainte, ni plus legitime, & dont le
„ défaut tourne plus à la honte du
„ miserable qui s'en prévaut, qu'à
„ la confusion de l'infortunée qui
„ les a negligées dans sa tendresse.
„ Quoi ! des formalités, qui ne
„ sont necessaires, disiez-vous,
„ qu'avec des scelerats dont il faut
„ prévoir la noirceur, & gêner la per-
„ fidie ; qui étonnent par leurs ser-
„ mens, & qui les font terribles,
„ pour rendre le parjure incroyable !
„ & je péris pourtant, pour n'avoir
„ pas pris avec vous les précautions
„ qu'il faut prendre avec les scele-
„ rats. Quelle affreuse avanture que
„ la mienne ! Je croyois honorer la
„ probité, & je n'ai satisfait qu'un
„ *traître*. Cette injure m'est échap-
„ pée ; elle m'accable ; vous méritez
„ bien que je vous la fasse. Mais

, méritois-je moi, la douleur que je
, sens à vous la faire ? mon amour
, devoit-il devenir ce qu'il est au-
, jourd'hui ? je me vois dans l'infa-
, mie ; c'est vous qui m'y jettez :
, vous me faites horreur, & je vous
, aime. Avec ce mêlange affreux de
, sentimens, ne vous fais-je pas un
, peu de pitié ? non ! la punition
, des plus grands crimes n'est point
, comparable aux maux que je
, souffre ; mais je n'en puis plus ; je
, finis ; vous sçavez l'état où je suis.
, Quand je vous eus perduë de vûë,
, penetrée de douleur, je vous
, écrivis une lettre que mon pere
, surprit sur ma table, & qui l'inf-
, truisit de la situation où je me
, trouvois. Quelques amis qui se
, trouverent au logis, me sauverent
, de sa fureur qui éclata ; & je sortis
, dans ce moment même, sans sça-
, voir où j'allois. Deux heures
, après, fatiguée d'avoir marché ;
, accablée de langueur ; attendrie
, sur moi-même, j'entrai chez une
, femme que je touchai par le recit
, que je lui fis de mon malheur ;

„ elle me garde encore chez elle
„ Elle n'eſt pas riche, mais elle eſ
„ charitable; je n'y ſerai pas long-
„ tems; je ſuis mourante, & il n'y
„ a pas d'apparence que j'arrive à
„ mon terme, ſi je vis aſſez pour
„ mettre au jour un enfant qui n'a
„ que le Ciel pour garant de ce que
„ vous lui devez à lui & à ſa mere
„ S'il me ſurvit lui-même, vengez-
„ moi par le ſoin que vous en aurez
„ de l'état où vous m'aurez laiſſé
„ mourir & que ſon éducation ſoit
„ le fruit de vos remords. Voilà tout
„ ce que je vous demande : daignez
„ me marquer que vous me l'accor-
„ dez, par un billet que vous rendrez
„ à une femme qui vous connoît &
„ qui ira vous parler le 25. de ce
„ mois aux *Carmes du Luxembourg à neuf heures du matin : adieu.*

Dans la Feuille ſuivante on verra la Lettre qu'elle écrit à ſon pere, „ & que je ne puis donner ici.

ONZIE'ME FEUILLE

QUelques-uns de mes Lecteurs s'ennuïeront sans doute, de voir trois feüilles de suite, rouler sur le même sujet; mais les interêts de la Demoiselle en question, le demandent, & tout ami que je suis moi-même de la varieté, je ne la soutiendrai jamais aux dépens des services que je pourrai rendre dans mes Feüilles. Il vaut mieux remettre vingt curieux, que de faire attendre une personne qui a besoin de secours.

Mais, que dis-je, une personne! que de filles peut-être sont aujourd'hui sur le bord du précipice où elle est tombée! mille sûretés imaginaires les rassûrent contre le peril qu'il y a d'avancer; un reste de vertu les retient encore; mais en pareil cas, c'est bien peu de chose que la vertu, quand on ne voit point de risque à la perdre, & qu'on ne craint que la honte de n'en avoir plus.

L'exemple que je leur propose, va, pour ainsi dire, éclairer toute l'horreur de l'abîme que la passion leur cache : elles verront ce que devient une fille qui confie son honneur à des sermens amoureux ; ce que devient le cœur d'un Amant satisfait ; les funestes révolutions qui s'y passent, ou plûtôt son épouventable metamorphose.

Je me souviens là dessus, que dans le cours de mes voïages, un Polonois me raconta, que dans son Païs, une Demoiselle nommée *Eleonor*, de grande condition, & maîtresse d'elle, aimoit un jeune Seigneur, qui de son côté, en étoit éperduëment amoureux.

Ils étoient près de se marier, quand un évenement imprevû les empêcha de conclure leur mariage.

Mirski (c'étoit le nom du jeune Seigneur) fut au desespoir de l'obstacle qui differoit son bonheur. *Eleonor* n'en soupira pas moins que lui, quoiqu'elle en soupirât plus discretement. S'aimer autant qu'ils s'aimoient ; se voir tous les jours, &

ne répondre de leurs actions à personne, ce n'étoit pas là de quoi moderer l'impatience qu'ils avoient de s'unir ensemble.

Cependant l'obstacle ne cessoit point; leur amour s'augmentoit, ils souffroient de se voir, & ne pouvoient se perdre de vûë. Il n'y avoit pas moïen de se marier secretement; il falloit des témoins, & leur indiscretion étoit à craindre.

Quoi! dit un jour *Mirski*; je ne puis donc être heureux? Eh! quand le serai-je, ma chere Eleonor? dites, quand serez-vous à moi? quand verrons-nous la fin des difficultés qui nous arrêtent? Après celles-ci n'en reviendra-t'il plus? eh! qui le sçait? nous attendions-nous à celles qui nous gênent? Notre amour peut donc être le joüet éternel du hazard. Eh! pourquoi l'en faisons-nous dépendre? qu'a de commun ce hazard avec nos sentimens? Vous m'aimez, n'est-il pas vrai? je vous adore; vous connoissez le fond de mon ame; vous faites tout mon bien: je suis dites-vous tout le vôtre. Voilà

votre main, voilà la mienne : joignons-les, & nous sommes Epoux. L'usage veut que nous aïons des témoins : eh ! n'avons-nous pas nos deux cœurs ? où trouverez-vous des témoins plus respectables & plus sûrs ? un monde entier de garants vaudroit-il pour vous plus que moi, qui vous donne ma foi ? vaudroit-il plus que vous qui la recevez ?

Oüi, Mirski ! repondit Eleonor, un peu confuse ; oüi, je me fierois à vous, & je crois qu'il est inutile de vous le dire. Ce n'est pas votre amour qui feroit ma confiance : non vous, n'auriez pas besoin de m'aimer pour être honnête homme ; mais songez-vous à ce que vous demandez, à ce que je suis ? on nous a prescrit certains devoirs ; & quoique je pusse en toute sûreté m'en affranchir avec vous, je les sçais, & vous ne les ignorez pas : ce seroit toûjours m'en affranchir ; & les marques de mon estime pour vous, seroient aussi des marques de hardiesse.

Mirski ne répondit à ce discours,

que par des soupirs & par des larmes. Eleonor l'aimoit trop pour le laisser si malheureux. Ne vous affligez point, luidit-elle ; mon cœur est aussi triste que le vôtre ; je ne refuse point absolument la foi que vous m'offrez ; je ne vous promets point non plus de la recevoir ; souffrez que j'y pense.

Nos Amans se quitterent alors. Eleonor demeurée seule, se vit en proïe à la situation d'esprit la plus inquiete. Ce que lui proposoit Mirski, l'épouvantoit ; elle rougissoit en y pensant ; elle se laissoit entraîner au plaisir d'y penser. Agitée d'amour & de crainte, elle se perdoit dans ses émotions, ne reflechissoit à rien, ne sentoit rien de distinct dans son ame, qu'une douceur dangereuse dont elle n'osoit joüir, & dont elle joüissoit malgré elle.

C'en étoit fait ; Eleonor eût cedé, sans doute, à son amour ; car le peu de reflexions raisonnables que fait une fille dans ces momens là, n'aboutit à rien ; ce n'est jamais qu'une façon plus honnête de se rendre.

Mais elle avoit une Confidente; c'étoit *Fatime*, Demoiselle âgée, qui l'avoit élevée, dont elle avoit souvent éprouvé la prudence, & pour qui elle n'avoit rien de caché. Cette fille entra dans sa chambre, & s'aperçut du trouble où elle étoit; elle lui en demanda la cause; Eleonor lui ouvrit son cœur, lui en avoüa la foiblesse, & s'excusa sur la necessité de s'assûrer Miriski, sur l'apparente impossibilité de l'épouser autrement, & sur le peu de danger qu'il y avoit à se fier à un homme de son caractere.

Fatime fremit des dispositions de sa maîresse, & cependant dissimula son étonnement : elle faisoit bien. Les passions sont farouches; il faut les ménager d'abord, leur presenter, pour ainsi dire, un visage ami, & gagner ainsi leur confiance, pour les mieux combattre.

Madame, repondit-elle à *Eleonor*; votre situation est fâcheuse; vous ne pouvez épouser Mirski avec éclat, ni prendre d'autre témoin que moi, d'une union secrete avec lui, & mon

témoignage ne seroit rien : ainsi, dans la conjoncture presente, vous n'avez de ressource que sa bonne foi ; vous êtes persuadée de sa probité ; je le suis aussi, mais sans vous en défier, tâchez d'en être plus sûre. L'estime que vous avez pour Mirski, n'est encore digne ni de vous ni de lui : elle n'est pas assez éclairée ; peut-être l'estimeriez vous moins, si vous ne l'aimiez pas tant : prenez-y garde, Madame : lui-même, un jour, pourroit s'imaginer que vous auriez été trop vîte : il diroit que votre estime fut temeraire, & cela inquieteroit la sienne Epargnez lui ce scrupule sur votre compte : conduisez-vous de façon, que sa vertu n'ait rien à reprocher à la vôtre : sauvez-vous enfin de l'affront d'être un jour crûë plus tendre que sage, & ne laissez rien à faire aux reflexions à venir de votre Epoux, qui ne vous fasse honneur.

Qu'on ne se scandalise pas icy de l'expedient que va donner Fatime, il n'est pas chrétien, je ne l'approuve point, & ce n'est qu'un histoire que je raporte.

Voicy donc le parti qu'il faut prendre, ajouta-t'elle : vous avez chez vous une jeune esclave qui a de l'esprit, & dont le son de voix est le même que le vôtre ; nous nous y méprenons tous les jours. Feignez de consentir à ce que Mirski vous propose, mais de ne vouloir accepter sa foi que la nuit : la jeune esclave tiendra votre place, Mirski s'y trompera dans les tenebres, & la croira son Epouse : vous le laisserez quelque temps dans l'erreur ; son amour pourra se ralentir : mais n'importe, ce ne sera pas sur votre compte, & si, malgré ce ralentissement qui ne vous regardera pas ; si malgré l'obstacle qui arrête aujourd'hui votre mariage, il consent encore de vous donner la main avec éclat, comme vous feindrez de le souhaiter ; pour lors, Madame, acceptez en secret sa foi : je ne vous en détournerai plus, il vous sera permis de vous y fier, & votre confiance sera plus raisonnable.

Mais, répondit Eleonor, que dira Mirski que j'aurai trompé ? ne se plaindra-

plaindra-t'il pas de l'injuſtice de mes ſoupçons ? Eh ! Madame, ne vous en mettez point en peine, dit Fatime : les preuves de prudence ou de vertu, que donne une fille, n'ont jamais rien gâté dans le cœur d'un homme. Mirski ſe plaindra de vous, & vous en aimera davantage. Eleonor ſe rendit : Fatime charmée de la voir dans cette reſolution, voulut l'y affermir par un exemple de la perfidie des Amans. Tous les hommes, lui dit-elle, n'ont pas autant de probité que Mirski en aura ſans doute. Le fils de votre Ecuïer, Madame, ne veut pas aujourd'hui reconnoître pour ſa femme une fille qui s'eſt perduë par un excès d'eſtime pour lui : permettez que je le faſſe appeller ; ſon procedé vous irrite, mais contraignez-vous, vous ſçaurez ſes raiſons.

On envoïa chercher ce jeune homme, *Vinieſcho*, lui dit Fatime, quand il entra, je parlois de vous à Madame : votre avanture avec votre maîtreſſe lui paroît plaiſante, mais elle ſeroit bien aiſe de vous

l'entendre raconter à vous-même. Ce n'eſt qu'une bagatelle qui ne merite pas la curioſité de Madame, répondit-il; c'eſt une fille que j'aimois, qui diſoit qu'elle m'aimoit, & que j'ai preſſée de m'en donner des preuves : elle l'a fait, & à preſent j'en ſuis fâché, car elle eſt dans un embarras dont je ne ſçaurois la tirer. Que ne l'épouſez-vous, dit Eleonor d'un air riant ? moi ! Madame, reprit-il, il faudroit que je fuſſe bien méchant pour devenir ſon époux; c'eſt par amitié que je refuſe de l'être, c'eſt par reconnoiſſance : je lui épargne un malheur, je la tromperois, je ne l'aime plus, & vous ſçavez qu'un mari doit aimer ſa femme, & l'eſtimer, qui pis eſt. Comment, Vinieſcho ! la mépriſeriez-vous aujourd'hui, dit Eleonor ? que le Ciel m'en préſerve, Madame, repartit-t'il : je ferai toûjours cas d'elle, pourvû qu'elle appartienne à un autre; mais mon eſtime n'eſt pas de celle qu'il faut porter à ſon épouſe en mariage; elle ne ſoûtiendroit jamais l'épreuve du

nœud conjugal ; elle eſt aujourd'hui d'un temperamment trop délicat, je la perdrois, & ſans cette eſtime, on eſt de trop mauvaiſe humeur avec ſa Compagne : mais, répondit Eleonor, votre maîtreſſe eſt bien à plaindre, vous la laiſſez ſans honneur, vous lui avez donné votre foi, & vous la puniſſez de vous avoir crû vertueux.

Je lui ai donné ma foy, j'en conviens, Madame, reprit-il, & je lui en aurois donné mille, ſi je les avois euës : Un homme amoureux eſt-il reſponſable des ſermens qu'il fait ? peut-il s'empêcher de les faire ? eſt-il ſon maître ? a-t'il de la raiſon ? Si dans un tranſport au cerveau, j'avois juré de me tuer, au ſortir de là, ſerois-je obligé de tenir parole ? Eh bien ! l'amour eſt un tranſport, on ne ſçait ce qu'on dit quand on aime. Promettre à une fille de l'épouſer, ſi elle ſe fie à vous, n'eſt-ce pas lui promettre une impertinence ? n'eſt-ce pas lui dire, je m'engage à vous prendre pour épouſe, quand vous ne le meriterez plus ? pourquoi donc

s'y fie-t'elle ? c'eſt, dit-on, qu'elle vous croit honnête homme : ce n'eſt pas cela, c'eſt qu'elle a auſſi le tranſport au cerveau, c'eſt qu'elle vous aime, & qu'elle prend pour conviction de votre probité, l'envie qu'elle a de vous mettre à l'épreuve. Eh ! ſans cela, Madame, comment expliquer ſa complaiſance ? mille exemples lui crient de tous côtés : ſoïez ſage ! les ſermens qu'on vous fait, ne valent rien, ils ſont ſans conſequence : votre prétendu mari ne les tiendra pas, & ne ſera pourtant point parjure. Malgré cela elle continuë, & cela eſt fâcheux ; mais du malheur qui lui en arrive, un Amant n'en eſt pas coupable, il n'en eſt que cauſe innocente. Quand il revient de là, c'eſt un homme qui ſe reveille, & qui voit auſſi-tôt diſparoître toutes les illuſions qu'il a rêvées dans ſon amour. Il ne ſçait où ſont paſſés ces ſentimens ſi tendres : il ſe retrouve avec un cœur froid, nonchalant, épuiſé : cette maîtreſſe ſi aimable n'eſt plus ; il ne voit plus à ſa place qu'une fille imprudente dont la pre-

sence l'ennuie, dont les sollicitations l'importunent, dont la tendresse lui est à charge, & qui parle un langage qu'il n'entend plus. Elle est encore folle, il se trouve libre, elle le poursuit? il est naturel qu'il la laisse là.

Eleonor alors ne put retenir ou la honte, ou l'horreur qu'elle sentit à ce discours. Retirez vous, lui dit-elle, lâche que vous êtes, & ne vous presentez jamais devant moi.

Viniescho sortit en pâlissant. Juste Ciel! s'écria Eleonor, que viens-je d'entendre? quel monstre que cet homme là! ah Mirski! pardonnez-moi les frayeurs qui me saisissent. Fatime, je m'abandonne à votre conduite; je suis dans une consternation dont je ne sçais pas la cause.

Eleonor, après ces mots, ne fit plus que soûpirer. Mirski revint: tout se passa à son égard, comme on l'avoit projetté. Son amour s'accrut d'abord: il fut violent les premiers jours, ensuite il baissa: enfin Mirski disparut tout à fait, & un mois après, on apprit qu'il étoit marié à une

autre. Il sçut la verité de son avanture. Eleonor eut soin de l'en faire instruire, & l'on dit que cet Infidele en mourut de douleur, après avoir langui quelque tems : & voilà ce que c'est que l'homme : mais achevons l'histoire de la Demoiselle, à l'occasion de qui je viens de faire ce recit, & finissons par la lettre qu'elle écrit à son pere.

» Mon très-cher pere, je n'ai peut-» être pas long-tems à vivre, & je » vous ai offensé. J'ai trahi la ten-» dresse que vous aviez pour moi, » j'ai porté le poignard dans votre » cœur ; j'ai deshonoré celui qui m'a » donné la vie ; je l'ai fait repentir de » me l'avoir donnée ; j'ai rendu le » jour où je suis née, un jour de ma-» ledi&tion pour lui : enfin, mon pere, » je suis aujourd'hui votre malheur, » votre desespoir & votre opprobre : » voilà toute la recompense de votre » amour & de vos soins. Cepen-» dant, toute coupable que je me » suis renduë, toute indigne que je » suis d'aucun soulagement, je n'ai » pû, malade & presque mourante,

» me refuser le seul bien qui me reste;
» c'est de me jetter à vos genoux, de
» vous demander pardon, de vous
» montrer mon repentir, & de vous
» dire, que de tous les malheurs où
» je suis plongée, de toutes les dou-
» leurs que j'éprouve, rien ne me
„ penetre tant, que l'injure que j'ai
„ faite à un si bon pere, & que la
„ desolation où je vous sçais. Dans
„ votre juste ressentiment, vous
„ voulûtes vous venger de moy,
„ quand je me sauvai de votre mai-
„ son. Helas! mon pere, je ne suis
„ pas échapée à votre vengeance,
„ j'ai porté avec moi le ressouvenir
„ terrible de tout ce que je vous
„ dois, je n'ai point oublié combien
„ vous m'aimiez, & j'ose vous assû-
„ rer, tout irrité que vous êtes, que
„ vous auriez pitié de ce que je
„ souffre, en vous regardant, & que
„ vous êtes vengé au de là de ce
„ qu'un cœur comme le vôtre, au-
„ roit voulu l'être. Mes larmes & ma
„ foiblesse, ne me laissent pas la
„ liberté d'en dire davantage, & je
„ ne merite pas la consolation que

„ je me donne en vous apprenant
„ mon affliction : je ne vous demande
„ rien pour moi : tant que je vivrai,
„ je dois vous être un objet d'hor-
„ reur ? mais que votre misericorde
„ ne se refuse pas à ce que je laisse
„ après moi, si son indigne pere l'a-
„ bandonne. Helas ! je vous implore
„ pour le fruit de mon crime : Quelle
„ espece de cruauté restera-t'il à
„ exercer contre lui ? ne l'aurai-je
„ pas accablé de tous les malheurs ?
„ il naitra dans la misere & dans l'in-
„ famie. Adieu, mon pere, j'espere
„ qu'on vous avertira bien-tôt que
„ ma mort doit calmer votre colere.

DOUZIE'ME FEUILLE.

MOn Confrere le *Spectateur Anglois*, avoit établi des Bureaux d'adresse où differens Particuliers lui envoyoient des lettres, qu'à leur priere il inseroit dans ses discours : or, mon Confrere vaut mieux que moi, puisqu'il pense mieux, & qu'il est venu le premier.

Ainſi, je ne puis m'égarer en ſuivant on exemple, & je vais mettre encore ci deux lettres qui me ſont arrivées, e ne ſçais comment.

Monſieur le Spectateur,

Peut-être êtes-vous quelquefois embarraſſé de trouver le ſujet de vos Feüilles, & ma ſituation vous en fournit un que vous pouvez rendre utile & agréable. Je ſuis un homme ſans ambition, d'une humeur douce, d'une ſanté vigoureuſe, aimant la joye, & d'aſſés bon commerce, à ce que diſent mes amis : j'ai du bien plus qu'il ne m'en faut pour vivre à mon aiſe, & pour laiſſer mes enfans paſſablement riches.

Sur cela, vous allez croire que je ſuis heureux. Eh! non, mon cher Monſieur; j'ai une femme qui broche ſur le tout, & qui m'enleve tous les avantages de ma fortune, de mon temperamment, & de mon caractere : je ſuis triſte, en dépit de mon humeur joyeuſe; je vis dans la pauvreté, en dépit de mon bien, dont j'ai bonne envie de joüir, & ſuis toûjours valetudinaire, en dépit de

la meilleure santé du monde.

Cependant, ma femme, cette femme si fatale, par qui tant de moyens d'être heureux, me perissent entre les mains, elle est d'une figure aimable; elle m'aime tendrement, & je l'aime de tout mon cœur aussi.

C'est qu'elle est jalouse, *direz-vous* : non, je ne lui vis jamais la moindre vapeur de jalousie. Si c'étoit-là son mal, je l'en guerirois. Je laisse la femme d'autrui en repos; la mienne me plaît comme je vous dis; & je suis trop paresseux pour me donner la peine d'être coquet. D'où vient donc qu'elle est mon fleau? c'est qu'elle est avare; mais dans un excès qui seroit plus l'admiration que l'exemple de l'Avare le plus déterminé : je ne suis pas même assés méchant, pour donner ici son portrait en entier; & pour exposer fidelement toute l'industrie de son avarice, je supprimerai ce détail par charité pour les Avares, que je regarde encore comme mon prochain, quoique bien des personnes leur dispu-

ent cette qualité. Ces pauvres gens e pendroient peut-être à la vûë de nille petites dépenſes qu'ils font depuis long-tems, qu'ils croyent connement indiſpenſables, & que ma femme plus habile qu'eux, a pourtant trouvé le ſecret d'épargner.

D'ailleurs je ſuis trop bon ſerviteur du Roy; & dans le détail qu'il faudroit faire, il y auroit bien des choſes qui inſtruiroient à bleſſer ſes interêts, auſſi bien que ceux d'un nombre de marchands dont je pourrois cauſer la banqueroute.

Par exemple, ma femme n'écrit jamais de lettre, & n'en reçoit jamais. Pour en écrire, il en coûte une feuille de papier. Pour en recevoir il en coûte le port. Oh! voyez, s'il vous plaît, ce que deviendroient la vente du papier, & le revenu des Poſtes, ſi tous les avares penſoient de même.

Et c'eſt là le moindre des articles que je pourrois citer. Tous les jours elle en imagine de nouveaux, qui, s'ils prenoient credit, couperoient la gorge aux Cuiſiniers, aux Arti-

sans, aux Ouvriers ; livreroient toutes les marchandises aux vers, casseroient aux gages les deux tiers des matelots, parce que la navigation pour le commerce seroit inutile ; feroient cesser les Manufactures, & tomber la Republique de Hollande qui ne vendroit plus ses denrées.

Il y a quelques tems qu'à dîner, mes enfans & moi, nous avions grand appetit : l'on nous servit un repas si frugal, que je fis mettre encore un chapon à la broche, & de ce maudit chapon, ma femme qui pâlit en le voyant, crut devoir en expier la dépense, & reparer par un coup de sobrieté, le dommage que faisoit à son gré notre intemperance.

L'heure du souper arrive ; deux moineaux bien affamés, n'auroient pas eu trop de ce qu'on apporta sur la table. Ma foy ! mes enfans & moi, nous changeâmes de couleur à notre tour ; mais ma femme, *lui dis-je* ; il n'y a pas la de quoi manger. Vous vous trompez *me dit-elle* ; car je ne souperai point. La condition de votre esthomac est bien malheu-

euſe, *lui répondis-je*, en plaiſantant l'un air contraint; mais je vous avertis que le mien n'eſt pas ſi endurant. La-deſſus je mangeai un morceau, faute d'en pouvoir manger deux, à moins que de voler la part de quelqu'autre; enſuite, je me retirai: deux heures après ma femme tomba en foibleſſe de pure inanition: je courus à elle, & la priai de manger: il n'y eut pas moyen. Laiſſez-moi, *me dit-elle*, c'eſt ce chapon que je n'ai pû digerer; je l'en aurois deffiée, car elle n'en avoit pas goûté.

Vous concevez bien, Monſieur, que cette abſtinence preſque éternelle, doit répandre un air de langueur ſur tous les viſages de ma maiſon; auſſi, quand je reviens chez moi, je crois rentrer dans un deſert; car il y regne un calme ſi triſte; la cuiſine y eſt ſi froide; mes enfans ſont ſi ſombres, ſi ſerieux; leur ſang apparamment a ſi peu d'eſprits; il circule ſi lentement; moi-même à l'aſpect de tout cela, je demeure ſi abbatu, ſi conſterné, qu'actuellement en vous racontant ſeulement

la chose, & quoiqu'absent de chez moi, il me prend de melancholie, un engourdissement par tout le corps

Vous ne manquerez pas de me dire que je suis le maître, & que si je souffre, c'est à ma complaisance à qui je dois m'en prendre. Il est vrai; je n'ai pû jusqu'ici me resoudre à dire d'un ton ferme à ma femme, *je veux*. Je suis l'homme du monde le plus foible, le plus indolent, & le plus ennemi du bruit, surtout avec les gens que j'aime un peu; & je le vois bien : voilà ce qui fait que ma femme amaigrit à son aise, que j'ai une migraine continuë, & que mes enfans ne sont ni nourris ni vêtus; je dis ni vêtus; car en Eté, ils étouffent, & tremblent en hyver, à cause que ma femme ne connoît point de saisons; & pour d'habits, elle étoit si fâchée, si piquée la derniere fois qu'elle en acheta, que je la surpris dans son cabinet, ruminant très-serieusement à quelque honnête moyen de s'en passer. Je m'attens qu'au premier jour elle trouvera l'expedient qu'elle cherche.

Sçavez-vous, *Monsieur*, comment je me comporte, quand la patience m'échappe avec elle. Je retiens ma colere; je pars subitement de chez moi, & vais du même pas lui faire emplette d'un habit neuf. Cet habit est plus ou moins magnifique, suivant que je suis plus ou moins en colere. Il y a deux mois que j'étois si outré, que je lui levai une étoffe toute d'or : elle s'évanouit en la voyant, & j'ai eu un peu de repos pour six semaines; ensuite, elle a recommencé sur nouveaux frais; de sorte que ces jours passés, elle me regala d'un trait d'économie si extraordinaire, que pour l'en punir, je courus vîte lui acheter une cornette superbe : cela la mit à la raison; elle devint docile pour quelque tems, & me promit bien de s'amender; mais franchement, ces corrections-là me fatiguent; &, comme elle lit vos Feüilles qu'on lui prête, je souhaiterois que dans un de vos discours, vous essayassiez de me soulager par des réflexions qui la fissent rougir de son avarice, & qui m'épargnassent à

moi l'achat des verges dont je la chatie.

Après quoi, si vous ne réussissez point, mon parti est pris ; & tout franc, j'ai resolu de m'en délivrer ; non que je veüille employer ni fer ni poison contr'elle au moins ; je n'en suis pas capable, & ce n'est pas là ce que je veux dire. J'ai, pour la faire mourir, des moyens plus innocens, qui se mocquent de toute recherche, & qui, je croi, ne blessent presque point ma conscience. Je ne la tuërai point, je serai seulement cause de sa mort, & cause, à mon gré, très-éloignée. Je lui ôterai la vie par un trait badin, & assûrement le badinage n'est point deffendu, quand il est honnête : vous en allez juger.

Depuis dix ou douze ans ; quand je veux me divertir, voir mes amis, leur donner à manger ; je les meine dans une petite maison que j'ai loüée à l'insçû de ma femme. D'ailleurs, je fais quelques fois des parties de campagne ; je vais aux spectacles avec des Dames ; je jouë ; de tems en

en tems je perds. Ma femme ne sçait rien de tout cela, & moi, par je ne sçai quel pressentiment, qu'un jour elle me pousseroit à bout, & qu'il me seroit impossible de vivre avec elle, j'ai toûjours eu la précaution de tenir un memoire, & de mes pertes, & de ces dépenses qu'elle ignore. Oh ! c'est avec ce memoire que je la tuërai, *Monsieur* : voilà mon poignard ; il est en bon état ; il ne la manquera pas ; le numero des sommes écrites dessus, se monte à vingt mille francs. Je le tiens tout prêt. Hier, j'avois déja tiré non arme de ma cassette ; j'allois faire mon coup : je ne me suis jamais trouvé contr'elle dans une humeur si assassine ; enfin, ma femme n'avoit plus qu'un instant à vivre : j'entrai dans sa chambre ; elle étoit à sa toilette ; elle a les plus beaux cheveux du monde ; ils étoient épars ; cela lui faisoit une physionomie si douce ; elle soûrit en me voyant, & me desarma ; je n'eus pas la force de déployer mon papier, de l'exposer à ses yeux, & ma tendresse lui fit quartier. Mais, *Monsieur*,

je sens bien que ce n'est que partie à remettre. Je n'en puis plus ; je vous en prie, sauvez lui la vie ; prêchez-là de mieux qu'il vous sera possible ; preservez-là d'une mort subite que je suis toûjours tenté de lui donner. J'attens de vous cette grace avec impatience, & je suis, &c.

Monsieur le Spectateur.

Avant que de vous entretenir sur ce qui me regarde, je suis bien aise de vous dire que je lis exactement vos discours, & que je m'y plais beaucoup, quand vous ne parlez ni d'*Anciens*, ni de *Modernes*, ni de *bel esprit* ; car dans ce cas, je prens, ne vous déplaise, la liberté de vous sauter ; parce je n'aime pas les raisonnemens que vous autres, ce me semble, appellés metaphisiques, & dont je ne connois que le nom, sans trop comprendre ce qu'il signifie.

Je me doute pourtant que vous pensez à merveille dans ces raisonnemens-là ; mais, comme ils m'ennuyent, dès que j'en ai lû deux lignes, je n'y sçai d'autre façon que de les quitter, & de les passer pour

bons, & cela fait juſtement votre compte & le mien. Ainſi, vous devez être content de mon procedé, & j'eſpere qu'en revanche vous ne me refuſerez pas ce que je vous demande.

Je ſuis une fille de ſeize à dix-ſept ans; j'ai de l'eſprit, j'en ſuis ſûre; car on me déplaît quand on n'en a point, & je ſçai fort bien rire en moi-même de toutes les bêtiſes que je vois faire. Lorſque vous aurez lû ma petite hiſtoire, vous jugerez bien que j'ai raiſon de me croire un peu ſpirituelle. Si ma mere me laiſſoit voir le monde, je vais gager qu'en moins d'un mois, j'en ſçaurai autant que les perſonnes qui y ont été toute leur vie. Je ne puis pas dire que je ſuis belle : non, mais je m'imagine que c'eſt tant mieux; car ſi je l'étois, je crois en verité que je ne ſerois pas ſi jolie que je le ſuis. Pour bien-faite, j'entendis l'autre jour le Directeur de ma mere, qui lui diſoit du ton d'un homme qui ſent ce qu'il dit, *il faut avouer que cette Demoiſelle eſt faite à peindre*; je le ſçai bien, *lui*

répondit-elle à ſon tour d'un ton de Confeſſional, & je crains bien qu'elle ne le ſçache auſſi.

Mais je m'amuſe à babiller, ſans venir au fait. Il faut me le pardonner, *Monſieur*, une fille de mon âge, qui parle de ſa taille & de ſon viſage, c'eſt tout comme ſi elle étoit à ſa toilette : elle ne peut finir ; finiſſons pourtant. Je ne vous dirai rien de mon cœur ; la ſuite de ma lettre vous expliquera ce qu'il eſt. Il ſuffit que vous compreniez que je ſuis aimable ; moi, je le comprends encore mieux, & voilà ma peine. Ma mere eſt extremement devote, & veut que je le ſois autant qu'elle, qui a cinquante ans paſſez ; n'a-t'elle pas tort ?

Quand je vous dis cela, ne croyez pas que je blâme la devotion : j'en ai moi-même ce qu'il m'en faut ; je ſuis naturellement ſage ; mais juſqu'ici j'ai plus de vertu que de pieté ; cela eſt dans l'ordre ; & de cette pieté, je vous jure que j'en aurois encore davantage, ſi ma mere n'éxigeoit pas que j'en euſſe tant. Jamais

e ne me ſauverois, ſi je devois vivre toute ma vie avec elle.

Il y a quelque tems, qu'elle fut très malade, on crut qu'elle mourroit. Comme je vis qu'elle alloit ſe confeſſer, il me prit une inquietude pour elle. Helas ! dis-je en moi-même, cette femme-là va ne s'accuſer que de ſes fautes, ſans faire mention des miennes qui ſont ſur ſon compte. Là-deſſus je penſai lui aller dire : ma mere, vous ne ſçavez pas tous vos pechés, & je me crois obligée, en conſcience, de vous avoüer tous les dégoûts, tous les murmures, toutes les diſſipations, toutes les impatiences où je ſuis tombée à cauſe des exercices religieux que vous m'avez fait faire, & de la contrainte où vous m'avez tenuë.

Je prenois déja ma ſecouſſe pour l'aller trouver, quand on m'apprit quelle venoit d'avoir une criſe qui apparemment la tireroit d'affaire. Je me retins ; mais voilà ſix heures qui ſonnent. A ſix & demie, je dois aller dans ſon cabinet faire une lecture pieuſe qui dure ordinairement une

heure. Nous revenons de Complies; nous avions déja été à Vêpres. Dans l'instant où je vous écris, ma mere est en meditation, & je suis censée y être aussi. Par précaution je tiens toûjours ouvert le livre où est le point que je dois mediter, afin qu'elle me trouve sous les armes, si, suivant sa coûtume, elle venoit s'assûrer de ma ferveur.

Ce matin, de même que tous les matins que Dieu fit; au sortir du lit, nous avons été une heure en oraison; ce soir avant que de nous coucher, autre oraison de fondation & de la même durée, & le tout toûjours precedé d'un lecture. Pour moi, dans toutes ces oraisons là, j'y paye de mine. Quand le hazard nous dérange, & que je suis ma maîtresse, je fais ma priere soir & matin d'aussi bon courage qu'on le puisse. Un *Pater* recité à ma liberté, me profite plus, que ne feroient dix années de pieté avec ma mere. Vous parlerai-je tout-à-fait franchement. Nos heures d'exercices n'arrivent point; je n'entends sonner ni Vêpres, ni Com-

plies; je ne vois point de livre pieux, que je ne sois saisie d'un ennuy qui me fait peur.

Avant hier, j'étois seule dans la chambre de ma mere; il entra un Ecclesiastique. Comme je ne songeois à rien, je me trouvai presque mal en le voyant, seulement à cause de son habit qui a rapport à nos fonction devotes.

Sçavez-vous bien, *Monsieur*, que je crains les suites de mes dégoûts là-dessus; sçavez-vous bien qu'une prédication me donne la fievre, moi qui aimerois à entendre prêcher, si je n'en avois satieté. Ce n'est pas là tout; si vous voyez comme ma mere m'habille; au voile près, vous me prendriez pour une Religieuse; encore au voile près, je me trompe, ma coëffe en est un, de la maniere dont je la mets. A l'égard de mon corps, il me va jusqu'au menton; il me sert de guimpe: vous jugez bien qu'une ame de seize ans n'est pas à son aise sous ce petit attirail là. Entre vous & moi, je crains furieusement d'être coquette un jour; j'ai des

émotions au moindre ruban que j'apperçois : le cœur me bat, dès qu'un joli garçon me regarde : tout cela m'eſt ſi nouveau ; je m'imagine tant de plaiſir à être parée, à être aimée, à plaire, que ſi je n'avois le cœur bon, je haïrois ma mere de me cauſer, comme cela, des agitations pour des choſes qui ne ſont peut-être que des bagatelles, & dont je ne me ſoucierois pas, ſi je les avois. Perſuadez-là, s'il vous plaît, de changer de maniere à mon égard. Tenez, ce matin j'étois à ma fenêtre ; un jeune homme a paru prendre plaiſir à me regarder ; cela n'a duré qu'une minutte, & j'ai eu plus de coquetterie dans cette ſeule minutte là, qu'une fille dans le monde n'en auroit en ſix mois. Tâchez donc de faire voir les conſequences de cela à ma mere : ſix heures & demie ſonnent, elle m'appelle déja de ſon cabinet : je m'en vais lire ; je vais prononcer des mots ; je vais entrer dans ce triſte cabinet que je ferai, quelque jour, abattre, s'il plaît à Dieu ; car ſa vûë ſeule me donne une ſechereſſe (pour parler

parler comme ma mere) qui m'empêcheroit, toute ma vie, de prier Dieu, si je restois dans la maison. Ah! que je m'ennuye.

TREIZIE'ME FEUILLE.

LE fameux Scythe *Anacharsis*, un jour surpris par une nuit obscure, apperçut une maison bâtie au bas d'une montagne. Il vint y demander l'hospitalité, & ce fut le Maître même de la maison à qui il parla... Entrez, dit-il, à Anacharsis, d'un ton severe. Les hommes en general, ne meritent pas qu'on les oblige; mais ce seroit être aussi méchant qu'eux, que de les traiter comme ils le meritent. Venez: les vices de leur cœur m'ont valu des exemples de vertu.

La singularité de ce discours eut, peut-être, étourdi tout autre homme qu'Anacharsis; mais ce Scythe, qui étoit un amateur de la sagesse, & qui voïageoit pour en acquerir, se sentit, au contraire piqué d'une

curiosité de Philosophe, il regarda cet accüeil, comme la matiere d'un éclaircissement qui ne manqueroit pas d'être instructif, il s'en promit tout d'un coup quelques nouvelles leçons de sagesse, & il lui tarda de voir le dénouëment d'une avanture qui, suivant ses vûes, commençoit d'une façon si interessante.

Il suivit donc son hôte qui le prit par la main, & le conduisit dans un appartement commode, dont la propreté faisoit tout l'ornement. Anacharsis, qui étoit bon connoisseur, vit bien alors qu'il étoit logé chez un sage; & cela étant, il se trouvoit lui, une bonne fortune pour son hôte, tout comme son hôte en étoit une pour lui. Il ne s'agissoit plus que d'une chose; c'étoit que l'autre à son tour eût sentiment de son merite, & que la découverte de ce qu'ils valoient fût entr'eux reciproque.

Pour cet effet, voilà Anacharsis qui prend le maintient d'un sage, attitude grave, discours sententieux & silence attentif.

Notre Misantrope remarqua ces façons-là, & sur cette étiquette, il examine Anacharsis : celui-ci tient bon : deja l'autre s'intrigue, s'arrange sur ses conjectures, prend lui-même une contenance moins distraite, & soupçonnant qu'il est devant un sage, ne veut pas manquer le petit profit qui se presente, c'est d'être aussi pris pour tel.

Cependant on servit, ils se mirent à table ; & dans la conversation, si je ne craignois de vous paroître trop curieux, *dit-il*, je vous prierois de me dire à qui j'ai le plaisir de donner aujourd'hui retraite. Si j'en crois les les apparences, je dois vous distinguer des autres hommes pour qui je n'aipû m'empêcher de vous montrer tant de mépris. Quand vous me confondriez encore avec eux, *reprit Anacharsis*, vous ne seriez point injuste : tous les hommes, en effet sont mépriſables, les uns plus, les autres moins ; voilà toute la difference qu'on peut mettre entr'eux. Vous souhaitez de sçavoir qui je suis, & je vous ai trop d'obligation pour

refuſer de vous ſatisfaire. Je ſuis né Scyte, & je m'appelle Anacharſis. Votre nom, & votre amour pour la ſageſſe, me ſont connus, Seigneur, *répondit le Solitaire*; je ſçai même votre rang que vous oubliez de me dire; vous êtes Prince de la famille Royale de Scytie, & je vous demanderois pardon de la maniere dont je vous ai reçû d'abord, ſi je ne croïois devoir épargner au Philoſophe Anacharſis, les excuſes & les reſpects que je dois au Prince: cependant, Seigneur, ſouffrez que je vous diſe d'où me vient cette haine que j'ai priſe pour les hommes. J'allois vous prier de m'en inſtruire, *reprit Anacharſis*, & j'attends votre recit avec impatience. Je vais, *dit le Solitaire*, vous expoſer toute l'hiſtoire de ma vie; cela pourra vous amuſer, & je ne ſerai pas long.

Je m'appelle *Hermocrate*, & je ſuis iſſu de parens qui furent autrefois Senateurs dans Athenes. Mon pere répara par une éducation excellente, la mediocrité des biens qu'il avoit à me laiſſer. J'étois dans la

fleur de mon âge quand il mourut ; je crus, après sa mort, ne devoir rien negliger de tout ce qui pouvoit augmenter ma fortune : J'avois l'ame genereuse, & de tous les plaisirs auſquels j'étois sensible, je n'en connoissois point de plus grand, de plus cher, ni qui me fût plus necessaire, que le plaisir d'obliger les autres. Quand je pouvois rendre un service à quelqu'un, je n'avois pas besoin d'étudier mes façons, pour sauver aux gens la petite confusion qu'on a souvent d'être obligé dans bien des choses. J'étois là-dessus, tout sentiment ; je n'avois qu'à laisser faire mon cœur, il n'y avoit rien à ajoûter à son industrie naturelle, non plus qu'au talent qu'il avoit de cacher son industrie même.

Né avec de pareilles dispositions, j'envisageois avec volupté, toutes les sortes de partages que je ferois de ma fortune aux autres. Quand je serois riche, je ne puis subsister avec mon bien, *disois-je en moi-même* ; car il ne suffit que pour moi, & mon cœur, pour ainsi dire, n'a pas le

necessaire. Estre né bon & ne pouvoir exercer sa bonté, n'est-ce pas vraiment n'avoir pas dequoi vivre ? quoi ! voir les besoins d'un honnête homme, & n'être point en état de les soulager, n'est-ce pas les avoir soi-même ? Je serai donc pauvre avec les indigens, ruiné avec ceux qui seront ruinés, & je manquerai de tout ce qui leur manquera : Tâchons de me mettre à l'abri d'une vie si triste.

Dans ce projet je me ressouvins qu'il y avoit un Philosophe qui s'étoit entierement retiré du monde, & qui demeuroit à un quart de lieuë de ma Ville. Il cultivoit les Sciences dans sa retraite, & beaucoup de personnes l'alloient souvent consulter sur une infinité de matieres : ses réponses & ses conseils avoient été utiles à tout le monde, & son étude lui avoit même acquis des secrets qui le faisoient passer pour un Magicien dans l'esprit du peuple : Il falloit l'interroger en peu de paroles & il répondoit de même.

J'allai donc le trouver ; je n'avois

qu'une question fort courte à lui faire. Comment faut-il s'y prendre, *lui dis-je*, pour avoir l'amitié des hommes? (car je comptois qu'avec leur amitié, il n'y avoit rien dont je ne vinsse à bout.) Estre bon avec eux, & dans ses discours & dans ses actions, *me répondit-il*, & puis il se retira: sur ce pied-là; ils m'aimeront, dis-je, en me retirant aussi; car, pour être bon, je n'ai qu'à rester comme je suis.

Je revins chez moi avec cet Oracle qui s'ajustoit si bien à mon caractere; & dès ce moment, je me mis en besogne : vous concevez bien que je n'eus pas de peine à donner des témoignages de cette bonté qu'on m'avoit recommandée, & dont mont cœur ne respiroit que la pratique.

Le Philosophe ne s'étoit point trompé; & en effet, je fus bien-tôt regardé comme le meilleur garçon du monde, je ne voyois personne qui ne fît mon éloge; on s'attendrissoit en me loüant; on se répandoit en caresses; tous les discours

qui rouloient sur mon compte, étoient affectueux; & ce qu'on me disoit, il est certain qu'on le sentoit. Sur le rapport de ceux qui me connoissoient, j'avois pour amis, tous ceux qui ne me connoissoient pas; & je vous l'avouë, les esperances de credit & de fortune, que j'avois conçûës, me parurent alors infaillibles, au point où je voyois les choses. Je comptois en homme sensible, que mes amis me seroient obligés des services que j'exigerois d'eux; ils seront charmés de m'être utiles, *me disois-je*; ils m'aiment, & les requerir de quelque grace, est un bonheur que leur doit ma reconnoissance; il est vrai que je n'ai pas le talent de demander pour moi, & qu'assurément je m'y prendrai mal; mais à cet égard-là leur amitié m'épargnera bien des frais de complimens; & d'ailleurs c'est un titre de bon cœur, que de ne sçavoir pas parler pour soi. L'homme genereux, quand il prie son ami de le servir, s'imagine presqu'à cause de cela, être un mauvais ami lui-même.

C'étoit ainſi que je m'entrenois avec moi, quand un poſte honorable & qui me convenoit, ſe preſenta. Je témoignai à differentes perſonnes, que j'avois envie de l'avoir. Remarquez que ceux à qui je m'adreſſois, me ſembloient les plus touchés de mon caractere : j'en avois reçû en toutes occaſions, de ces tendres ſerremens de main par qui l'on ſemble dire à un homme, qu'il eſt doux d'être avec lui ; de ces proteſtations de bienveillance qui partent d'une abondance de goût pour vous. Ils tenoient ordinairement avec moi de ces diſcours familliers qui ſeroient des injures entres gens indifferens, & qui, entr'amis, ne ſont qu'un badinage joyeux & careſſant.

Les uns me dirent d'un air penſif & reflechi, que la choſe étoit difficile, qu'ils ne voïoient pas bien encore comment ils s'y prendroient pour s'employer en ma faveur ; mais j'y rêverai, *ajoûtoit chacun d'eux*, & je vous promets là-deſſus un réponſe plus poſitive : les autres me refuſerent

tout à fait cordialement, en homme d'honneur par telles & telles raisons, je ne puis rien là-dedans mon cher ami : j'en suis fâché ; mais ne vous rebutez pas ; remuez-vous ? voilà à peu près les tours que je vous conseille de prendre pour arriver à vos fins : c'étoit-là le langage de chacun de ceux-là d'auprès de qui je revenois chargé d'instructions que m'avoit prodigué leur zele.

De ces amis, je passai à d'autres ; & par tout je trouvai des sentimens du même stile : j'en étois surpris, je n'y comprenois rien, c'étoit une énigme pour moi, que de voir qu'on m'aimoit veritablement, & que pourtant on ne se soucioit point de moi.

Je manquai le poste, un autre l'emporta ; & cet autre, c'étoit un homme dangereux, malin, vindicatif, qui avoit le courage de dire de bons mots contre ceux qui ne lui plaisoient pas, & qui, à l'égard des ridicules de son prochain, étoit d'un commerce aussi cavalier, que le mien étoit doux & humain ; enfin

qui étoit mon contraste ; avec cela, voyez la difference de nos avantures. Il s'attiroit des ennemis qui s'empressoient à le servir, pendant que je ne faisois des amis qui refusoient de m'être utiles. N'auriez-vous pas crû que les hommes se trompoient, & que par mépriſe, ils me donnoient la part qui lui étoit dûë, & lui transportoient la mienne ? A qui pensez-vous qu'il eût obligation du poste dont il s'agissoit ? aux mêmes personnes que j'avois tâché d'interesser pour moi, & qui m'avoient toûjours mal parlé de lui. Ce n'est pas tout, quelque tems après, on me pria d'un repas où tous les conviés, *me dispen-*
se, seroient charmés de m'avoir. L'homme en question sçut ce repas, il en voulut être, il apprit que je m'y trouverois, & témoigna n'en être pas content. Sçavez-vous ce qui arriva ? on m'avoit prié, on m'aimoit, & il étoit craint : eh bien ? le repas se fit, & pour mettre à l'aise le malin personnage, on envoïa dire au meilleur garçon du monde, que la partie étoit rompuë, pour je ne

ſçai quel accident qu'on imagina & dont l'impoſture fut de l'invention de tous les conviés. Oh? alors, informé de cela, je crus pour le coup que les hommes étoient devenus foux. A peine étois-je ſorti du chagrin que cela me donna, que je tombai dans mille autres dégoûts. Chaque jour je m'apercevois que j'ennuïois tout le monde qui continuoit à m'aimer. Vouloit-on ſe réjoüir, ma compagnie ne tentoit pas mes plus intimes, & l'on préferoit celle de gens, ſur qui, s'il en avoit été queſtion, le cœur de ceux qui me laiſſoient là, m'eût donné mille fois la préference? on diſoit que j'avois de l'eſprit, & que j'étois guai, & on le diſoit, ſans ſe ſoucier ni de mon eſprit, ni de ma gaïté : on les eſtimoit ſans y prendre goût : le plus petit des plaiſirs, une minutie, ſi je la demandois à quelqu'un, il falloit pour l'obtenir, me donner la peine de l'arracher à la diſtraction qu'on avoit pour moi.

Me voyant enfin ſi maltraité des hommes; & du côté du bien, de

moitié moins à mon aise que je ne l'avois été d'abord, il me prit un jour une si grande colere contre mon Philosophe, pour la tromperie que je croïois qu'il m'avoit faite, quand j'avois été le consulter, que je partis tout d'un coup, pour aller lui témoigner mon ressentiment. J'arrivai bien-tôt chez lui, & je frappai avec emportement à sa porte; il se presenta d'un air aussi froid, que s'il avoit eu affaire à l'homme le plus tranquille. Me reconnoissez vous, *lui dis-je*? oüi, reprit-il; que me voulez-vous? vous reprocher, *répondis-je*, la fourberie de vos conseils; dites plûtôt mon ignorance, s'il est vrai que mes conseils vous aïent fait tort; *repartit-il.* Non, non, m'écriai-je! vous vous êtes joüé de ma jeunesse; je vous ai demandé ce qu'il falloit faire pour être aimé des hommes, vous avez eu la cruauté de me dire que je n'avois qu'à être bon, & c'est cette bonté que vous m'avez conseillée, qui m'a perdu auprès d'eux, loin qu'elle m'ait conduit à la fortune, comme je l'esperois, & peu

s'en faut qu'elle n'ait causé ma ruine entiere. Vouloir faire fortune, est une autre chose que de souhaiter d'être aimé des hommes, *me répondit-il.* Que ne vous expliquiez-vous mieux, quand vous m'avez interrogé? comment! *repris-je*, pouvois-je m'imaginer que j'échouërois, soutenu de l'amitié de ces hommes? par quelle fatalité m'a-t-elle donc été si nuisible? Prenez *me dit-il*, cette poudre que j'ai composée de simples, & dont les effets sont naturels; allez chez vous, assemblez vos amis, & mêlez-en dans le vin qu'ils boiront; plaignez-vous ensuite de leur procedé pour vous, & ils vous diront pourquoi leur amitié a trahi vos projets.

J'executai ce qu'il me prescrivit: pendant le repas, il me sembla qu'ils railloient adroitement jusqu'à la profusion de mets exquis que je leur donnai. Il ne tenoit qu'à moi de deviner qu'ils m'appelloient dupe, de ce que j'étois si genereux: Je choisis cet instant pour leur parler.

Vous êtes d'étranges gens, *leur dis-je*; je sens toute l'ingratitude que

vous envelopez dans votre façon de loüer mon repas : & ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous n'êtes envers moi que des ingrats. Cependant il n'y a pas un de vous ici, qui ne m'aime. Cela eſt vrai *me dirent-ils* : pas un de vous, *continuai-je*, qui ne convienne que je ſuis le meilleur cœur qu'on puiſſe trouver. C'eſt une juſtice que nous vous devons, *dirent-ils* encore. Avec cette qualité, *repris-je*, on peut ſe vanter d'être aimable & d'un commerce ſûr, quand on y joint un peu d'eſprit. Pourquoi donc chacun de vous me fuit-il, & paroît-il en toute occaſion ſe ſoucier ſi peu de moi? pendant qu'il s'amuſe volontiers avec *Dilearque* qui eſt un rapporteur éternel de ce qu'on dit : & de ce qu'on ne dit point; avec *Delphire* qui eſt une ame double ; avec *Diocles* qui ne s'attache à perſonne, avez *Thelephe* qui n'a jamais obligé qui que ce ſoit, avec *Amyntas* railleur impitoïable, & avec qui, dans un cercle, votre amour propre eſſuïe mille petits affronts qui vous le font haïr? Pourquoi rendre ſervice

à tous ces gens là préferablement à moi que vous aimez ? pourquoi semblez-vous même en faire plus de cas que de moi ? c'eſt que leurs vices, *me répondit* alors un de la bande, leur donne une importance que votre vertu ne vous donne point. Voulez-vous que nous vous parlions franchement ? ma foi ! rien n'eſt d'une moindre reſſource, rien ne tarit tant au plaiſir de la ſocieté, qu'un homme auſſi exceſſivement bon que vous l'êtes à tous égards : ſon entretien n'a rien de vif ; rien qui flate la curioſité maligne que nous avons tous mutuellement ſur ce qui nous regarde. Que diantre faire avec un homme contre l'eſprit de qui le vôtre n'a point à ſe précautionner dans la converſation ? De quoi s'occuperoit-on avec lui, de qui l'on ne peut eſperer aucun trait de malice, & à qui par conſequent, on n'en peut rendre ; qui ne médit de perſonne, & qui par-là ne vous apprend rien ; qui ne vous diſpute jamais ſon ſuffrage, quand vous avez de l'eſprit avec lui ; qui n'eſt point jaloux de

cet esprit; ce qui ôte la vanité d'en avoir; d'un homme avec qui votre amour propre languit dans une éternelle securité d'où naît l'ennui; d'un homme de qui vous ne craignez rien, ni sur vos interêts, ni sur votre reputation, de qui vous n'attendez rien à votre avantage contre celui des autres; ce qui n'établit aucun motif de liaison, ni d'intrigue entre vous & lui? Eh bien! vous êtes un bon garçon; je vous aime, parce que vous serez toûjours bon pour moi; mais vous me lassez, parce que vous ne serez jamais mauvais pour personne. Nous ne vous avons point rendu service, *dites-vous*. Eh! par où nous excitez-vous à vous servir? êtes-vous capable de vous venger de nos refus là-dessus? Non, je vous l'ai dit, vous serez toûjours bon, toûjours genereux; ainsi, ce n'est pas la peine de se donner du mouvement pour un homme dont on ne peut rebuter la bonté, ni s'attirer la rancune? Pour ceux que vous venez de nommer, je passe le tems ou à me tenir sur mes gardes avec eux, ou à

m'en faire craindre, ou à m'en divertir; mais vous, vous n'êtes qu'aimable, & quoi encore, aimable; & en verité cela n'anime point, car on vous aime, & puis c'eſt tout.

Il alloit continuer; mais moi, ſaiſi de fureur à la vûë de l'iniquité des hommes, je dis à tous ces indignes de ſortir, ce qu'ils firent en ſe moquant de moi. Le lendemain je vendis le reſte de mon bien; & m'éloignant de ma patrie auſſi bien que des hommes qui m'étoient odieux, je fis bâtir cette maiſon dans ce deſert, où je vis de ce que me rapportent quelques arpens de terre que j'y cultive.

QUATORZIE'ME FEUILLE

JE me ſuis mis ſur le pied de produire les Lettres qu'on m'envoyera, quand je les trouverai utiles au Public: & en voici deux que je n'ai pas crû devoir ſupprimer.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Je ne vous demande point de mettre cette Lettre dans vos Feüilles: je ne sçai pas faire de Lettres qui méritent d'être imprimées. Je vous prie seulement d'avoir la bonté, dans un de vos Discours, de traiter de la situation où je suis. Si vous aimez à secourir les gens qui sont malheureux : vous ne pouvez donner du secours à personne qui soit plus digne de compassion que moi.

Je suis infirme, accablé d'années, relegué à la Campagne où l'on a livré ma vieillesse à la discretion de deux ou trois Domestiques sans charité pour mon âge & pour mes infirmités, qui m'oublieroient toûjours, si je n'étois importun, & dont il faut que j'impatiente la brutalité pour en arracher quelqu'attention à mes besoins; enfin auprès de qui l'on ne m'a laissé d'autre appui que la pitié que je devrois leur faire, & que je leur fais si peu, qu'ils abusent de l'oubli cruel où m'a laissé leur maître. Helas!

ce qui m'afflige le plus, ce qui fait toute l'amertume de mes peines, c'eſt que ce maître dont je parle, vous le dirai-je, Monſieur, c'eſt qu'il eſt mon fils. Je ſuis ſûr que mon état vous touche; mais quelque bon cœur que vous ſoyez, vous n'en ſçauriez comprendre toute la miſere: Il faut être à ma place, il faut être Pere, pour en ſentir toute l'étenduë.

C'eſt, ſans doute, un étrange malheur que d'être à mon âge, reburé de tout le monde, ou de ſe voir à la merci de l'humanité des Etrangers, de gens qui ne ſont ni vos amis ni vos parens: De ne trouver qui que ce ſoit qui s'intereſſe veritablement à vous, & qui vous ſoulage, & vous aide à ſupporter ce reſte de vie languiſſante où vous ne pouvez plus rien pour vous, & où vous êtes à charge à vous-même: Dans de pareilles extrêmités un homme eſt fort à plaindre; Enfin, il ſouffre beaucoup, & puis il meurt; Eh bien, Monſieur, ſoyez-en perſuadé, l'infortune de cet homme-là n'eſt rien auprès de la mienne, s'il n'a point

d'enfans, si Dieu ne l'a pas fait le pere d'un fils qui l'abandonne: Non, ce n'est rien que d'être délaissé des autres hommes, de n'avoir à se plaindre que de leur peu de compassion : il n'est pas étonant qu'ils soient durs, impitoyables, vous ne leur êtes rien : Ce sont des indifferens, des inconnus que vous pressez d'être genereux; ils ne veulent pas l'être pour vous, ils le sont peut-être pour d'autres, & si vous ne souffriez pas; vous n'en exigeriez rien.

Mais, Monsieur; vous imaginez-vous bien ce que c'est qu'un fils : Sçavez-vous comment on le regarde ; ce qu'on en attend, ce qu'il vous est : Est-il pour vous un homme comme un autre. Ah! c'est ici où les expressions me manquent; c'est ici où mon cœur est saisi, où je souffre Ce qui n'est point douleur, ce qui n'est point desespoir; mais quelque chose de plus cruel que tout cela. Oüi, l'on vit encore; il reste encore du courage & des forces, quand on sent de la douleur & du desespoir, & moi, Monsieur, je ne vis plus, je

ne tiens plus à la vie que par un sentiment de tristesse qui me penetre, qui confond & qui glace mon ame, qui ne me laisse ni crainte ni esperance ; qui m'anéantit. Les hommes aujourd'hui me rejettent, & m'abandonnent, & ce n'est encore là qu'être rejetté & abandonné des hommes ; mais mon fils me rejette & m'abandonne comme eux, & c'est être rejetté & abandonné de la nature entiere. Il étoit mon unique appui, ma ressource, mais une ressource qu'il me semble que rien ne pouvoit m'ôter, qui étoit à moi, qui ne dépendoit ni de la faveur, ni de l'humanité des hommes : Que mon fils fût genereux ou non, la nature, les préjugés même, l'éducation qu'on donne à ses enfans, la tendresse qu'on prend pour eux, l'habitude qu'ils ont de respecter leur pere, tout me garantissoit l'amour de mon fils, pour moi, tout m'assuroit que cet amour étoit mon bien ; tout dans son cœur devoit m'excepter des autres hommes, eût-il été sans honneur pour eux, tout le lioit à moi, comme

tout me lioit à lui : Fut-il né l'homme du monde le plus haïſſable, aurois-je pû le haïr, en aurois-je moins ſenti que j'étois ſon pere: Nos enfans pour nous éprouver ſenſibles ont-ils beſoin de le meriter, d'être bons & aimables : Helas ! que font ſur nous leurs vices, qu'affliger notre amour, ſans le rebuter.

Oüi, mon fils, du fond de l'état où vous m'avez mis, de cet état d'abattement où je languis ; c'eſt mon amour qui s'éleve : Vous n'avez pû me l'ôter ; c'eſt lui qui ſe plaint de vous : il ne m'eſt dûr de vivre encore, que parce que je vous aime toûjours : Non, je ne ſouffre que parce que c'eſt vous qui me maltraitez, votre cœur ne me connoît plus, & ma tendreſſe ſubſiſte encore, je n'ai pû ceſſer d'être votre pere : comment avez-vous fait pour ceſſer d'être mon fils. Il n'y a donc plus rien qui tienne à moi dans la nature : Tout s'y eſt donc défuni d'avec moi, je n'y vois plus qu'un déſert : J'y ſuis ſeul ignoré de tout l'Univers, de mon fils que je regrette, que

j'appelle à mon secours, & qui m'ignore comme tout le reste des hommes.

Cependant, Monsieur, qu'ai-je fait contre ce fils ? de six enfans que j'avois il me resta seul. Je n'étois pas riche, mais je l'aimois tendrement ; & dans l'éducation que je lui donnai, mon œconomie, & l'industrie de mon amour me tinrent lieu de richesses : il répondit à mes soins je l'envoyai à Paris y suivre le Bareau : je m'ôtois presque le necessaire pour l'y soûtenir : il y fit effectivement des progrès qui lui acquirent l'estime de ceux qui le connoissoient ; & comme il étoit assez bien fait, qu'on le voyoit laborieux, une riche Dame, dont il faisoit les affaires, en eut si bonne opinion, qu'elle lui offrit sa fille, pourvû qu'en se mariant il eût du moins un bien médiocre : ce bien médiocre étoit entre mes mains : il consistoit en deux petites Terres qui venoient, partie de mon patrimoine, partie de mes épargnes, & dont le revenu avoit servi à l'avancer, & à me faire vivre.

Il

Il m'écrivit la propoſition de la Dame, me marqua tous les avantages du Parti qu'on lui offroit, & me dit que ſa fortune étoit entre mes mains; Helas! elle ne pouvoit être plus ſûre: je partis pour Paris, & je convins tout d'un coup de lui donner la moitié de ce que j'avois, & de lui aſſûrer l'autre.

Son mariage ſe ſit quelques tems après: il quitta le Bareau pour des emplois qui paroiſſoient meilleurs: ſa femme mourut en mettant un enfant au monde: je perdis beaucoup; elle m'aimoit, & ſa mémoire me ſera toûjours chere.

Quatre ou cinq mois après ſa mort, mon fils; pour certains deſſeins, eut beſoin d'une ſomme conſiderable d'argent, il en emprunta, mais il lui en manquoit encore. J'étois alors content de lui: je ſuis né ſimple & plein de franchiſe: je le croïois plus amoureux de mon repos que moi-même; & en vendant ce qui me reſtoit pour achever ſa ſomme, je voïois ſeulement que c'étoit un bien qui changeoit de

nature, sans changer de maître.

Je le vendis donc, suivant son envie, & cela sans prendre aucune précaution pour moi : la chose se fit entre nous deux seulement : l'argent en fut emploïé suivant ses vûës : elles réüssirent au-delà même des ses esperances. Le voilà puissant, après quoi il voulut joüir sans travailler d'avantage : sa maison prit une autre face : il se jetta dans les plus grands airs : des amis plus considerables succederent à ceux qu'il avoit eu d'abord ; il se défit insensiblement de ces derniers, dont le commerce lui parut alors trop bourgeois, & commença enfin à rougir de moi.

Je m'en apperçûs, mais d'abord je crus me tromper ; en ce tems-là je tombai malade, & je vis qu'il me négligeoit dans le cours de ma maladie ; ses domestiques à son exemple me négligerent aussi, cela me chagrina serieusement : je le fis prier de venir dans ma chambre, où il n'étoit pas entré depuis quatre jours : il y vint ; je me plaignis à lui du peu de soin qu'on avoit de moi : c'est que

vous êtes un peu difficile, mon pere; me répondit-il : voilà la premiere fois que vous me le dites, lui repartis-je, & votre réponſe m'étonne. Ce n'étoit pas trop la peine de m'envoïer chercher pour me quereller, comme vous faites tout le monde, me dit-il là-deſſus : on a ſoin de vous tout autant qu'on le peut; cependant vous vous plaignez toûjours. Que faire à cela ? tâchez de vous remettre quand votre ſanté ſera meilleure, je vous conſeille d'aller demeurer à la campagne, vous y ſerez plus tranquille qu'ici, vous y vivrez à votre fantaiſie; je me trouve dans un genre de vie qui ne vous convient pas; & nous ne nous gênerons ni l'un ni l'autre.

Il ſortit après ce diſcours pendant qu'un valet qui l'avoit entendu tournoit la tête pour rire & ſe mocquer de moi.

Le procedé de mon fils m'avoit frappé : l'action de ce valet me perça le cœur : je vis tout ce que j'allois devenir; je compris que je n'étois plus qu'un étranger dans la maiſon

de mon fils, & qu'enfin lui & moi nous étions deux. Je fus encore quelques jours au lit, je me levai enſuite ; mes forces revinrent un peu ; je m'habillai du mieux que je pûs : on alloit dîner, j'entendis ſonner, & j'appellai quelqu'un pour m'aider à deſcendre : on me répondit, mais perſonne ne vint ; j'eſſaïai donc de deſcendre en me ſoûtenant avec ma canne, & j'étois déja à moitié de l'eſcalier, quand mon fils parut à la porte de ſon appartement.

Que faites-vous là ? me dit-il d'un ton rude : Quelle fantaiſie vous prend ? j'ai du monde : êtes-vous en état de paroître ? Avez-vous peur qu'on ne vous envoye pas à manger chez-vous ? Remenez mon pere, ajoûta-t-il, en s'adreſſant à un valet de chambre, & puis il rentra ; pour moi je reſtai immobile ; & les larmes me vinrent aux yeux.

Ce valet de chambre fit ſemblant de m'aider à remonter, en me diſant que j'étois encore verd pour mon âge : je ne répondis rien à la raillerie de ce domeſtique qui faiſoit ſa char-

ge en m'insultant, la douleur me rendoit muet; je rentrai chez moi comme un homme qui ne sçait plus où il est : je me trouvai mal, & je demandai du vin; on ne m'en apporta qu'un quart d'heure après, avec un potage froid dont je ne goûtai pas, non plus que du reste de mon dîner qui vint trop tard.

J'achevai la journée dans la plus accablante confusion de pensées qu'on puisse imaginer : mes soupirs à tout moment se confondoient avec mes pleurs : où irai-je ! disois-je, je n'ai plus rien qui soit à moi ! Je me suis dépoüillé de tout !

Cependant je résolus en me couchant, de sortir le lendemain de chez mon fils; je ne pouvois plus y respirer, j'y expirois; je me proposois d'aller trouver un de nos amis, de lui confier ma situation, de le prier de me secourir; de me donner un conseil dans mon affliction. Dans ce dessein je me levai le lendemain plûtôt qu'à mon ordinaire, & je m'habillai.

Aparament qu'on alla le dire à

mon fils, car il entra dans ma chambre au moment où j'allois sortir. Où allez-vous, mon pere, me dit-il; chercher lui repondis-je, quelque ami charitable qui me donne du pain de bonne grace. Vous sçavez que je n'en ai plus, ma tendresse pour vous m'a tout ôté. Quel raisonnement, me répondit-il; que les gens de votre âge ont de caprices, vous voilà donc bien scandalisé de ce que je vous ai dit hier au matin. Mon fils, repartis-je, je suis assés consterné, laissez-moi aller sans me repondre, vous n'êtes plus en état de me parler; toutes les paroles que vous prononcez, sont autant de coups de poignard, pour moi, vous n'en connoissez pas la force, elles me tuent. Finissons toutes ces explications, dit-il alors avec vivacité: vous avez tort, mon pere, il est mille choses que vous auriez pû vous dire à vous-même; vous êtes dans un âge avancé: vous avez presque toûjours vécu dans une petite Ville de Province, & vos idées, vos manieres de faire, vos usages sont si differens de

ce qui se passe dans le monde, que vous auriez dû vous dégouter le premier de la compagnie de ceux qui viennent ici; mais vous ne sentez point cela, & je le sens moi. Le bel agrément pour votre fils, que de vous voir converser avec gens d'un certain rang, polis & délicats, que vous faites rire, & à qui votre simplicité donne la comedie, voilà pourtant ce que c'est, pensez-vous que cela me soit fort avantageux. Je suis un homme de fortune, n'est-il pas vrai, eh bien à quoi bon l'apprendre à ceux qui ne le sçavent pas: c'est cependant ce qui saute aux yeux dés qu'on vous voit; & malgré cela, vous avez la manie de vouloir toûjours vous montrer: ainsi ne nous querellons point, mon pere, il n'est pas necessaire d'aller rompre la tête à personne de vos plaintes, je vais donner ordre qu'on vous conduise dès ce moment à ma Maison de Campagne, vous y serez le maître & dans votre centre; de tems en tems j'irai vous voir, & rien ne vous manquera: adieu je vous quitte,

vous allez partir. & moi je vais sortir pour mes affaires.

C'est ainsi, Monsieur, que mon fils se separa d'avec moi : il me quitta sans m'embrasser, sans qu'il lui échapât le moindre mot de douceur que celui de pere que sa bouche prononçoit, & que son cœur ne sentoit pas ; il se retira sans être touché ni de l'abattement où il me laissoit, ni du triste silence que je gardai, ni des larmes qu'il vit couler de mes yeux : ensuite on vint emporter mes hardes, on me dit de descendre, & je fus mis, presque sans sentiment, dans une chaise qui me conduisit à cette campagne, où je languis depuis près de deux ans, où mon fils n'est point venu comme il me l'avoit promis, enfin où je vis dans une privation entiere de toute consolation, & souvent même de toutes les choses necessaires à la vie.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Zelé comme vous l'êtes pour le

Public, je ne doute pas que vous ne lui faſſiez un preſent de ma Lettre : elle ſera très-courte ; & j'y donne le ſecret de ſe faire payer de certains débiteurs qui ſont trés-honnêtes gens, trés-genereux, & les meilleurs cœurs du monde ; mais qui dans le cas dont il s'agit, ont une bizarerie d'humeur, qui leur ôte l'uſage de leur bon caractere, c'eſt qu'ils ne peuvent ſe reſoudre à payer leurs dettes : Empruntez d'eux, vous ne ſçauriez leur faire un plus grand plaiſir : Demandez-leur ce qu'ils vous doivent, il n'y a plus perſonne : Vous les glacez ; les voilà perclus de tout ſentiment. Queſt-ce que c'eſt que l'homme! quel aſſortiment de vices comiques, avec les plus eſtimables vertus! mais ce n'eſt point mon affaire que de reflechir là-deſſus. Je dirai ſeulement que nous ſommes des animaux bien ſinguliers : Bref, il n'y a que trois heures que j'avois un de ces débiteurs, dont je parle. Il me devoit depuis deux ans une ſomme aſſez conſiderable : Je l'ai prié en deux

occaſions de s'acquitter : Neant, il m'a toûjours remis, & moi j'ai toûjours patienté, parce que je connoiſſois mon homme, & l'infirmité de ſon caractere à cet égard-là : Je ſçavois bien qu'il n'y avoit point de mauvaiſe volonté dans ſon fait : or hier il m'eſt ſurvenu une petite affaire dans laquelle il me faut de l'argent : ſi je vais propoſer à un tel de me payer ais-dit ce matin en moi-même, il me ſemble que je l'entens, je n'ai pas un ſol, me répondra-t-il. Comment ferai-je, la néceſſité donne de l'induſtrie ; là-deſſus continuant à me parler, j'ai dit, mon homme ſe déplaît à rendre, c'eſt un grand deffaut, mais il aime à prêter, c'eſt une fort belle qualité : eh bien dequoi m'embaraſſai-je, ſa bonne qualité va me faire raiſon de ſon défaut : allons, allons, mon argent eſt dans ma poche ; En effet j'ai prié un de nos amis communs d'aller lui emprunter juſtement ma ſomme, il y eſt allé tout en riant de mon idée ; il a executé ſa commiſſion. Je n'ai ici que les deux tiers

de cet argent, mais prenez toûjours, dans un instant je vais vous envoyer le reste, lui a dit l'autre d'un air aisé : là, de cet air noble qui met l'obligation qu'on va nous avoir sur le pied d'une chose indifferente, & tout à fait naturelle : Adieu mon ami, a-t-il ajoûté d'une façon distraite, vous allez recevoir le surplus : Notre ami est venu m'apporter l'argent, nous sommes allés chez lui, où le reste étoit déja arrivé : & moi du même pas j'ai été chés mon débiteur lui rendre son billet, en lui aprenant ma petite intrigue, & je l'ai laissé tout consterné de n'avoir fait qu'une restitution au lieu d'avoir rendu un service gratuit : le pauvre homme!

QUINZIE'ME FEUILLE.

IL y a quelque tems que j'achetai dans un Inventaire, une assez grande quantité de Livres : ils avoient appartenu à un Etranger qui étoit mort à Paris. En les plaçant dans ma

Biblioteque, il tomba d'un gros volume, un petit cahier de papier. Je le ramassai, curieux de sçavoir ce qu'il contenoit : je vis qu'il étoit en langue Espagnole, & qu'il avoit pour titre : *Continuation de mon Journal.* Je le lûs aussi-tôt, il me fit assez de plaisir : je l'ai traduit en François, & c'est aujourd'hui cette traduction que je donne.

Du Lundi septième Février, à Paris : troisième jour de mon arrivée.

CE matin j'ai ouvert ma fenêtre entre onze heures & midi ; à l'instant où je l'ouvrois, il est venu un grand coup de vent ; j'allois me retirer, car la place ne me paroissoit pas tenable ; & voïez ce que c'est, j'aurois perdu une leçon de morale. Ce vent m'a fait faire une découverte, il m'a apris qu'il mettoit beaucoup d'hommes dans une situation que j'avois toûjours crû indifferente, & qui cependant les rend à plaindre. Que de peines dans la vie. Helas ! je n'ignorois pas que le vent causoit bien des malheurs,

qu'il abattoit des maisons, déracinoit des arbres, qu'il couchoit les bleds à terre, sans parler des ravages qu'il fait sur mer. Je ne mets point en ligne de compte la poussiere dont il aveugle, les chapeaux qu'il enleve de dessus la tête, & voilà tous les tristes effets que je lui connoissois. Point du tout; avec cela, il peut encore affliger les hommes personnellement, il chagrine leur amour propre. Voici comment. Comme j'allois fermer ma fenêtre, j'ai vû passer trois ou quatre jeunes gens dont les cheveux étoient frisés, poudrés, accommodés avec un art, dont il n'y a que le François qui soit capable : vous auriez dit que c'étoit l'Amour même qui avoit mis la main à ces cheveux-là. L'air ne paroissoit d'abord agité d'aucun zephir; & sur la foi de ce calme perfide, ces pauvres jeunes gens marchoient lestes : ils joüissoient en pleine securité de la beauté de leur chevelûre, & de la poudre qui l'ornoit: mais qu'en ce monde nos plaisirs sont de courte durée. Ces jeunes gens étoient con-

tens, crac, une perſecution ſurvient, les voilà dans l'embarras, le vent ſouffle & les prend à l'oreille gauche: Eh vîte, ils ſe baiſſent, ils ſe tournent, ils appellent cent differentes poſtures au ſecours de ce malheureux côté que le vent inſulte. Quel état douloureux! il me touchoit: j'étois fâché de m'être mis à la fenêtre, je combattois contre le vent avec eux, mais il triomphoit: tout alloit en déſarroi dans le côté qu'il attaquoit: bien-tôt il attaque de front, enſuite il fait le cercle autour de la tête; là voila martyriſée, tout eſt perdu. Oh pour lors, ces jeunes gens ſe ſont mis à diſputer ſi peniblement, le peu de poudre & d'arrangement qui leur reſtoit, que je n'ai pû y tenir davantage. J'ai repouſſé la fenêtre & me ſuis aſſis le cœur tout ſerré de l'affliction où je les laiſſois.

Mon Hôteſſe eſt entrée un moment après, & je n'ai pû m'empêcher de lui demander pourquoi ceux que je venois de voir avoient tant ſouffert: C'eſt m'a-t'elle répondu, que ces Meſſieurs ſont galants: qu'ils

voïent des femmes, & qu'un homme dépoudré n'a plus bonne mine. Comment, ai-je dit, ces Meſſieurs ne plairont d'aujourd'hui, d'aujourd'hui ils ne ſeront aimables, il ne diront rien de joli? Ah vent cruel! mais auſſi de quoi ſe ſont aviſées les Dames d'ici, de regler leur bienveillance ſur le plus ou le moins de poudre qu'un honnête homme peut ſauver de la fureur du vent. Que diantre, ſur ce pied-là, que n'a-t-on imaginé des machines où l'on puiſſe enfermer ſon chef. N'eût-on qu'une cour à traverſer, n'en eſt-ce pas aſſez pour devenir inhabile à plaire? Qui pourra ſe flatter de porter ſa tête avec tous ſes agrémens chez une femme?

Mon Hôteſſe eſt ſortie en riant de mes diſcours: enſuite deux de mes amis ſont venus pour m'emmener dîner chez une Dame Françoiſe; mais quoi que nous dûſſions monter en Caroſſe, j'ai ſongé que le vent continuoit, qu'il ne falloit qu'un malheur pour me voir abandonné de ma poudre, & comme on venoit

de m'en dire les conſequences, je n'ai point voulu riſquer d'arriver chez des Dames, plus laid que je ne ſuis naturellement. J'ai remercié mes amis, ils ſont ſortis, & j'ai gardé la chambre toute la journée, ſans oſer me remettre à la fenêtre, de peur de voir encore quelque ame en peine pour la diſgrace que je venois de plaindre.

Il eſt cinq heures du ſoir, je quitte un Livre que j'ai trouvé ici ſur des Tablettes, & qui ne contient que des ſermons; j'en viens de lire un qui combat l'Orgueïl. Ma foi, il faut que la vertu contraire ſoit d'une pratique bien difficile : Imaginez-vous que c'eſt la vanité de bien dire, qui a aidé au Prédicateur à prouver qu'il falloit avoir le cœur humble, auſſi le ſermon eſt-il fort beau. Il eſt vrai qu'en le liſant, je n'ai pas été un moment tenté de la vertu qu'on y prêche : mais en revanche je l'ai trouvée très-élegamment prêchée. Ajuſtez cela comme vous pourrez; je vous rends compte de mes impreſſions, & ſi celui qui a fait le Sermon les ſça-

voit

voit, je suis persuadé qu'il seroit content de moi : Je l'admire, il se passera bien que je me convertisse. A vous parler franchement, je ne suis pas étonné, du peu d'effet des prédications : la plûpart ne sont que des pieces d'éloquence, où le Prédicateur nous exhorte bien moins à devenir Penitens, qu'à le trouver habile.

Je me souviens qu'un jour j'étois dans une petite Eglise où prêchoit un bon Religieux, on ne l'estimoit pas beaucoup car il n'avoit que du zele, ce bon homme monta en chaire, il prêcha, & je me rapelle à cette heure qu'il prêcha mal, je veux dire qu'il n'étoit pas habile homme.

Cependant je l'écoutai, je ne pûs m'en empêcher, il gagna mon attention, sans que je m'en aperçûsse. Je ne songeai pas seulement s'il y avoit de l'esprit au monde, le mien se familiarisa je ne sçai comment avec la simplicité du sien, moi qui n'étoit pas devot, je m'interessois à tout ce qu'il disoit, cela me regardoit, il traitoit de mes affaires, il parloit comme un

homme qui vous apporte la verité, comme un homme qui la croit, & qui sans y emploïer d'art inutile, n'a d'autre secret pour vous persuader de ce qu'il dit, que d'en être persuadé lui-même. Vous ne sçauriez croire combien ce ton là est insinuant, cela ressemble aux entretiens interieurs que nous avons avec nous mêmes, quand nous réflechissons sur quelque chose qui nous importe. Vous sentez bien que nous n'y cherchons pas de façon, & que nous ne voulons alors ni briller, ni nous trouver de l'esprit : Nous voulons simplement voir, connoître & nous déterminer. Eh bien ! ce que disoit ce bon Religieux étoit de ce genre-là, cela imitoit tout naturellement notre façon de penser alors. Enfin, il pensa me convertir, mais je n'achevai pas de l'entendre, car une personne de ma connoissance m'emmena.

On frappe à ma porte ; c'est une visite qui me vient : quand elle sera finie, je vous dirai ce que c'est.

Me voilà seul, celui qui vient de sortir est un jeune homme qui parle

beaucoup, qui s'eſtime tant, qu'il ne peut s'en taire. Il ſeroit bien mortifié qu'on le ſoupçonnât de vouloir ſe loüer, & pourtant il veut faire ſon éloge; deſorte que tout ſon embarras, eſt de l'ageancer dans ce qu'il dit: de façon qu'il s'y trouve ſans qu'il paroiſſe qu'il y ait de ſa faute; mais il manque toûjours ſon coup, toûjours il y a de ſa faute. Enfin c'eſt de lui que je ſçai qu'il eſt bien fait, qu'il eſt beau, qu'il eſt adroit, qu'il a plus d'eſprit qu'un autre, qu'il eſt couru des femmes, & peut-être dit-il vrai dans ce dernier article. Je l'en croirois volontiers ſur le caractere qu'il m'expoſe: il eſt plein de lui-même, il a du caquet, il ſe dit perſecuté de bonnes fortunes, il ment joliment à ſon honneur & gloire: Oh parbleu voilà de grands avantages avec les femmes du Païs! vous m'avoüerez que c'eſt-là du merite, non pas du merite effectif & vrai, il ne vaudroit rien celui-là, mais de ce merite badin, comment vous diraije, de ce ridicule galant, enfin de ce merite impertinent qui agace une

femme qui veut plaire, non qu'on ne critique un pareil homme, & qu'on ne doute quelquefois qu'il soit aussi aimable qu'il croit l'être : Mais qu'il le soit ou non, il a toûjours cela d'heureux qu'il y gagne une reputation à la verité équivoque, mais c'est toûjours une reputation, on parle de lui : Eh quel honneur n'est-ce pas pour une femme, que de fixer un pareil homme! A la verité en le voulant fixer, il peut bien arriver qu'elle se fixe elle-même. L'ambition d'être aimée jouë souvent de mauvais tours aux femmes, ainsi notre jeune homme pourroit bien en être aussi couru qu'il le dit.

Quoi qu'il en soit, il n'a tenu qu'à moi de le regarder comme un petit prodige. Vain comme il est, si je lui montrois son portrait tel qu'il me l'a fait, il s'évanouiroit j'en suis sûr; car il n'y a point d'homme plus honteux de se trouver fat, que le fat même quond il est pris sur le fait.

Sur la fin de notre conversation, il a vû sur ma table ce livre de sermons dont je vous ai parlé : j'ai ju-

gé tout d'un coup que j'allois recevoir de sa part quelque raillerie là-dessus : Oh, oh, m'a-t-il dit, vous êtes un excellent chrétien : je vous en fais mes complimens : Eh, ne l'êtes vous pas aussi, vous, ai-je répondu : sans difficulté je le suis, m'a-t-il reparti : mais parbleu vous êtes bien un autre homme que moi. Comment ? lire des sermons, y mediter : oh, je n'irai jamais jusques-là. Vous le prenez sur un ton assez indevot, lui ai-je dit. Indevot s'est-il écrié, la réflexion est austere ; Je crois qu'effectivement vous avez raison, je ne suis pas devot, vous m'y faites penser, je le deviendrai, c'est une obligation que je veux vous avoir, mon Cher. Croiez-vous, lui ai-je dit, qu'il ne faille pas l'être. Je vous avouërai, a-t-il repris, que je ne suis pas tout-à-fait de l'humeur de ces bonnes gens qui croient tout, sans trop sçavoir pourquoi. Fort bien lui ai-je dit, mais j'ai un petit mot à vous répondre : Ces gens-là, dites-vous, croïent tout sans sçavoir pourquoi : & vous,

ſçavez-vous mieux pourquoi vous ne croiez pas. Ah, ah, ſi je le ſçai, m'a-t-il repondu; vous vous divertiſſez, ſans doute, (& cela étoit vrai) oui, Mr, je le ſçai : je raiſonne quelque fois, j'ai des principes. Moi là-deſſus, curieux du ſyſtême étourdi, que pouvoit s'être fait un homme qui n'avoit aſſurément pour toute philoſophie, qu'un peu de libertinage, beaucoup de vanité, & force ignorance, j'ai fait ſemblant de le combattre ſerieuſement pour l'agacer; & en effet le ſyſtême eſt venu, & ce ſyſtême, qui étoit ſa créance, c'étoit un compoſé de lieux communs, de bribes d'opinions qu'il avoit apparamment retenuës de la converſation de quelque eſprits, qui ſe donnent pour eſprits forts. Je mourois d'envie de rire, mais je n'ai point voulu fâcher ce Philoſophe, dont les raiſons étoient à l'abri de toute critique, & devenoient inconteſtables par le peu de logique qu'il avoit ſoin d'y obſerver.

Je parlois tout à l'heure des pré-

dications, mais fussent-elles aussi persuasives qu'elles le devroient être, je ne sache rien qui pût mieux établir la Religion, rien qui servît tant à la foi, que de faire prêcher à un docteur de cette espece-là son incredulité même, peut-être l'incredulité des plus forts esprits, seroit-elle encore plus efficace, ce qui est de sûr, c'est qu'elle ne nuiroit pas.

Quand j'ai vu que mon homme avoit fini; en verité, mon cher Monsieur, lui ai-je dit, vous vous mocquiez tout-à-l'heure, de la credulité des bonnes gens, mais si vous croyez à votre système, vous n'avez rien à leur reprocher, je vous garentis plus crédule qu'eux; je vois bien que ce n'est pas le défaut d'évidence qui vous empêche d'ajoûter foi à de certaines choses, car je ne pense pas que vous voiez plus clair dans celles que vous croyez. A ce discours, il s'est levé d'un air distrait, en ajoûtant, chacun a sa façon de voir; franchement, ai-je répondu, je comprens

bien qu'avec la vôtre, on marche hardiment dans les tenebres.

Quelques complimens assez froids ont terminé notre scene, & il est parti, mais on m'annonce qu'il est tems de souper, bon soir je me coucherai de bonne heure.

Du Mardy huitiéme Fevrier.

Les Amans à belle chevelure auront été charmans aujourdhui, car il a fait le plus beau tems du monde, & le plus calme. Il est huit heures du soir, j'arrive de chez ce Seigneur dont je dois tirer les appointemens que m'a promis la Cour de Madrid pour mes voyages, je vous ai déjà dit que c'étoit un glorieux, d'une humeur hautaine, qui abuse du besoin qu'on a de lui, & devant qui il faut remper pour l'avoir favorable : chacun a son caractere, il y a des gens quine sont pas dans le goût d'être aimés, une reconnoissance vive & respectueuse ne les pique point, si l'on ne les craint pas, si la haine qu'on a pour eux ne desavoüe

voüe pas les soumissions qu'on est obligé de leur faire, & ne les rend pas douloureuses, ils ne sont point contens, ils ne priment point sur vous, ils ne joüissent point de leur autorité, ils préferent en vous une inimitié qu'ils forcent à se taire, à des sentimens d'estime & d'amitié, qui les honoreroient.

la premiere fois que j'ai vû celui dont je vous parle, c'étoit à Bayonne, il me traita si cavalierement que je me révoltai, & suivant les principes de l'orgüeil humain je ne crûs pas qu'un homme d'honneur, & né quelque chose, pût se laisser brusquer sans s'en ressentir; vous jugez bien que je ne le disposai pas à me rendre service. Pour me punir, il a tâché depuis de faire réduire mes appointemens à la moitié, & il y a reüssi; je ne l'ai sçû que ce matin: d'abord j'en ai été au désespoir, il m'est venu cent fois dans l'esprit de tout abandonner, mais comme il s'agit d'un interêt de consequence, puisque j'ai compté sur la somme considerable qu'il ne tient qu'à lui

de me faire toucher ici, & qu'étant étranger dans le païs, je ne trouverois point de reſſource. La raiſon m'a donné de plus ſages avis, je me ſuis réſolu d'aller trouver mon homme, vous allez croire que pour cela j'ai ſacrifié ma fierté, point du tout, je n'aurois jamais pû faire ce ſacrifice-là, mais j'ai trouvé moyen de tout ajuſter : mon amour propre s'eſt ſecouru, & vous allez voir ſon expedient, il eſt curieux : il faut que je vous en inſtruiſe, il pourra même vous ſervir dans le beſoin.

Je me ſuis donc dit, qu'eſt-ce que c'eſt, de quoi s'agit-il, je ne veux point aller voir cet homme parce qu'il eſt ſuperbe, qu'il veut qu'on ſoit bas & rempant avec lui & que moi je ne veux pas l'être eh, pourquoi ne le veux-je pas puiſque c'eſt le moyen de captiver ſes bonnes graces qui me ſont néceſſaires? quel inconvenient y aura-t-il à flater ſa foibleſſe, tout auſſi peu qu'il y en a, à appaiſer un enfant qui crie, & dont le bruit vous importune, & cependant j'a

peur que ce ne soit m'abaisser? Eh, quoi la petitesse des hommes mérite-t-elle qu'on lui fasse l'honneur de s'en piquer? n'est-ce pas l'estimer ce qu'elle vaut que d'en avoir compassion? je veux être fier, eh la véritable fierté n'est-elle pas d'être raisonnable! Allons, partons, mes dégouts étoient ridicules.

Cette exhortation faite, j'ai pris ma secousse, & suis arrivé chez celui dont il s'agissoit, il m'a regardé d'un œil brusque, mais fidele aux principes d'orgüeil, dont je venois de me munir, j'ai caressé l'enfant, je lui ai donné du sucre & des bonbons; je triomphois de me trouver si superieur à lui, & l'enfant s'est appaisé. Il faut l'avoüer dans le fonds, les orgüeilleux quand on le veut sont les meilleurs gens qu'il y ait, les créatures du monde les plus faciles, que vous dirai-je; demain je recevrai tout mon argent, mes appointemens seront augmentés, mon homme m'offre un appartement chez lui, il m'a embrassé, je le haïssois, je l'aime, & nous

nous aimons : oh parbleu qu'il me vienne à preſent des orgüeilleux, je les attends avec ma fierté.

SEIZIE'ME FEUILLE.

VOici la ſuite du Journal eſpagnol que j'ai traduit : Je crois que ce qu'il en reſte ſuffira pour remplir cette Feüille.

Du Mercredi neuviéme Fevrier.

IL eſt onze heures du ſoir; je viens de ſouper en Ville, j'ai dîné en compagnie & j'ai bien vû de choſes aujourd'hui.

Je commencerai par vous dire que ce matin j'ai été recevoir de l'argent, que devoit me donner un Bourgeois de Paris, Bourgeois riche & diſtingué; j'étois accompagné d'un de mes amis qui le connoît & qui, en m'y conduiſant, m'a dit qu'il étoit le mary d'une très-belle femme; qu'ils s'étoient épouſés par inclination, que cependant ils n

vivoient pas à preſent avec beaucoup de douceur enſemble, & qu'ils paroiſſoient ne ſe gueres ſoucier l'un de l'autre. Nous ſommes arrivés chez mon homme en diſcourant là-deſſus, & l'on nous a fait entrer dans une Chambre, où d'abord nous n'avons trouvé que la femme, elle alloit ſe ſauver pour n'être point vûë, mais elle n'en a pas eû le tems; il a fallu ſe montrer: Nous l'avons ſaluée, elle étoit embarraſſée & honteuſe, ſans doute à cauſe que nous la trouvions dans un negligé des plus negligés, tranchons le mot, dans un negligé malpropre: auſſi il falloit voir comme elle ſe montroit de côté, comme ſes mains travailloient machinallement après ſa robbe, après ſa coëffure, pour en diminuer le deſagrément, pour leur faire trouver grace devant nos yeux; après cela c'étoit de ſes mains dont elle rougiſſoit, parce qu'elles n'étoient pas en état: Enſuite venoit la confuſion d'avoir des bras trop longs par le defaut d'engageantes: enſuite je la

voyois en peine pour une paire de mules qui deshonoroient ſon pied; elle ſuccomboit ſous tant d'embarras. La pauvre femme nous parloit, mais quoique je ne l'euſſe vûë que cette ſeule fois, il me ſembloit qu'elle n'avoit ni ſon eſprit ni ſon ton de voix : Non, ce n'étoit point-là elle én tout : c'étoit, ſi vous voulez, ſes yeux, ſa taille & ſon viſage; mais des yeux qui n'oſoient regarder, une taille qui n'oſoit ſe faire valoir, un viſage qui n'oſoit ſe montrer : En effet une belle femme qui n'a point encore diſpoſé ſes attraits, qui n'a rien de preparé pour plaire; quand on la ſurprend alors, on ne peut pas dire que ce ſoit veritablement elle; Du moins par ſa façon de faire, vous dit-elle, ce n'eſt pas moi : cela me reſſemble en laid; mais vous ne me voyez pas encore : attendez, je ne ſuis qu'ébauché, deux heures de toillette m'achevront, après quoi, vous me jugerez : Oh! la crainte qu'elle a que vous ne la jugiez par avance, déconcerte auſſi ſon eſprit.

Pour moi, mon cher, malgré l'embarras de cette Dame, je l'ai beaucoup examiné, & je vous avouë qu'elle doit être une des plus aimables femme du monde, quand elle veut l'être, car j'ai deviné ſes charmes plus que je ne les ai vûs: Je ne l'aimois point du tout comme elle étoit, mais elle me plairoit beaucoup comme elle peut devenir.

Enfin pour le ſoulagement de ſa vanité, ſon mari eſt venu, & tout en entrant lui a fait une bruſquerie pour je ne ſçai quelle bagatelle de ménage dont je ne me ſouviens plus, & elle s'eſt retirée en lui répondant à l'avenant de ce qu'il lui diſoit: Pour lui, c'étoit un homme encore jeune, d'aſſez bonne mine; mais dans un deshabillé d'une malpropreté ſi dégoutante, qu'il faut aſſûrément qu'il l'ait étudié pour y parvenir, ou qu'il ait un deſſein formel de déplaire à ſa femme; ce dont ſa femme ſe vange en lui rendant la pareille: Il a pourtant de l'eſprit & de la politeſſe, & je ſuis perſuadé qu'il eſt homme aimable

hors de chez lui : J'ai reçû mon argent, & nous nous en sommes enallés.

Je comprens bien que ces deux personnes-là ont pû s'aimer, quand elles se sont mariées, ai-je dit à mon ami; pour se plaire elles n'ont eû qu'à vouloir se rendre agréables; avec cette attention reciproque, elles méritoient d'être aimées l'une de l'autre : Vous me dites qu'aujourd'hui ces gens-là ne s'aiment plus, c'est qu'ils ne le méritent plus! Que dis-je s'aimer, ils seroient heureux de ne se sentir qu'indifferens; encore entre époux se sauve-t-on avec de l'indifference l'un pour l'autre; mais ceux-là doivent se haïr, se trouver pis que laids, oüi sur ma parole ils se voyent avec dégoût: Vous pensez donc, m'a répondu mon ami, que le mariage produit d'étranges effets? Point du tout, ai-je repris, ce n'est point au mariage à qui je m'en prens, ce n'est point lui qui fait succeder ce dégoût à l'amour : Il y a des amans qui s'aiment depuis dix ans sans se

perdre de vûë: Qu'arrive-t-il? quelque fois leur amour eſt tiede, il dort de tems en tems entr'eux, par l'habitude qu'ils ont de ſe voir; mais il ſe réveille, il reprend vigueur, & paſſe ſucceſſivement de l'indolence à la vivacité: Pourquoi n'eſt-ce pas de même dans le mariage? Seroit-ce à cauſe qu'à l'Autel on a juré de s'aimer? bon, eh, que ſignifie ce ſerment-là? rien, ſinon qu'on s'oblige d'agir exactement tout comme ſi on s'aimoit, quand même on ne s'aimera plus; car à l'égard du cœur, on ne peut ſe le promettre pour toûjours, il n'eſt pas à nous, mais nous ſommes les maîtres de nos actions, & nous les garentiſſons fidelles, voilà tout; reſte donc ce cœur dont l'amour doit toûjours piquer, parce que cet amour eſt toûjours un pur don, parce que des époux ont beau ſe le promettre, & qu'ils ne peuvent ſe le tenir, qu'autant qu'ils prendront ſoin de ſe le conſerver par de mutuels égards: ainſi des époux ne ſont préciſement que des amans

heureux qui ne doivent point s'attacher ailleurs, mais qui malgré le mariage peuvent toûjours rester glorieux & jaloux de l'honneur & du plaisir de se plaire; en ce que ce n'est pas le nœud qui les unit, mais seulement le goût qu'ils ont l'un pour l'autre, qui les rend mutuellement aimables; & comme je vous ai déja dit, leur devoir est de se comporter en Amans, mais ils ne sont pas réellement obligés de l'être : De sorte que quand ils cessent de s'aimer, c'est un Amant qui n'est plus aimable aux yeux de sa Maîtresse, c'est une Maîtresse qui n'a plus de charmes pour son Ammant : Et cela devroit humilier, ce me semble; je ne puis comprendre comment l'amour propre ne regarde pas cela comme une diminution de ses avantages, comment il ne songe pas à s'en épargner l'affront, car c'en est un tout de même qu'entre Amans que le mariage n'a point unis; c'est positivement la même chose. Quoi nous qui nous estimons tant, & presque toûjours

mal-à-propos : nous qui avons tant de vanité, qui aimons tant à voir des preuves de notre mérite, ou de celui que nous nous supposons; faut-il que sans en devenir ni plus loüables, ni plus modestes, nous cessions d'être orgüeilleux & vains dans la seule occasion peut-être où il va de notre profit & de tout l'agrément de notre vie à l'être. Des gens s'épousent, ils s'adorent en se mariant, ils sçavent bien ce qu'ils ont fait pour s'inspirer mutuellement de la tendresse, elle est le fruit de leurs égards, de leur complaisance & du soin qu'ils ont eû de ne s'offrir de part & d'autre que dans une certaine proprieté qui mit leur figure en valeur, ou qui du moins l'empêcha d'être désagréable, ils ont respecté leur imagination qu'ils connoissoient foible & dont ils ont craint, pour ainsi dire, d'encourir la disgrace, en se presentant mal vêtus: Que ne continuënt-t-ils sur ce ton-là, quand ils sont mariés; & si c'est trop, que n'ont-ils la moitié de leurs attentions passées, pourquoi ne se piquent-t-

ils plus d'être aimés, quand il y a plus que jamais de la gloire & de l'avantage à l'être.

Ne seroit-il pas bien flateur de se dire, à present, je suis jour & nuit avec ma Maîtresse, jour & nuit avec mon Amant; cependant elle m'aime, malgré l'habitude qu'elle a de me voir à tout moment : Cependant il m'aime, quoiqu'il n'ait plus la peine de me chercher, sa tendresse resiste au commerce continuel que nous avons ensemble, son amour soûtient la necessité de nous voir.

J'en étois là de mes reflexions, quand mon ami s'est mis à rire de tout son cœur de la vivacité avec laquelle je les faisois : C'est bien dommage m'a-t-il dit, que vous n'ayez que moi pour témoin de vos discours édifians, je n'ai pas le tems d'achever de les entendre, & j'en suis fâché, mais j'ai affaire, adieu; là-dessus il m'a quitté, & moi en attendant l'heure de dîner, j'ai été aux Thuilleries, & me suis promené dans une allée des plus écartées.

A peine y avois-je fait un tour que j'ai entendu dans un boſquet deux perſonnes qui ſe parloient d'une voix aſſez élevée, & qui ſembloient ſe quereller : J'ai diſtingué la voix d'une femme, & cela m'a donné la curioſité d'écouter : Vous pouvez en être ſûr, diſoit-elle, je perdrai votre Maîtreſſe de réputation, j'en ai les moyens, je la connois, je ſçai de ſes avantures ; Vous la perdrez de réputation, Madame, a répondu le Cavalier, (car c'en étoit un,) ma foi je vous en défie, je ne crois pas qu'elle en ait a perdre ; cependant ne l'irritez pas ; Vous ſçavez de ſes avantures, dites-vous, mais elle ſçait des vôtres & vous ſeriez à deux de jeu : Vous parlez en malhonnête homme, a-t-elle reparti, & vous abuſez des ſentimens que je vous ai montrés : Ma foi Madame, a-t-il dit, je n'ai pas crû la choſe ſi ſerieuſe entre vous & moi, nous nous ſommes plûs, il eſt vrai, vous m'avez fait l'honneur de me trouver de votre goût, vous étiez fort du mien, je

vous ai confié mes dispositions, vous m'avez dit les vôtres ; nous n'avons jamais fait mention d'amour durable, si vous m'en aviez parlé, je ne demandois pas mieux ; mais j'ai regardé vos bontés pour moi comme les effets d'un caprice heureux & passager, je me suis reglé là-dessus ; le hazard m'a fait connoître la Dame en question, ce qui m'est arrivé avec vous m'arrive avec elle ; autre caprice dont je profite, il n'y a pas là dequoi vous fâcher, elle n'a pas l'air de m'aimer autrement que vous avez fait, & je l'imiterai exactement : Ainsi vous me querellez pour une bagatelle : sortons votre Carosse vous attend, il commence à faire chaud, nous nous reverrons un de ces jours, notre conversation sera plus douce, cet amour exact & serieux vous sortira de l'esprit, & nous nous aimerons sans tant de façon comme à l'ordinaire.

Je ne sçai point ce que la Dame a répondu à ce discours comique où il n'entroit pas beaucoup d'estime pour elle : Mais j'ai crû qu'ils

m'apercevoient, & je me suis éloigné, en faisant ma reflexion à mon ordinaire : La voici.

Autrefois quand un amant cessoit d'aimer une maîtresse, c'étoit un infidele, mais un infidele qui la respectoit : Aujourd'hui lorsqu'un homme quitte une femme, ce n'est qu'un vicieux qui la mépriſe, c'est-à dire, que l'amour tel qu'il est à present, fait plus de honte & moins de plaisir : A quoi donc songent les femmes de l'avoir mis dans cet état-la, car c'est leur faute, & non pas la nôtre : c'est d'elles que l'amour reçoit ses mœurs; il devient ce qu'elles le font.

J'ai eû encore bien d'autres idées sur ce chapitre-là; mais midi a sonné, & je me suis rendu vîte dans l'endroit où je devois dîner.

J'ai trouvé plusieurs convives chez celui qui nous avoit invité : il y a quatre enfans, j'en sçai le compte bien exactement, car le pere & la mere les ont tous fait passer en revûe devant nous : l'un est un jeune homme de dix-sept à dix-

huit ans, qui sort du College. Je ne lui ai pas entendu prononcer un mot, tant que le pere a été avec nous : il n'a parlé que par reverences, à la fin desquelles je voyois qu'il regardoit timidement son pere, comme pour lui demander si en saluant, il s'étoit conformé à ses intentions. Le pere a disparu pour quelques momens; j'avois bien jugé que sa presence tenoit l'ame de ce jeune homme captive, & j'étois bien aise de voir un peu agir cette ame quand elle étoit libre, quand on la laissoit respirer : De sorte que j'ai interrogé ce fils, d'un air d'amitié. Le pauvre enfant par la volubilité de ses réponses, a semblé me remercier de ce que je lui procurois le plaisir de parler. Il se pressoit de joüir de sa langue, je ne sçai comment il faisoit, mais il avoit le secret de répondre à ce que je lui disois, sans qu'il se donnât le tems de m'écouter, car il parloit toûjours: il n'y a qu'un homme qu'on a depuis long-tems forcé d'être muet, qui puisse en faire autant. Il commençoit

mençoit un recit, quand le pere en touſſant s'eſt fait entendre dans la chambre prochaine; le bruit de ſa redoutable poitrine a remis la langue de ſon fils aux fers : J'ai vû la joïe, la confiance & la liberté fuïr de ſon viſage, il a changé de phiſionomie ; je ne le reconnoiſſois plus. Le pere eſt entré, & je riois de tout mon cœur, de ce qu'il ne ſçait pas qu'il n'a jamais vû le viſage de ſon fils. En verité il ne le reconnoîtra pas lui-même, ſi jamais il le ſurprend avec la phiſionomie qu'il avoit en me parlant : Oh je vous demande après cela, s'il y a apparence qu'il ſoit mieux au fait de ſon eſprit & de ſon cœur.

Qu'un enfant eſt mal-élevé, quand pour toute éducation, il n'apprend qu'à trembler devant ſon pere : dites-moi quels défauts le pere pourra corriger dans ſon fils, ſi ceux qu'il a apportés en naiſſant lui ſont inconnus & n'oſent ſe montrer, ſi, pour ainſi dire, effrayés par ſon extrême ſeverité, ils ſe ſont ſauvés dans le fonds de l'ame ; s'il n'a fait

de ce fils qu'un esclave qui soupire après la liberté, & qui en usera comme un fou quand il l'aura.

Voulez-vous faire des honnêtes gens de vos enfans, ne soyez que leur pere & non pas leur juge & leur tyran : Et qu'est-ce que c'est qu'être leur pere ; c'est les persuader que vous les aimez : Cette persuasion-là commence par vous gagner leur cœur : Nous aimons toûjours ceux dont nous sommes sûrs d'être aimés ; & quand vos enfans vous aimeront : quand ils regarderont l'autorité que vous conserverez sur eux, non comme un droit odieux que les Loix vous donnent, & dont vous êtes superbement jaloux, mais comme l'effet d'une tendresse inquiete, qui veut leur bien : qui semble les prier de ce qu'elle leur ordonne de faire, qui veut plus obtenir que vaincre : qui souffre de les forcer, bien loin d'y prendre un plaisir mutin, comme il arrive souvent : Oh, pour lors vous serez le pere de vos enfans : ils vous craindront, non comme un maître dur,

mais comme un ami respectable, & par son amour, & par l'interêt qu'il prend à eux, ce ne sera plus votre autorité qu'ils auront peur de choquer, ce sera votre cœur qu'ils ne voudront pas affliger ; & vous verrez alors avec quelle facilité la raison passera dans leur ame, à la faveur de ce sentiment tendre que vous leur aurez inspiré pour vous. Pardon, mon cher, de toutes mes reflexions : j'avois un pere qui m'apprit à reflechir, & qui ne prévoyoit pas que je dûsse un jour faire un Journal, & le gâter par-là.

Je vis encore deux petits enfans, de sept à huit ans chacun, & qui me parurent de très-jolies machines ; je les appelle machines, parce qu'on les avoit seulement dressés à prononcer quelques paroles : comme, *je suis votre serviteur : Vous me faites bien de l'honneur, &c* ce qui ne me plut gueres : Eh, mon Dieu deussent les enfans ne répondre que des impertinences, laissons-leur avoir des pensées en propre : A quoi leur serveut ce qu'ils repetent en

perroquets. Ecoutons leur impertinences, & disons-leur après, ce n'est pas cela qu'il faut dire : Rien ne rend leur esprit plus paresseux que cette provision de petites phrases qu'on leur donne, & à laquelle ils s'attendent.

Nous dinâmes très-splendidement, & au sortir de table, on m'emmena à la representation d'une Tragedie. Je me trouvai auprès d'un homme qui la critiquoit, pendant qu'il larmoyoit en la critiquant : De sorte que son cœur faisoit la critique de son esprit. Deux Dames spirituelles lui répondoient de la bouche : Vous avez raison, & de leurs yeux pleurans, lui disoient : Vous avez tort. Moi-même, je l'avoüe, j'avois quelquefois envie de désapprouver des choses qui me faisoient beaucoup de plaisir. Si c'est un défaut que de plaire ainsi, je vous le laisse à juger : Mais pour moi, je crois que notre esprit n'est qu'un mauvais rêveur toutes les fois qu'en pareil cas, il n'est pas de l'avis du cœur.

DIX-SEPTIE'ME FEUILLE

LE Journal de mon Eſpagnol n'eſt pas encore fini, mais j'en remets la ſuite, & je la donnerai une autrefois : j'aime à varier les ſujets, & je crois que mes Lecteurs approuveront mon goût. Comme j'ai pris l'habitude de changer de matiere preſqu'à chaque Feüille, quelque jour je pourrai bien demeurer long-tems ſur le même ſujet, par raiſon de varieté encore, car l'uniformité eſt choſe neuve pour ceux qui n'y ſont pas accoûtumés : Voici maintenant ce dont il s'agit.

Je me trouvai l'autre jour dans le Cabinet d'une Dame dont je ſuis ami depuis plus de cinquante ans : j'ai même été autrefois piqué de belle tendreſſe pour elle, j'entens que j'ai eû de ces ſentimens qui aboutiſſent à faire dire des choſes bien tendres, de cela qu'on appelleroit en ce tems-ci élegie ou églogue ; enfin, de cet amour qui n'eſt qu'un

ſoupir perpetuel, & qui viſe bien reſpectueuſement à ſurprendre une belle main qu'on baiſe avec un ragoût ſi raviſſant, qu'une femme en eſt toute honteuſe, à cauſe du plaiſir qu'elle vous y voit prendre.

Je ne ſçai de quoi cette Dame & moi, nous nous étions aviſés de traiter l'amour ſur ce pied-là : Car, dès-lors les ſentimens n'étoient plus à la mode, il n'y avoit plus d'amans, ce n'étoit plus que libertins qui tâchoient de faire des libertines : On diſoit bien encore à une femme, je vous aime, mais c'étoit une maniere polie de lui dire je vous deſire ; auſſi pour marquer qu'elle vous entendoit, une femme ſe montroit-elle plus ou moins ſage, ſuivant qu'elle ſe diſoit plus ou moins ſenſible : De ſorte que quand elle vous aimoit tout-à-fait, pour en faire foi, vous voyez bien à quelle preuve elle en étoit réduite : Elle n'avoit plus rien à perdre que ſon cœur, qu'elle accuſoit de tout, quoique le plus ſouvent il ne fût cauſe de rien, & qui à vrai dire,

ne valoit pas la peine d'être regreté avec de pareilles maîtresses.

Quoiqu'il en soit, ce n'étoit pas ainsi que nous nous aimions la Dame dont je parle & moi, & je crois que nous y gagnions; car le vice a beau faire avec ses douceurs brutales & rassasiantes, outre qu'il tuë l'amour quand il s'y en trouve, c'est qu'il ne lui appartient pas de piquer l'ame, autant que peut la piquer un amour tendre & innocent de part & d'autre. Si l'on sçavoit bien ce que c'est que cet amour-là, quelles sont ses ressources, & le charme des progrès qu'il fait dans le fond de l'ame, combien il la penetre, & tient sa sensibilité en vigueur; en combien de façons délicieuses il la remuë : Si l'on sçavoit combien en mille momens avec cet amour-là, deux amans se trouvent grands, nobles & délicats; combien ils sont glorieux & contens de se trouver tels : si l'on sçavoit avec quelle satisfaction ils souffrent d'être sages, car on s'imagine qu'il n'y a point de plaisir à

cela. On se trompe, la vertu dédommage de la peine qu'elle coûte, & de cette vertu on en devient alors tout aussi amoureux que de la personne qu'on aime : on les confond toutes deux, ce n'est plus qu'un; cela ne fait-il pas un objet bien aimable? n'a-t-on pas bien du plaisir à l'aimer, & par dessus le marché, n'est-ce rien que l'honneur d'avoir une passion si distinguée, & d'en inspirer une pareille? Eh, l'on a de la sagesse à l'envi l'un de l'autre pour se rendre à l'envi plus digne d'être aimé.

Mais moi, avec ma sagesse & ma vertu, je m'amuse ici à des discours gaulois qu'on n'entendra pas, & qui me dérobent mon sujet. Qu'ai-je fait de la Dame dont j'ai parlé d'abord, je l'ai laissée ce me semble, dans son cabinet, & moi avec elle.

Elle fouilloit dans un coffre, où je vis sur un cahier de papier ces mots écrits de sa main : *Mémoire de ce que j'ai fait & vû pendant ma vie.* Je me jettai sur ce cahier, pour le prendre

prendre, elle voulut me l'ôter, & comme je réſiſtois, il nous en demeura à chacun la moitié : Sur le champ je pris le parti de m'enfuïr avec ma part, pendant qu'elle me pourſuivoit en badinant pour la ravoir; mais je ſortis tout en riant auſſi, & j'allai chez moi voir ce que c'étoit, & voici ce que c'eſt, ſans y changer un mot.

Mémoire de ce que j'ai fait & vû pendant ma vie.

J'ai ſoixante & quatorze ans paſſés quand j'écris ceci : il y a donc bien long-tems que je vis : bien long-tems, helas! je me trompe, à proprement parler, je vis ſeulement dans cet inſtant-ci qui paſſe; il en revient un autre qui n'eſt déja plus, où j'ai vêcu, il eſt vrai, mais où je ne ſuis plus, & c'eſt comme ſi je n'avois pas été : ainſi ne pourrois-je pas dire que ma vie ne dure pas; qu'elle commence toûjours, ainſi, jeunes & vieux, nous ſerions tous du même âge : Un enfant naît

en ce moment où j'écris, & dans mon sens, toute vieille que je suis, il est déja aussi ancien que moi : Voilà ce qui m'en semble, & sur ce pied-là qu'est-ce que la vie, un rêve perpetuel, à l'instant près dont on joüit, & qui devient rêve à son tour. Je connois un pauvre homme qui a beaucoup souffert depuis trente ans : je connois un grand Seigneur qui a passé tout ce tems-là dans la joye, lequel aimeriez-vous mieux avoir été, ou le pauvre, ou le grand Seigneur ? quelque lot que vous choisissiez, vous n'en serez ni mieux, ni plus mal : Voilà pourtant à quoi aboutissent le bonheur ou le malheur de cette vie : Peines passées, Plaisirs passés, tout se confond, tout est égal : Les Rois n'ont qu'à profiter de l'instant dont ils joüissent, ils ne sont heureux que cet instant ; & de ce court bonheur qu'ils ont, c'est à eux à en bien choisir l'espece : tout court qu'il est, il a d'éternelles conséquences.

Je suis vieille, ceux qui liront ceci doivent me pardonner les re-

flexions par où je commence ; réflechir sur ces matieres-là, est, je crois un tribut qu'il faut payer une fois en sa vie ; il vaudroit mieux le payer quand on est jeune, cela procureroit une vie plus tranquille & plus innocente, & diminuëroit beaucoup de la valeur que nous trouvons à je ne sçais combien de petites doctrines hardies dont nous nous gâtons les uns les autres, & qui nous paroîtroient bien foibles, si nous n'avions pas un interêt présent à les trouver fortes, ou si nous n'avions pas le sang trop chaud.

Quoiqu'il en soit, voilà mon exorde, ce qui me reste à dire va m'engager d'abord à des détails plus amusans, & me ramenera ensuite aux réflexions les plus sérieuses.

On me maria à dix-huit ans, je dis qu'on me maria, car je n'eus point de part à cela ; mon pere & ma mere me promirent à mon mari que je ne connoissois pas ; mon mari me prit sans me connoître, & nous n'avons point fait d'autre connoissance ensemble que celle

de nous trouver mariés, & d'aller notre train sans nous demander ce que nous en pensions, de sorte que j'aurois dit volontiers, quel est donc cet étranger dont je suis la femme?

Cet étranger cependant étoit un fort honnête homme de trente-cinq à quarante ans, avec qui j'ai vêcu comme avec le meilleur ami du monde, car je n'eûs jamais pour lui ce qu'on appelle amour, il ne m'en demanda jamais, nous n'y songeâmes ni l'un ni l'autre, & nous nous sommes très-tendrement aimés sans cela.

Sept ou huit mois après notre mariage, un aimable homme de notre societé s'avisa de prendre du goût pour moi : dès que je m'en aperçus je le condamnai à soupirer en vain, car j'étois sage; mais nous autres femmes, lorsqu'un homme nous aime, il n'y a pas moyen que nous le congedions sans retour: la vertu nous dit, il ne faut point avoir d'amant, & là-dessus nous renvoyons celui qui nous vient, mais il ne s'en retourne pas si vîte, car

notre vanité lui fait signe d'attendre, & il attend comme fit le mien que je traitois avec froideur, & que j'agaçois par milles petites bagatelles dont il ne dépendoit pas de moi de m'abstenir, parce que j'étois femme, & qu'on ne peut être femme sans être coquette; il n'y a que dans les Romans qu'on en voit d'autres, mais dans la nature c'est chimere, & les véritables sont toutes comme j'étois, par exemple, lorsque je me sentois dans un jour de beauté, que j'étois avantageusement parée, j'étois bien aise que l'amant dont je parle me vît alors, je l'en rebutois de meilleur courage, parce que je sçavois bien qu'il n'y avoit point de danger à le faire, je l'aurois défié de me quitter, j'étois trop belle pour lors : ainsi je laissois ma sagesse se donner carriere, j'affligeois hardiment mon homme, quand mes agrémens pouvoient soûtenir tout ce fracas-là, mais j'allois plus doucement quand je me sentois moins forte.

Et qu'on n'aille pas dire que c'est-

là une grande coquetterie, car c'eſt la moindre de toutes celles qu'une femme peut avoir, ce n'eſt encore là qu'une coqueterie machinale; vraiment quand la réflexion s'en mêle c'eſt bien autre choſe.

Cependant l'épouſe de cet honnête homme connut à n'en pouvoir douter qu'il m'aimoit, elle s'en allarma comme de raiſon, & vint me rendre viſite un jour qu'il étoit avec moi; ils parurent déconcertés en ſe voyant; un moment après il ſortit, & j'allois continuer la converſation avec elle, quand elle me dit en ſouriant, mon mari vous aime, Madame, & vous méritez d'être aimée plus que perſonne au monde, ainſi je n'entreprendrai point de le détacher de vous, j'y perdrois mes efforts, il vant mieux que j'aye recours à vous-même, & que je remette mes interêts entre vos mains; c'eſt donc à vous, à votre amitié pour moi, que je recommande mon mari, j'ai de l'attachement pour lui, & il le mérite, au penchant près qu'il ſent, & qu'il eſt

bien difficile de ne pas se sentir pour une femme aussi bien faite que vous l'êtes, je suis sûre que ce penchant vous est à charge, & il m'afflige, je ne lui ai rien dit encore, j'ai crû que vous le rameneriez mieux que moi, & qu'il seroit plus touché du chagrin qu'il me donne si vous l'y rendiez sensible. Il m'aimoit autrefois : disposez donc son cœur à plaindre du moins le mien, l'estime & le respect qu'il a pour vous, donneront du poids à ce que vous lui direz en ma faveur; feignez que je suis aimable, & il vous croira, vous l'en persuaderez encore mieux que ne feroient mes reproches.

A peine eut-elle achevé de parler que je l'embrassai de tout mon cœur, je me jettai dans ses bras, je crois même que nous pleurâmes; & le moyen à mon égard que je ne me fusse pas attendrie, que je n'eusse pas été remplie de zele pour les interêts d'une femme qui venoit me dire que j'étois plus aimable qu'elle, & qui demandoit quartier à mes charmes, le tour étoit trop

adroit, auſſi je n'y réſiſtai pas, je l'embraſſai encore, & puis je recommençai, je l'accablai de careſſes, je la trouvai adorable, cent fois plus belle que moi; car l'amour propre, quand il a ſon compte, eſt ſi tendre, ſi reconnoiſſant, ſi modeſte, il rend tout ce qu'on lui donne.

Je ne rapporterai point les diſcours que nous nous tînmes; notre attendriſſement rendit la ſcene aſſez muette, je l'aſſûrai qu'elle ſeroit contente, & elle me quitta.

Son mari rentra qu'il n'y avoit pas un demi quart-d'heure qu'elle étoit ſortie, la joye étoit peinte ſur ſon viſage Madame, me dit-il, voilà qui eſt fini, je ne vous ſerai plus importun; je viens vous demander pardon de vous l'avoir été: je vous admire, vous êtes la vertu même (& je me ſerois bien paſſé de ces éloges-là, ils me déplurent par preſſentiment.) J'écoutois à la porte de votre chambre, lorſque ma femme vous a parlé, ajoûta-t-il: je ſuis charmé d'elle: quelle femme, quel

caractere ; voyez comme elle m'aime, elle redemande mon cœur; elle veut le tenir de vous, elle l'aura, Madame, vous avez promis d'y faire vos efforts, & je vous obeïs. Je ne vous ai pas encore parlé, lui répondis-je assez vivement : Oh, vous avez raison, ajoûta-t-il, sans m'entendre : oui j'avois un grand tort, je le sens tout entier, la pauvre enfant : quelle tendresse, vous serez contente, vous m'estimerez, car je vais l'aimer plus que jamais.

Là-dessus il parrit, ou plûtôt il vola, sans me donner le tems de lui répondre un mot : Pour moi je restai immobile : je me regardai comme une dupe. Si j'avois revû sa femme dans ce moment-là, elle n'auroit pas eû si bon marché de moi : Je ne l'aurois pas trouvée si charmante, & je ne lui avois dit qu'elle l'étoit qu'à condition que je la serois toûjours plus qu'elle : Son mari ne tenoit pas la condition & cela ne m'accommodoit point.

Je fus long-tems étourdi de ce que je venois d'entendre : à la fin

sortant de ma place où il m'avoit comme comme fixée, & soûriant de dépit: voilà une petite femme qui va être bien glorieuse, mais je l'humilierai peut-être, & son mari n'est qu'un étourdi.

En effet, j'arrêtai dans mon esprit que je travaillerois à la rechûte de ce mari : je lui destinai quelques regards qui n'étoient guéres charitables pour la femme; mais d'autres incidens me firent oublier ce malin projet. Cette femme-là vit encore, & il n'y a pas plus de dix ans que je lui ai pardonné; avant ce tems-là, sa figure m'a toûjours déplu; je voyois bien qu'elle étoit aimable, & avec tout cela je le voyois sans en rien croire, un peu de vanité rend ces circonstances-là possibles.

Après cette avanture, je plûs à un jeune homme, beau, bien fait, qui de l'air dont il m'annonça son amour, m'en parla comme d'une faveur qu'il me faisoit; mais je trouvai la faveur impertinente, & je l'en remerciai sans en vouloir : autant

que je m'en ressouviens mon remerciment fut plaisant.

Vous m'aimez donc, lui dis-je, à la bonne heure, continuez mon cher, apportez-moi souvent votre belle figure, & ces beaux airs de tête, ils me divertissent déja, c'est toûjours quelque chose, eh! que sçait-on, à force de rire de la bonne opinion que vous en avez, je m'y accoûtumerai peut-être, on se fait à tout, tenez, je gagerois que vous avez pû plaire à quelque femme; continuez, vous dis-je.

Apparamment que l'épreuve que je lui proposois lui parut trop douteuse, car il me quitta. Helas! s'il avoit tenu bon, je n'aurois voulu répondre de rien, il auroit pû reüssir, les femmes l'appelloient le beau garçon, cette réputation-là est bien intereſſante pour nous, car nous sommes si folles, ou si disposées à le devenir, si ce n'avoit pas été lui que j'aurois aimé, c'auroit été le titre qu'on lui donnoit, cela revient au même, & meine tout aussi loin.

Après que je l'eus congedié, mon

mari eut une affaire de conſéquence dont le jugement dépendoit d'un homme en place; mon mari l'alloit voir ſouvent & n'en rapportoit pas de grandes eſperances, j'allai le voir à mon tour, j'en reçus l'accüeil le plus obligeant, il me pria d'entrer dans ſon cabinet, & là, me fit la reüſſite de notre affaire d'une difficulté inſurmontable, je ferois pourtant l'impoſſible, ajoûta-t-il, pour obliger une auſſi belle Dame que vous: Là-deſſus il me baiſoit la main, avec des yeux qui applaniſſoient toutes les difficultés, ſi j'avois voulu aller par le chemin qu'ils m'enſeignoient. Monſieur, lui dis-je, d'un air ſec & ſérieux, notre affaire eſt perduë, je l'abandonne: un homme auſſi zelé que vous l'êtes pour moi, n'eſt plus en état de rendre juſtice; cependant j'informerai mon mari des diſpoſitions où je vous laiſſe, & je ſuis perſuadée qu'il a trop d'honneur pour abuſer du mépris que vous feriez du vôtre.

Je vis à ces mots ſon viſage s'al-

onger de moitié : je lui fis la cha-
ité de ne vouloir pas le regarder
ixement alors, & je ſortis dans une
ituation d'eſprit que je ne puis bien
:xprimer : Une autre femme que
noi à qui pareille choſe ſeroit ar-
ivée, & qui en la racontant vou-
lroit un peu ſe peindre en beau,
liroit qu'elle ſortit toute ſcandali-
ée, & s'arrêteroit-là, mais voici
ce qu'elle ſupprimeroit, & ce que
j'avouë, c'eſt que je fus ſcandaliſée
auſſi, mais en hypocrite, car je n'é-
tois pas fâchée qu'on m'eut don-
né le ſcandale : ma colere étoit ſans
rancune : au bout du compte une
laide auroit été plus reſpectée.

DIX-HUITIE'ME FEUILLE.

J'Eſpere que l'Hiſtoire de la Dame
âgée dont j'ai parlé dans ma der-
niere Feüille, n'aura pas déplû ; &
je me perſuade qu'on ne ſera pas
fâché d'en voir la ſuite : c'eſt donc
cette Dame qui continuë.

Notre affaire auroit eû ſans dou-

te un mauvais succès, si elle étoit restée entre les mains de cet honnête Arbitre que j'avois fait rougir de ces bontés pour moi : mais on la remit au jugement d'un autre, par je ne sçai quel accident qui arriva. Cet autre étoit un Vieillard gracieux, qui en son tems avoit été grand ami des Dames, & qui dans ses vieux jours ne pouvant plus être aimé d'elles, s'amusoit à leur montrer qu'il les aimoit toûjours, & les prioit de lui pardonner le peu d'agrément qu'il avoit pour elles, en recompense du plaisir qu'elles lui faisoient encore.

On me mena chez cet aimable Vieillard que je trouvai effectivement tel qu'on me l'avoit dépeint : c'étoit un homme qui avoit plus d'âge, que de vieillesse, voilà comment mes yeux en jugerent, & la distinction n'est pas si frivole. Il me fit mille politesses, me promit une prompte décision, & remercia joliment le sort qui lui donnoit occasion de m'obliger.

Les jeunes gens seroient trop

dangereux si dans leurs procedés ils ressembloient à ce bon homme : Que deviendrions-nous si leurs manieres étoient aussi charmantes, que leur jeunesse ? en verité nous n'aurions pas assez de notre vertu contre eux, mais ils sont impertinents, cela nous dégoûte d'eux : & franchement nous nous sauvons mieux avec ce dégoût-là, qu'avec de la vertu ; il nous est plus aisé d'être sages, quand nous ne sommes plus tentées d'être folles.

Huit jours après ma visite chez ce Vieillard nous fûmes avertis qu'il avoit reglé notre affaire plus favorablement que nous ne l'avions demandé : En effet je crois qu'il nous accorda par galanterie, ce que nous aurions eû de la peine à mériter par justice.

Il faut l'avoüer, les hommes galants, en pareil cas, quand une jolie femme leur parle, sont sujets à s'éxagerer la valeur de ses raisons : C'est un défaut, sans doute, mais je l'aimerois encore mieux que celui de ces hommes austeres, que

j'ai connu, qui afin de n'être point surpris par une femme aimable, commencent par trouver toutes ses raisons mauvaises, pour ne point risquer de les trouver trop bonnes: Ce qui est de vrai, c'est qu'il est bien difficile d'être juste, quand on est si austere, & pour moi je crois qu'on est déja surpris, quand on craint tant de l'être. Je souhaite que ce que je dis ici, engage à quelques réflexions les personnes du caractere dont je parle. Je n'écris l'histoire de ma vie, que dans l'esperance qu'elle pourra servir à l'instruction des autres : Revenons à moi.

Je recevois tous les jours tant de preuves que j'étois aimable, & ces preuves-là me faisoient tant de plaisir que je n'oubliois rien pour en recevoir toûjours de nouvelles. Quand je dis que je n'oubliois rien, quelque forte que soit cette expression-là, elle ne signifie rien en comparaison de ce que je veux dire : Mais comment faire, nous avons tant de foiblesses qu'on ne

peut

peut exprimer; qui n'ont point encore de nom dans la langue & qui peut-être n'en auront jamais : le tout en conſequence de l'envie que nous avons de plaire à ces hommes dont nous avons gâté le goût, & que nous ne piquons plus, ſi nous ne donnons à nos agrémens naturels, un certain aſſaiſonnement dont nous ne ſçaurions nous parer qu'aux dépens de la pudeur, qui devroit être la plus aimable de nos graces. De ſorte qu'aujourd'hui, ce n'eſt pas aſſez que d'être née belle ou jolie, cela ne vous ſert de rien; & vous avez affaire à des yeux vitieux qui trouvent la beauté inſipide, ſi vous ne l'animez d'un air de corruption qu'on eſt obligé d'y mettre, qu'il eſt difficile d'atrapper, ſi vous n'avez vous-même les ſentimens un peu libertins, & qu'il ne faut pas outrer pourtant : car vous vous deshonoreriez, ſi vous ne vous arrêtiez pas au point requis. A la verité on l'a pouſſé ſi loin, qu'il faudroit être bien mal-adroite, ou bien ef-

frontée pour le passer.

Pour moi j'eûs d'abord de la peine à me jetter dans cet excès de coquetterie : la mienne étoit encore timide, mais petit à petit elle s'en hardissoit : Un degré d'immodestie que je me permettois le matin, m'effrayoit. Je le soûtenois en femme embarassée, mais je m'y accoûtumois dans la journée ; à la fin je riois de moi, comme j'aurois ri d'une Provinciale ; & le soir n'étoit pas venu que je méditois pour le lendemain une liberté de plus.

Cependant il me restoit encore de legers scrupules qui me retardoient, quand le hazard me lia avec une demie-douzaine de femmes plus courageuses que moi, & dont le commerce acheva de me défaire de ce peu de retenuë poltrone qui me restoit. D'ailleurs mes années commençoient à m'inquieter ; leur course me sembloit plus rapide qu'à l'ordinaire : J'étois jeune encore ; mais je ne me voyois pas loin de ce terme où la jeunesse d'une femme devient équivoque, où l'on

ne ſçait plus quel âge elle a, & je croïois qu'avec une figure galante, j'en paroîtrois plus long-tems jeune : Mais que de fatigues pour l'avoir cette figure galante, auſſi-bien que pour la varier? Comment ſe coëffera-t-on? quel habit mettra-t-on? quels rubans? de quelle couleur ſeront-ils? celle-ci eſt plus douce; celle-là plus vive. Comment ſe déterminer? un air de douceur eſt bien touchant, un air de vivacité bien frapant. Où prendre du conſeil pour un choix qui va décider pour nous de la gloire de toute une journée? Choiſir l'air doux, c'eſt peut-être manquer ſon coup: prendre l'air vif, c'eſt peut-être ſe rendre les yeux trop rudes. Il s'agit de conſulter ſon miroir, & ſi jamais l'ame a porté des jugemens d'une juſteſſe admirable, ſi jamais ſes attentions ſur quelque choſe, ſes examens, ſes diſcuſſions, furent des prodiges de force, de goût, d'exactitude & de fineſſe; de ces prodiges ſi étonans, n'allez pas l'en croire capable ailleurs que dans une

femme qui eſt à ſa toillette : Et voïez après combien cette ame eſt petite de n'être jamais ſi judicieuſe, & de n'y regarder jamais de ſi près, que dans une occaſion de ſi peu d'importance.

Je ne dirai rien des habits, ni de l'embarras que j'avois à ſçavoir, quelque fois, ſi je me parerois beaucoup ou guères : combien de fois ſuis-je ſortie de chez moi dans un ajuſtement que je me repentois d'avoir pris : Et quand je voyois venir des hommes, de loin dans une promenade, avec quelle inquiétude n'attendois-je pas qu'ils me regardaſſent préferablement à celles avec qui j'étois : En tenant alors ma meilleure amie ſous le bras, mon amitié pour elle alloit & venoit, ſuivant qu'on étoit plus ou moins curieux d'elle ou de moi, & ne vous imaginez pas, lorſqu'il paſſoit une belle femme que je la regardaſſe, moi, j'avois trop de peur de la trouver belle, & qu'elle ne le remarquât.

C'étoit ainſi que je vivois, quand

un homme veuf, qui s'étoit rendu mon amant, & qui avoit une fille de dix-sept à dix-huit ans, rompit le commerce que nous avions ensemble cette jeune personne & moi, & lui défendit à mon insçû de me voir.

Il l'envoya d'abord à la campagne, chez une de ses parentes, afin de m'accoûtumer d'une façon plus honnête à la perdre de vûë : mais elle revint, & depuis son retour, je ne la vis pas deux fois en un mois, j'en étois étonnée, & j'attribuois cela à un de ces caprices qui prennent souvent aux femmes : Son pere même en levoit les épaules avec moi, & traitoit son humeur de volage, mais la fille m'aimoit, & comme elle obéissoit à contre-cœur, elle confia à quelqu'un les véritables raison de son procedé avec moi : Ce quelqu'un ne put se coucher sans venir en secret me confier cette confidence ; & voilà comme nous sommes faites, cela est dans l'ordre ; quand nous trouvons occasion de mortifier notre

prochain, & que la malignité naturelle qui nous y porte, peut se mettre à l'abri d'un air de bien-vëillance : oh elle est bien charmée.

J'apris donc pourquoi cette fille ne me voyoit plus, & je l'apris au moment que je venois de quitter son pere, qui ne m'avoit jamais paru plus tendre que ce jour-là.

Je rougis au rapport qu'on me fit, & je ne me ressouviens point d'avoir jamais reçû de leçon d'honneur plus vive; car je me doutai tout d'un coup des motifs qu'avoit eû le pere quand il avoit fait cette défense. Je compris l'affront qui m'en revenoit, & je fus honteuse de le mériter : j'étois si outrée que j'allai m'enfermer sur le champ pour lui écrire : je ne le ménageai point dans ma lettre, & je la finis en lui défendant à mon tour d'une façon terrible, de revenir jamais chez moi.

On me dit que la lecture de ma lettre l'avoit fait rire; il y répondit aussi-tôt, & voici à peu près quelle étoit sa réponse.

Il est vrai que j'ai défendu à ma fille de vous voir : Eh bien, en verité, cela vaut-il la peine que nous nous broüillons ensemble, ma charmante : en conscience, mon intention a été pardonnable, j'avouë que je ne vous l'ai pas dite, parce que j'ai regardé cela comme un petit arrangement domestique, dont il n'étoit pas besoin de vous étourdir, ma Reine : Ecoutez-moi, sans vous fâcher : Je veux marier ma fille ; cela est juste : Or ma fille en vous voyant si aimable, voudroit la devenir autant que vous l'êtes ; & moi j'ai cru bonnement qu'il ne lui appartenoit pas encore de se donner tant de graces, & qu'elles pourroient nuire au projet que j'ai formé de lui trouver un époux : dès qu'elle sera mariée je vous la rends ; êtes-vous contente ? bon soir, plus de promptitude, ma Déesse. J'aurois grande envie d'aller me jetter à vos genoux, pour vous demander pardon d'une faute, malheureusement nécessaire ; ce sera quand il vous plaira : J'attendrai patiemment, sans murmurer, comme on attend les faveurs des Dieux : Entre nous, pourtant, je me veux mal d'être

le pere d'une petite friponne, qui eſt cauſe que vous m'avez tant querellé : Je vous dirai que cet étourdie ne veut plus être qu'en corſet, pour ne vous avoir jamais vûë autrement. Voyez, je vous prie : c'eſt bien à elle à faire, ma foi. N'êtes-vous pas de mon ſentiment. Je ſuis, &c.

Je déchirai cette Lettre en mille morceaux : mais comme on voit, je l'ai gardée long-tems dans ma mémoire, & ſans que je m'en apperçûſſe trop, ce fut là le premier accident qui tempera ma coquetterie.

En voici un ſecond qui eut auſſi le même effet; je fus un jour témoin de la bruſquerie d'un Cavalier, avec une de mes amies. J'avois remarqué depuis quelque tems, qu'ils ſe voyoient tous deux d'aſſez bon œil : je n'ai jamais ſçû le ſujet de la querelle où je les ſurpris; mais ce Cavalier perdit avec elle le reſpect d'une façon ſi hardie, quoique pourtant peu groſſiere, il me parut abuſer ſi inſolem-

mens

ment des raisons qu'elle pouvoit avoir de le ménager; & son ressentiment à elle me parut si timide; je lui vis une colere si humble, si gênée, que la pauvre Dame me fit vraiment pitié.

Et en effet une femme ne peut gueres essuïer de moment plus dur que celui-là, & moi qui vis cela, si j'avois une fille qui eût de l'esprit, je croirois l'élever mieux en lui faisant voir une pareille chose, qu'en lui montrant mil exemples de vertu; la vertu est belle à la verité, mais le vice par de certains côtés a encore plus de laideur qu'elle n'a de charmes; oui, il feroit plus d'horreur qu'elle ne feroit de plaisir, quoiqu'elle en fasse infiniment; je dis le vice, car la simple galanterie en est un, c'est un désordre dans l'esprit dont le cœur a bien-tôt sa part, & si ce désordre a des douceurs, il n'y a point de femmes qu'elles tentassent, si elles en connoissoient bien l'amertume.

L'avanture de mon amie me rendit les hommes moins considera-

bles; je devins moins avide de leur plaire, ma jeuneſſe continuoit à ſe paſſer, ce qui m'en reſtoit, je le perdois auprès d'une jeune femme, je le ſentois bien, car quoiqu'on diſe de notre amour propre, il nous éclaire à merveille ſur nos déſavantages, quand ils ſont de cet eſpece, & s'il nous dupe alors, c'eſt en nous perſuadant que nous pouvons dérober ces déſavantages-là aux yeux des autres, comme je croyois y parvenir en folâtrant plus que de coûtume pour contrefaire la jeune, car une de nos folies, encore, eſt de penſer à certain âge que des airs étourdis nous rajeuniſſent, helas! nous n'acquerons parlà qu'un défaut de plus qui eſt d'être de mauvais ſinges; on a beau s'évertuer, quelque feu qu'on aïe à l'âge où j'étois, en eut-on à ſoi ſeule plus que toute la jeuneſſe d'une Ville, jamais ce feu-là ne reſſemble au feu qu'on a à vingt ans, il peut bien être plus foû, mais ne ſera jamais ſi jeune, il y a toûjours quelque choſe qui le caracteriſe,

& qui le differentie; les femmes ne le croyent point, & ne le croiront jamais, qu'après avoir comme moi donné la comedie.

Dans ce tems-là, la femme de chambre d'une Dame avec qui j'étois très étroitement liée, la vola, en prenant congé d'elle, & lui emporta dans une petite caſſette une ſomme d'argent aſſez conſiderable, qui provenoit de ſes épargnes, & du gain du jeu.

Cette Dame n'oſa faire éclater ce vol, pour des raiſons que je ne ſçavois pas encore toutes entieres, mais que j'apris dans la ſuite; elle vint me prier de parler à cette malheureuſe, & de l'intimider le plus que je pourrois. J'allai donc trouver cette femme de chambre qui ne ſe cachoit pas, & à qui je repreſentai le peril & la honte d'une pareille action.

Madame eſt une ingrate, me répondit-elle en ſecoüant la tête, & d'un ton ferme: elle avoit promis de récompenſer mes ſervices mieux qu'elle n'a fait, & ce que je lui ai

pris m'étoit dû ; ainsi il n'y a rien à dire : au reste je ne la crains point, j'ai dans mes mains une douzaine de lettres que M.... lui a écrites, & qui l'empêcheront d'être méchante. A l'égard de la honte de l'action dont vous me parlez, quand il seroit vrai que je lui aurois pris plus qu'elle ne me doit, ce qui n'est pas, & ce dont je ne suis pas capable : Pardy je ne suis pas obligée de rougir plus qu'elle. Au bout du compte chacun a ses défauts : celui de Madame est d'aimer l'amour, & le mien est d'aimer l'argent, surtout quand il m'appartient : Voilà tout ce que j'ai à vous répondre, à vous, Madame, que j'honore beaucoup : cela dit, elle fit une grande réverence & se retira fiérement : Pour moi j'allai rejoindre mon amie à qui j'adoucis un peu la réponse de cette créature, mais à qui je conseillai avec amitié, de laisser là son argent : Elle me quitta confuse, non sans verser quelques larmes, que l'interêt ne fit pas couler ; elles eurent un

motif plus raisonnable, je le compris à la maniere dont elle se comporta depuis.

Il me reste encore de cette Histoire de quoi remplir une Feüille, & je continuerai suivant ce que j'entendrai dire.

DIX-NEUVIE'ME FEUILLE.

IL m'a paru que l'Histoire de la Dame en question n'avoit pas déplû, & quoiqu'elle ait déja fait le sujet de deux Feüilles, je crois qu'il ne seroit pas à propos de la laisser imparfaite, puisqu'on m'en a fourni la suite qui finit à cette troisiéme Feüille.

Je fis de grandes réflexions sur la perfidie de cette femme de chambre envers sa maîtresse, & en effet quand on y pense bien, on ne sçauroit comprendre comment il est possible qu'une femme en certains cas puisse se résoudre à se fier à un Domestique : Par quelle étrange disposition d'esprit perd-elle de

vûë tous les malheurs qu'elle risque? ou si elle les envisage, quel est le tour d'imagination qui lui en ôte l'effroi? tant de danger, & tant de confiance ensemble sont-ils concevables? Comment cela s'arrange-t-il dans sa tête? Si une femme alors pouvoit pour un moment se séparer de sa passion & la mettre à l'écart, & qu'après elle examinât de sang froid ce qui lui fait croire que sa confiance étoit raisonnable, il n'est point d'égarement d'esprit qu'elle jugeât digne d'entrer en comparaison avec le sien : point de sécurité qui lui parût si stupide, si imbecille que la sienne, mais avec de la passion ce n'est plus cela : nous ne voyons plus les objets comme ils sont, ils deviennent ce que nous souhaittons qu'ils soient, ils se moulent sur nos désirs : Une femme a besoin du ministére d'un domestique : d'abord elle hésite à s'en servir. Mettra-t-elle entre ses mains l'honneur de son mari, le sien, quelquefois sa vie même : dépendra-t-elle d'une ame venale,

d'un ſujet d'autant plus indigne, qu'elle le trouvera diſpoſé à lui prêter ſon ſecours. Il y a un péril preſque inévitable à s'y fier, mais elle voudroit bien qu'il n'y eût point de péril; & la voilà perduë, c'en eſt fait, le péril diſparoît : l'envie qu'elle a de trouver des ſûretés, lui en fournit à perte de vûë, elle croit les examiner, & ne ſçait pas que c'eſt le plaiſir qu'elles lui font qui en eſt le juge.

N'avez-vous jamais vû des enfans qu'on amuſe avec des contes de Fées : ils croyent tout ce qu'on leur dit; une femme dans l'état où je la mets leur reſſemble : c'eſt poſitivement un enfant comme eux, ce ſont de vrais contes de Fées, que les idées dont ſa paſſion l'amuſe.

J'ai crû devoir m'arrêter un peu là-deſſus : il y a bien des perſonnes de mon ſexe, qu'il eſt encore tems d'avertir, & que l'amour n'a pas jetté encore dans l'enfance dont je parle. Que cet état leur inſpire donc une frayeur ſalutaire : rien n'eſt plus rapide que le mouvement qui nous

y entraîne, & quand nous y sommes, rien de plus misérable, de plus abandonné que notre esprit alors, rien de plus inaccessible à tout secours, que sa misere, & pour comble de malheur, que devient-on quand on cesse d'aimer, car on n'aime pas toûjours : helas ! le repentir nous prend, où l'amour nous laisse.

Revenons à moi, l'âge enfin me gagnoit, il n'étoit plus question de jeunesse, ni d'aucun artifice pour paroître jeune : mon visage là-dessus n'étoit plus disciplinable, & il falloit me resoudre à l'abandonner. Malgré cela un peu de consolation me restoit encore : car une femme se retourne comme elle peut dans ces occasions-là : Elle seroit inconsolable, si rien ne la soulageoit dans son affliction, mais la nature charitable pourvoit à tout. A la place d'un avantage qu'elle nous ôte, sa faveur nous dispense de petites chimeres, au moyen desquelles nous coulons le tems & prenons patience.

Par exemple je n'étois plus jeune, moi, j'avois de l'embonpoint,

beaucoup de santé, & dans mon espece, je me trouvois très-aimable non pas aimable comme une jeune femme : mais n'y a-t-il pas des charmes de diferent caractere : une femme faite & d'un certain âge n'a-t-elle pas les siens?

Voilà comme je raisonnois pour le repos de mon ame, & effectivement je durai quelque tems avec le secours de cette idée-là : mais dès-lors mes apas étoient déja si confirmés : j'étois tellement une femme faite, que je la fus bientôt trop, & que toute ressource épuisée, il fallut au bout du compte en venir à la raison, & voir au vrai ce que j'étois.

Je le vis donc, & avec moins de chagrin qu'on ne pense; car à travers toutes mes chimeres, de tems en tems la verité avoit percé comme une éclair, de sorte que, quand elle parut tout-à-fait, je la vis comme une chose dont j'avois déja eû des nouvelles,

Me voilà donc vieille, & reconnuë par moi pour telle, & avec ces

débris de beauté qui font connoître aux autres qu'on a été belle. Eh bien, puisqu'il faut le dire, ces débris-là me flattoient encore, je m'intéressois à ce qu'on en pensoit, cela est bien fou, j'en conviens; mais aussi c'est l'histoire d'une femme que je rapporte : coquettes, quand nous sommes aimables, coquettes quand nous ne le sommes plus : dans le premier cas nous travaillons à être aimées, dans le second nous travaillons à montrer que nous avons mérités de l'être; de façon que souvent je faisois encore l'agréable & quelquefois j'osois espérer que je plairois; ce qui jettoit un ridicule dans mes actions, qui m'attira une vigoureuse correction,

Allant un jour rendre visite à une Dame, qui la veille avoit été avec moi d'une partie de campagne avec d'autres personnes; on me dit, qu'elle n'étoit point chez elle, mais qu'elle alloit revenir.

J'entrai dans son cabinet pour l'attendre, & j'y cherchois sur des

Tablettes un Livre pour m'amuſer: quand je vis tomber un Billet à mes pieds (nous ſommes curieuſes nous autres) je ramaſſai le Billet, & l'ouvris, me doutant qu'on y traittoit d'amour, & je ne me trompois pas: mais ce que je n'aurois pas deviné, c'eſt qu'il y étoit traité à mes dépens. L'honnête homme qui écrivoit, ſe plaignoit à la Dame, de la gêne où j'avois mis ſon cœur, en les accompagnant à une promenade particuliere, qu'ils firent à cette campagne. Et remarquez que cet homme, qui m'en vouloit tant, m'avoit alors au ſortir du dîner fait des complimens, dont je m'étois, je l'avoüe, felicitée comme d'une bonne fortune; & il eſt vrai qu'en conſéquence de ces mêmes complimens, qui m'avoient toute réjoüie, je m'étois plû à être avec lui, & l'avois perdu de vûë le moins qu'il m'avoit été poſſible. Voici à préſent quel étoit ſon ſtile dans le Billet.

Au nom de notre amour, ma chere

Maîtresse, rompez avec cette vieille Madame de .... C'est une charité que vous me ferez, car je la hais, autant que je vous aime. Sçavez-vous bien pourquoi elle nous suivit hier dans cette allée, où nous nous promenâmes : vous ne le devineriez pas : c'est qu'elle tomba tout subitement amoureuse de moi ; & cet amour-là, c'est un mauvais tour, que m'a joüé un honnêteté, que je lui fis. Peste soit de la politesse ! Imaginez-vous qu'au sortir du repas, j'eus le malheur de la gratieuser sans réflexion, parce que vous veniez de me serrer la main, & que j'en avois une joïe, qui attendrissoit toutes mes expressions, & qui m'auroit fait gratieuser ma bisaieule, si elle avoit été là. La bonne Dame a pris ma distraction pour un hommage, & s'est mise à m'aimer sans autre forme de procès. Ainsi me voilà chargé de son cœur, pour n'avoir sçû ce que je lui disois. Que ferai-je de cette antiquaille-là ? Défaites-m'en, je vous prie ; car cette femme-là voudra que je l'aime de gré ou de force ; elle le voudra, vous dis-je. Vous ne sçavez pas ce que c'est que la coquetterie de ces

femmes-là. Il n'y a rien de si opiniâtre, & j'ai bien peur, si vous n'y mettez ordre, qu'elle ne vienne rélancer son infidéle jusques chez vous. Oh parbleu! épargnez-moi l'embarras de faire le cruel. Faudra-t-il que je lui demande quartier? Tout de bon, mon amour, brouillez-vous avec elle, pour m'en délivrer; & si cela ne suffit pas, dites-lui que je médis d'elle, & que je sçais son âge? Bon jour mes belles mains: je vous adore, & j'irai vous le jurer dans un quart d'heure.

. . .

Je repliai le Billet bien proprement, après l'avoir lû, & m'en allai sur le champ digerer mon avanture. Là, après bien des réflexions, bien des projets de vengeance, bien des soûpirs, & beaucoup de honte; je conclus... Hélas! Je ne conclus rien : je me couchai seulement triste, vaine & humiliée; mais un mois après, je conclus quelque chose.

Un de nos amis nous avoit invité à venir dîner chez lui : mon mari & moi, nous y allâmes au

jour marqué. Le Portier nous laiſſe entrer ſans nous rien dire : je monte, je rencontre une femme de chambre, qui pleure, & paſſe ſans me voir : inquiéte de ce que cela ſignifie, je parviens juſqu'à la chambre de la Dame, avec qui j'étois fort liée, & de qui j'étois la confidente, comme elle étoit la mienne; je la vois par derriere dans un fauteüil, d'auſſi loin que je l'apperçois, je cours à elle pour la ſurprendre & l'embraſſer : je me jette à ſon col : dans l'inſtant j'entens des cris & des ſanglots dans un cabinet prochain, & je vois que c'eſt une femme morte, que je tiens embraſſée.

Tout mon ſang ſe glaça dans mes veines, & je tombai ſur elle évanoüie, le cri que je fis en tombant fit ſortir les perſonnes qui étoient dans le cabinet, c'étoit ſon mari, & ſon fils jeune homme âgé de dix ans. Des Prêtres arriverent : mon mari entra : on me fit revenir, mon évanoüiſſement fut court : j'ouvris les yeux dans le moment qu'on em-

portoit le corps, de mon amie, j'en frémis encore : sa tête panchoit, je vis son visage. Juste Ciel ! quelle difference de ce qu'il étoit alors, à ce que je l'avois vû trois jours avant ! L'apoplexie, dont elle étoit morte, en avoit confondu, bouleversé les traits. Ah quelle bouche & quels yeux ! Quel mélange de couleurs horribles !

J'ai vû dans ma vie bien des figures, que l'imagination du Peintre avoit tâché de rendre affreuses ; mais les traits, qui me frapperent, ne peuvent tomber dans l'imagination : la mort seule peut faire un visage comme celui-là : il n'y a point d'homme intrepide que cela ne rappellât sur le champ à une triste considération de lui-même. Toutes ces laideurs funestes, on les trouve en soi, elles nous appartiennent. On croit être ce que l'on voit, & l'on frémit interieurement de se reconnoître.

Mais passons : il fallut presque me porter jusqu'à mon Carrosse, & je me mis au lit dès que je fus

arrivée chez moi.

Mille triſtes penſées vinrent m'aſſaillir alors, & pour la premiere fois je ſongeai que j'étois deſtinée à mourir. Hélas! mon amie n'avoit pas eû le tems de faire cette réflexion-là. Je ſçavois que, lors qu'elle mourut, il y avoit bien loin, des idées qui l'occupoient, à l'idée de la mort, & je me demandois ce qu'elle étoit devenuë, par inquiétude pour ce que je pouvois devenir moi-même. Où étoit-elle alors? ne reſtoit-il rien d'elle que ce corps ſans mouvement; que j'avois vû emporter? Cette ame ſubitement enlevée à tant de chimeres : quel étoit ſon ſort? Et moi, je mourrai donc auſſi, me diſois-je; & j'ai vêcû juſqu'ici ſans le ſçavoir. Mais qu'eſt-ce que mourir? Et quelle avanture eſt-ce que la mort? Qu'elle eſt terrible, ſi j'en crois ma Religion! A Dieu ne plaiſe qu'on me ſoupçonne d'avoir un ſeul inſtant de ma vie douté de ce qu'elle nous dit : je rapporte ſimplement la maniere dont ce tournoient

noient alors mes pensées. Eh! y a-t-il quelqu'un parmi nous qui puisse douter de la vérité de sa Religion? L'esprit pourroit-il s'égarer jusques-là? Est-il de perversité de cœur qui puisse entraîner tant de bêtise? non je ne l'imagine pas. Et s'il y a même des impies, qu'ils fassent les incrédules là-dessus, tant qu'ils voudront; mais qu'ils ne se flattent pas de l'être; car ils se trompent, & confondent les choses. Qu'ils s'examinent bien sérieusement. Je ne suis qu'une femme; & je leur assûre qu'ils ne trouveront en eux qu'un profond oubli de Dieu, qu'un violent dégoût pour tout ce qui peut les gêner dans leur libertinage, & qu'une malheureuse habitude de vivre à cet égard-là sans réflexion. C'est tout cela qu'ils prennent pour incrédulité; il ne peut pas y en avoir d'autre. Quand on n'aime pas ses devoirs, en sentant qu'ils sont incommodes, on croit voir qu'ils sont inutiles. Voilà la mépriſe funeste qu'un cœur corrompu fait faire à l'esprit : voilà

ce qui fournit aux libertins toute leur Philosophie. Mais, grace au Ciel, toute folle & toute dissipée que j'avois été pendant ma vie, Dieu ne m'avoit pas abandonné jusques-là. J'avois eû plus de negligence que de haine pour mes devoirs : & quand je pensois que la mort étoit terrible, si j'en croyois ma Religion; c'est que je me reprochois de l'avoir crûë, cette Religion, comme font une infinité d'honnêtes gens dans le monde, qui n'ont jamais songé à la révoquer en doute, qui frémiroient de le voir faire, mais qui contens de s'appeller Chrétiens, vivent avec ce nom-là, qu'ils professent tout aussi tranquilles, que s'ils professoient la chose. Je passai plusieurs jours dans ces réflexions, pendant lesquels le monde prit à mes yeux une autre face.

Mon mari tomba malade, & mourut quelque tems après, plein d'un amitié pour moi que je devois à son bon cœur plus qu'à mes soins. Je lui demandai mille fois pardon

de ne lui avoir pas donné d'assez vifs témoignages de la mienne : je versai un torrent de larmes, il me serra la main, & mourut.

Je fus quelques jours ensevelie dans la douleur la plus profonde, & il ne m'avoit point laissé d'enfans. Sa niéce qui étoit orpheline me tint lieu de fille, je me chargeai de son éducation & de sa fortune, & je rompis sans retour avec tout ce qu'on appelle plaisirs du monde, & avec toutes les personnes qui les aimoient : je ne fréquentai plus qu'un certain nombre de femmes retirées, qui m'associérent à leurs fonctions dévotes ; mais je me rebutai bientôt de leur commerce : je ne leur entendois parler que de leur Directeur, leur vie se passoit en scrupules, qui demandoient qu'on le revit, quand on venoit de le quitter : & puis qu'on y retournât après l'avoir revû, & puis qu'on l'envoyât prier de revenir, quand on ne pouvoit l'aller chercher ; cela ne me plaisoit point, je trouvois beaucoup d'imperfec-

tion dans ce besoin éternel qu'on avoit de la créature pour aimer le Créateur. Je croyois voir là dedans que la chair étoit plus dévote que l'esprit, & il me paroissoit enfin que ce violent amour pour Dieu pouvoit fort bien ne servir au cœur que de prétexte pour une autre passion.

Un de ces Directeurs mourut; & la Dame à qui il appartenoit, en pensa devenir folle. Son pieux désespoir me scandalisa : Dieu qui lui restoit, ne lui suffisoit pas pour la consoler : & je quittai tout-à-fait ces compagnes, qui ne pouvoient s'accommoder de ses volontés, pour me retirer à la campagne, où je fais mon séjour ordinaire, & où mon Curé prend soin de ma conscience, sans avoir rien à démêler avec mon cœur.

VINGTIE'ME FEUILLE.

J'Aprens qu'il a paru dans le Public une Feüille intitulée un Spectateur François, où l'on fait

une Critique d'Inés, Tragédie de Monsieur de la Motte; quelques personnes trompées par le Titre auront pû me l'attribuer, & je crois devoir avertir qu'elle n'est point de moi, que je ne sçais d'où elle part, & même que je ne l'ai point lûë; ce n'est point parce qu'elle critique l'Ouvrage d'un homme Illustre, que je prens soin d'avertir qu'on ne s'y méprenne pas, & qu'elle ne m'appartient point; il est vrai que j'estime infiniment Monsieur de la Motte, & je serois d'un esprit bien peu sensé, si je n'étois pas dans ce sentiment-là; mais en qualité de Spectateur des hommes, tel que je suis, Monsieur de la Motte avec tout son mérite & sa réputation, ne m'effraie point, & devient à mes yeux un homme comme un autre, c'est-à-dire un simple sujet d'observation, de même que l'homme dont on ne parle point & qui se perd dans la foule.

Il n'y a ni petit ni grand homme pour le Philosophe, il y a seulement des hommes qui ont de

grandes qualités mêlées de défauts; d'autres qui ont de grands défauts mêlés de quelques qualités, il y a des hommes ordinaires, autrement dit, médiocres, qui valent bien leur prix, & dont la médiocrité a ſes avantages, car on peut dire en paſſant que c'eſt preſque toûjours aux grands hommes en tout genre que l'on doit les grands maux & les grandes erreurs; s'ils n'abuſent pas eux-mêmes de ce qu'ils peuvent faire, du moins ſont-ils cauſe que les autres abuſent pour eux de ce qu'ils ont fait.

Mais pour revenir à mon ſujet, je n'avertis que la critique d'Inés n'eſt point de moi, que parce qu'elle n'en eſt point; ſi elle eſt bonne que le véritable Auteur en ſoit loüé, je ne veux le bien de perſonne; ſi elle eſt mauvaiſe, j'ai aſſez de mes fautes ſans me charger de celles d'autrui; en fait de critique ou d'éloge, je ſuis bien aiſe que perſonne ne faſſe pour moi, je m'en tiens au peu que je ſçais faire, & je veux avoir tort ou raiſon par mes propres Oeuvres.

Je ne ferai plus qu'une attention là-dessus, la Critique d'Inés est intitulée un Spectateur François; je n'ai rien à dire à l'Auteur qui a pris mon Titre, mais si j'avois été homme à faire valoir exactement le Privilége de mon Livre; l'Imprimeur de cette Critique mise sous mon Titre, n'auroit pas trouvé son compte avec moi; passe pour cette fois où je me contente de dire que cette Feüille anonime ne m'appartient point, mais si on y revenoit, je prendrois les mesures convenables en pareil cas, & je ne souffrirai plus une confusion de Titres, dont le moindre inconvenient seroit de me faire ou plus d'honneur, ou plus d'injure que je n'en mérite, & qui avec cela pourroit me charger de l'iniquité de tout homme dangereux & hardi qui voudroit écrire sans être connu, & par-là, livreroit mon caractere, & l'innocence de mes mœurs à la discretion de son audace.

Puisqu'il s'agit ici d'Inés, & qu'il m'a fallu discontinuer la suite des

ſujets que j'ai coûtume de traiter dans mes Feüilles, je vais donner la moitié d'une lettre qu'un de mes amis m'écrit de Paris, à la campagne où je ſuis, je l'avois prié de me dire ſes ſentimens ſur cette Tragédie, & voici comment il s'explique. Les réflexions qu'il fait dans ſa lettre me tiendront lieu d'un Spectateur ordinaire.

Après vous avoir informé de tout ce que vous vouliez ſçavoir, je vais à preſent vous ſatisfaire ſur le chapitre d'Inés; le Public a déja fait ſon éloge par la grande avidité qu'il a marquée pour la voir, & moi qui vous parle, j'étois de ce public-là, & même de la portion de ce public la plus avide. Ainſi c'eſt déja vous dire en gros ce que je penſe de l'Ouvrage. Je n'ai pas le tems d'en faire le détail, & je vous en dirai ce que je pourrai, ſans ordre, & ſuivant que les choſes me viendront.

Je trouve d'abord qu'il regne un extrême interêt dans cette Tragédie, mais de cet interêt rare qu'il n'appartient

n'appartient qu'à peu d'Auteurs de jetter dans ces sortes d'ouvrages; interêt qui vient moins des faits, que de la maniere de les traiter, interêt encore plus semé, plus répandu, que marqué seulement en quelques endroits.

Dans les Tragédies ordinaires, paroît-il une situation interessante, elle frappe son coup, & voilà qui est fini jusqu'au moment qu'il en revienne une autre.

Ici chaque situation principale est toûjours tenuë presente à vos yeux, elle ne finit point, elle vous frappe par tout, sous des images passageres qui la rappellent sans la répeter, vous la revoyez dans mille autres petites situations momentanées qui naissent du dialogue des personnages, & qui en naissent si naturellement que vous ne les soupçonnez point d'être la cause de l'effet qu'elles produisent; de façon que dans tout ce qui se passe actuellement d'interessant, réside encore, comme à votre insçû, tout ce qui s'est passé : de-là vient que

vous êtes remué d'un interêt si vif, & si soutenu, & qui est d'autant plus infaillible, que hors les endroits extrémement marqués, vous ne distinguez plus les instans où il vous gagne, ni les ressorts qui le contiennent.

Et certainement c'est ce qu'on peut regarder comme le trait du plus grand maître; on auroit beau chercher l'art d'en faire autant, il n'y a point d'autre secret pour cela que d'avoir une ame capable de se pénetrer jusqu'à un certain point des Sujets qu'elle envisage. C'est cette profonde capacité de sentiment qui met un homme sur la voye de ces idées si convenables, si significatives; c'est elle qui lui indique ces tours si familiers, si rélatifs à nos cœurs; qui lui enseigne ces mouvemens faits pour aller les uns avec les autres, pour entraîner avec eux l'image de tout ce qui s'est déja passé; & pour prêter aux situations qu'on traite, ce caractere séduisant qui sauve tout, qui justifie tout, & qui même exposant des

choſes qu'on ne croiroit pas régulieres, les met dans un biais qui nous aſſujetit toûjours à bon compte; parce qu'en effet le biais eſt dans la nature, quoiqu'il ceſſât d'y être ſi on ne ſçavoit pas le tourner; car en fait de mouvemens, la nature a le pour & le contre, il ne s'agit que de bien ajuſter.

Par exemple le Prince malgré la convention faite avec ſa maîtreſſe de cacher leur amour, à cauſe du danger qu'il y a de le découvrir, l'avouë pourtant par une vivacité qui le prend, auſſi-tôt qu'on l'en accuſe.

Un genie borné auroit fait ſon perſonnage, plus diſcret, il n'auroit pas même imaginé qu'on pût ſe conduire autrement, & ſans jetter les yeux plus loin, il s'en ſeroit tenu au parti qui avoit d'abord la mine la plus raiſonnable, & qui étoit que le Prince ſe tût là-deſſus; & c'eſt juſtement avec cet eſprit-là qu'on fait des Ouvrages ſi froids, tous les Poëmes dramatiques qui ſont médiocres, ſont pleins de ces

régularités glacées ; mais il y a une conduite ſenſée d'un ordre ſupérieur, & c'eſt celle que tient un Auteur, qui ſçait qu'il y a des occurrences, où c'eſt agir judicieſement que de mettre une étourderie aparente à la place d'une action qui ſe preſente d'abord, & qui ſeroit dans l'ordre ordinaire de la raiſon ; qu'enfin il y a des inſtans où la paſſion fournit à un homme des vûës ſubites, auſquelles, il eſt impoſſible qu'il réſiſte, fuſſent-elles étourdies, & qui doivent l'emporter ſur tout ce qu'il avoit auparavant réſolu de faire & qu'il avoit crû le plus ſage ; car tout paſſionné qu'il eſt cet homme-là, il compare rapidement ce qu'il ſent alors, à ce qu'il avoit projetté, & peut-être n'a-t-on jamais le ſens ni plus droit ni plus vif que dans ces momens-là. La paſſion eſt ſouvent meilleure ménagere de ſes interêts qu'on ne penſe, & je croirois que la raiſon même dans de grands beſoins la ſecoure de tout ce que ſes lumieres ont de plus ſûr, car l'homme eſt ainſi fait, que tout

ce qu'il a lui sert & vient à lui quand il le faut.

Mais je m'écarte, revenons au Fils d'Alphonse; en vertu de quoi étoit-il convenu avec sa maîtresse de ne pas avoüer leur amour? en vertu de ce qu'il croyoit que cet amour n'étoit encore connu de personne, mais il voit que la Reine l'a penetré, cela change la these, elle l'en accuse devant son pere; n'en eût-elle encore qu'un soupçon, c'est tout de même pour Inés que si elle en étoit sûre. Cette amante n'en sera pas moins l'objet de ses fureurs, quoiqu'objet douteux. Il seroit donc inutile pour le Prince de s'en tenir à la négative; bien plus, il va devenir dangereux de nier, car dans l'état où sont les choses, c'est priver Inés de la seule défense qui peut lui rester contre la Reine, & cette défense, c'est l'aveu franc & hardi que le Prince fera de son amour pour elle: on pourra respecter, ou du moins ménager une fille de qualité chérie d'un Prince héritier présomptif de

la Couronne, d'un Héros qui fait lui-même les délices de tout un Peuple. Ajoûtez à cela je ne sçai quoi de courageux que sent un homme dont l'ame est haute, qui le dégoûte bientôt de toute prudence craintive, & qui lui dit qu'on n'oseroit le braver, & le pousser à bout dans une chose à laquelle il a déclaré qu'il s'interesse.

Voilà donc tout ce que le prince envisage, dans le détroit où il se voit, voilà les idées en consequence desquelles sa passion inquiete lui fait négliger une convention qu'un Auteur ordinaire auroit crû sacrée.

Eh bien cette hardiesse ne lui réüssit pas; le Roi n'en menace pas moins Inés, & quelques personnes voudroient même qu'il la fît soustraire, comme si le Prince qu'il s'agit de gagner, en devoit par-là devenir plus docile : mais passons cela, le Roi, dis-je, n'en menace pas moins Inés, il la fait même prisonniere de la Reine, dont il ne connoît ni la malice ni la noirceur; oh

pour lors le Prince se taira, n'ayez pas peur qu'il parle, il croyoit servir Inés en avoüant qu'il l'aimoit, il s'est trompé; il va croire qu'il l'assassineroit en avoüant qu'il est marié avec elle; & voilà bien la passion qui promene toûjours nos idées d'une extremité à l'autre, & quelquefois c'est les mener bien; ainsi c'en est fait, jamais il ne dira son mariage, & pour tirer Inés de péril, il n'y sçait plus rien que de l'enlever; c'est ce qu'il tente & qui ne leur réüssit pas non plus; il est vrai qu'Inés lui fait manquer son coup, & se refuse à une action violente & rebelle. Et que ne la force-t-il à le suivre, dira-t-on? c'est son Epouse; oüi: mais une Epouse à qui le mistere de leur union a conservé tous les droits d'une Amante, elle haït le crime, son Epoux en fait un qui n'est pas consommé, & cette Epouse vertueuse veut lui en sauver l'énormité qu'y joindroit un succès coupable, & se sacrifie elle même à ce peu d'innocence qu'elle peut encore lui conserver,

car pour le Prince, il ne court aucun risque, son pere sera son Juge, & ce pere ne se vengera que sur Inés de la violence de son Fils repentant. Que j'aime alors à voir la passion de ce Prince toute fougueuse qu'elle est, connoître pourtant les égards les plus tendres, & n'en relever pas moins de la tendre vertu d'Inés; Que cela peint bien les sentimens d'un époux qui ne l'est jusqu'ici que sous la figure d'un amant qu'on favorise, qui n'ose être heureux qu'en tremblant, & qui voit encore la pudeur de son épouse s'allarmer du bonheur secret qu'il obtient.

Pendant qu'Inés lui represente tout ce que son action a de criminel envers son Roi. Ce Roi, dont le Prince vient de forcer la garde, arrive, & trouve son Fils l'épée à la main : cherches-tu à m'ôter la vie, lui dit-il? ou quelque chose de semblable. Ces mots désarment le Prince, il jette son épée avec une promptitude, qui exprime tendrement à son pere tout l'abandon

qu'il lui fait de sa personne, toute l'horreur qu'il a lui-même de l'idée qu'on lui impute, & toute l'étenduë de son innocence à cet égard.

On démêle bien que le pere sent toute la force de son geste & du discours qui le suit, il continuë pourtant de paroître irrité, & je pense que c'est dans cet endroit-là que le Prince outré de se voir toûjours plus malheureux, & sa maîtresse toûjours plus exposée, retombe dans un transport de passion qui me semble admirable; si l'on ne ménage Inés, dit-il, il fera tout périr, il tuëra tout. En l'entendant parler ainsi, vous croiriez qu'il ne connoît plus personne : Point du tout, il est en lui un caractere genereux qui tient la main à son emportement. Du milieu de ces projets de vengeance, & de cette fureur aveugle, il sort machinalement une exception genereuse en faveur de son pere qui le maltraite; & en faveur de Constance, à laquelle le Spectateur ne songe pas alors, & dont on se rappelle tout d'un coup

la douceur & la vertu que l'on voit bien être les seules causes de cette exception que le Prince fait pour elle, & pour elle qu'on veut qu'il épouse malgré lui, je ne sçai rien de si beau que cela; mais à propos de Constance, de cette Princesse rejettée du Prince qu'elle aime, & qui ne sert, pour ainsi dire, qu'à mettre le hola par tout; qui, de quelque côté qu'on la considere, fait un personnage comme disgratié, d'ailleurs assez uniforme, & qui semble ne devoir pas lui attirer une grande attention. Avez-vous rien de plus piquant qu'elle dans cette Tragédie, perdez-vous un instant ses interêts de vûë, combien ne vous les recommande-t-elle pas, par le sacrifice qu'elle en fait elle-même, par la douleur qu'il lui en coûte en les négligeant, par la contrainte où elle tient cette douleur, afin que son injure en frappe moins la Reine & le Roi même par la sensibilité qu'elle éprouve aux malheurs du Prince & de sa maîtresse, par ce secours affectueux

qu'elle leur prête ſans qu'ils le ſçachent & qu'elle leur offre enſuite, & tout cela ſans faſte, ſans inſinuer aucune de ces oſtentations romaines, qui gâtent ce qu'on fait de génereux en le ventant, & qui humilient ceux qu'on oblige : oüi je l'avoüe, Conſtance m'a charmé, c'eſt un caractere abſolument neuf, on oublie de l'admirer à force de l'aimer. Sa douceur & ſa ſimplicité nous dérobent ce qu'il a de grand, je n'y ſens rien de cette vertu affectée au Théatre, & avec laquelle peut-être ſeroit-on inſupportable dans le monde ; Conſtance eſt comme une perſonne qui vivroit parmi nous, qui vaudroit mieux que nous tous, & dont nous ſentirions avec plaiſir la ſupériorité, ſans la réfléchir avec l'étonnement qu'elle mériteroit.

Avez-vous remarqué ce que vaut l'aveu qu'elle fait au Roi de l'amour qu'elle a pour ſon Fils ; que les ſentimens d'un cœur qui ſe choiſit un pareil confident, ſont reſpectables ; que ce choix eſt bien garent

d'une ame dont les foibleſſes mêmes n'enfanteront que des actions vertueuſes. Pour la Reine ſa mere je ne l'aime point, mon ſentiment eſt que Monſieur de la Motte s'eſt trompé dans ce caractere : cette femme-là déplaît moins, parce qu'elle eſt méchante, que par ſa maniere de l'être. Une Reine comme elle, doit être plus décemment ſenſible à ces affronts, & laiſſer aux femmes du commun cet éclat humiliant qu'elles font des leurs. Je voudrois donc qu'elle diſſimulât ſans en valoir mieux : que ſes emportemens n'appriſſent pas que c'eſt elle qui a empoiſonné Inés, & qu'elle ne fût ſoupçonnée de ce coup qu'à cauſe de l'interêt qu'elle auroit eu à le faire.

Après cela je conviens que ſa méchanceté va au profit des autres perſonnages : le malheur d'Inés en eſt plus touchant, la vertu de Conſtance plus ſenſible, le Roi moins libre de ſe diſſimuler les torts de ſon Fils, & plus obligé de le punir quand ils le rendent criminel. La paſſion

du Prince en eſt plus exercée, ſon ſilence obſtiné ſur ſon mariage en eſt plus raiſonnable, car il y a apparence, que ſoit qu'il meure ou qu'il vive, l'aveu qu'il en feroit perdroit Inés à qui l'on ne peut juſques ici rien reprocher, ſinon qu'il l'aime; enfin cette méchanceté nous ameine ce bel endroit, où le Roi après avoir condamné ſon Fils par une rigueur qui n'eſt point dans nos mœurs à la vérité, mais que la Loi bien exactement obſervée ne déſavoüeroit point, où le Roi dis-je, parlant à la Reine qui a pourſuivi la mort du Prince, lui dit! eh, pourquoi jugiez-vous ſa mort ſi néceſſaire, en ajoûtant après, je vois bien que mon Fils n'a plus de mere.

Cet endroit-là me fera encore remarquer une choſe, c'eſt cette connoiſſance intime & réciproque qu'au milieu de leurs diviſions le Pere & le Fils dans toute la Piéce ont, de l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre, jamais ils ne s'aiment plus, ils ne ſe le font jamais plus entendre, que dans leurs actions qui le

démontrent le moins, & pour surcroit de peine, il faut qu'ils gênent leurs sentimens, l'un dans la crainte que son pere ne s'en serve pour le gagner, l'autre dans la crainte que son fils n'arrache à la nature une grace que la justice lui refuse.

Voilà de grandes sources d'interêt, mais c'est bien dommage que le Prince aille mourir.

Aussi le Conseil que le Roi tient pour le juger me blesse-t-il en partie; sa tournure ingénieuse ne me console pas de l'Arrêt qu'on y prononce; le Juge qui absout le Prince tout son rival qu'il est, je l'estime d'abord; mais quand l'autre le condamne politiquement, après avoir cité les obligations qu'il a à ce Prince, oh je suis son serviteur, sa justice s'explique d'une façon trop bizare, le paralelle que j'en fais avec les obligations qu'il cite, me la rend odieuse, toute loüable qu'elle est dans le fond; outre cela je m'apperçois tout d'un coup qu'on a voulu contrafter trop spirituellement les avis de ces deux

Juges ; l'Auteur eſt trop là-dedans, lui qui ne paroît nulle part que là, & je ſens malgré moi que cela ne s'accorde pas avec l'interêt ſérieux & de bonne foi qui m'occupe; peut-être ai-je tort de penſer comme cela, mais il eſt comme impoſſible de ne pas tomber dans ce tort-là, & par-là mon tort eſt celui de l'Auteur.

Je ne ſçais pourquoi je n'ai preſque rien dit du perſonnage d'Inés qui contribuë de tout ſon Rolle au plaiſir que donne cette Tragédie, & dont les diſcours, dans le dernier Acte ſur tout, emportent le cœur, adieu mon ami, le papier me manque. *Vale.*

VINGT-UNIE'ME FEUILLE.

UN Inconnu m'envoya, il y a quelques jours, un paquet que mon valet reçut pendant mon abſence, j'y ai trouvé un Manuſcrit contenant la Vie de ce même Inconnu, avec une Lettre qu'il eſt

inutile de rapporter toute entiere, & dont je ne donnerai ici qu'une partie; la voici.

MONSIEUR,

Puiſque vous vous appliquez à connoître les hommes, n'y en eut-il qu'un ſeul entre cent mille qui dût profiter de vos recherches; votre étude ne dût-elle avancer que vous dans la ſageſſe; ne contribua-t-elle qu'à perfectionner votre raiſon; le peu de progrès que j'ai fait moi-même dans cette étude, me perſuade que je dois, ſi je puis, aider au progrès que vous y pouvez faire : Le ſecours que j'ai à vous donner, c'eſt l'Hiſtoire de ma vie, ſi vous ne trouvez pas à propos de la produire telle qu'elle eſt, du moins y puiſerez-vous des réflexions qui vous ſeroient peut-être échapées. Dans tout le cours de mes avantures, j'ai été mon propre Spectateur, comme le Spectateur des autres, je me ſuis connu autant qu'il

qu'il eſt poſſible de ſe connoître; ainſi c'eſt du moins un Homme que j'ai développé, & quand j'ai comparé cet Homme aux autres, ou les autres à lui, j'ai crû voir que nous nous reſſemblions preſque tous; que nous avions tous à peu près le même volume de méchanceté, de foibleſſe, & de ridicule; qu'à la vérité, nous n'étions pas tous auſſi fréquemment les uns que les autres, foibles, ridicules, & méchans; mais qu'il y avoit pour chacun de nous des poſitions, où nous ſerions tout ce que je dis-là, ſi nous ne nous empêchions pas de l'être.

Quoiqu'il en ſoit, Monſieur, diſpoſez comme il vous plaira de ce que je vous envoye, & continuez votre travail: de tous les uſages qu'on peut faire de ſon eſprit, le plus loüable, & peut-être le ſeul utile, c'eſt celui que vous faites du vôtre; laiſſez à certains ſçavans; je veux dire aux faiſeurs de ſyſtêmes, à ceux que le vulgaire appelle Philoſophes, laiſſez-leur entaſſer mé-

thodiquement visions sur visions en raisonnant sur la nature des deux substances, ou sur choses pareilles; à quoi servent leurs méditations là-dessus, qu'à multiplier les preuves que nous avons déja de notre ignorance invincible: Nous ne sommes pas dans ce monde en situation de devenir sçavans; nous ne sommes encore que l'objet ou plûtôt le sujet de cette science que nous voudrions avoir: jusques-là soumettons notre orgueïl, sa curiosité ne trouveroit pas ici son compte, tout en nous est disposé pour la confondre; l'envie que nous avons de nous connoître, n'est sans doute qu'un avertissement que nous nous connoîtrons un jour, & que nous n'avons rien à faire ici, qu'à tâcher de nous rendre avantageux ce développement futur des misteres de notre existence; l'impossibilité de les comprendre ne les détruit point, n'en empêche pas les conséquences: de la maniere dont nous les ignorons, il nous est aussi peu possible de les nier, que de les comprendre; & ne pouvoir

les nier, c'eſt en connoître ce qu'il nous faut pour en craindre le nœud, & pour prendre garde à nous; voilà où nous en ſommes, ne nous révoltons point contre cette admirable œconnomie de lumiere & d'obſcurité que la ſageſſe de Dieu obſerve en nous à cet égard-là; en un mot ne cherchons point à nous comprendre; ce n'eſt pas là notre tâche: interrogeons les Hommes, ils nous apprendront quelle elle doit être.

Qu'éxigent-t-ils de moi? qu'eſt-ce que j'éxige d'eux? quelle eſt la fonction dont ils ont le plus de beſoin que je m'acquite avec eux? quelle eſt celle dont j'ai le plus de beſoin qu'ils s'acquitent avec moi? c'eſt cela qui doit décider ce me ſemble. Soyez bon & vertueux avec moi, me dit tout Homme quelconque. Soyez de même à mon égard, dis-je à tout Homme à mon tour, toutes nos voix ne forment là-deſſus qu'un écho; & de la ſcience dont je parlois tout à l'heure, pas un mot.

Laissons-là donc cette science que personne ne me demande, que je ne demande à personne, & que toutes nos lumieres nous refusent; faisons l'ouvrage qui nous est indiqué, soyons bons & vertueux, on apprend si aisément à le devenir; ce que je voudrois raisonnablement qu'un autre fit pour moi, ne le fit-il point, m'enseigne ce que je dois faire pour lui, voilà toute la science dont il s'agit, & l'unique qui soit nécessaire, qui est à la portée de tous les Hommes, qui n'éxige presque aucun frais d'étude; il est vrai qu'elle est d'une pratique difficile, mais pourquoi presque toutes nos lumieres n'aboutissent-elles qu'à nous en donner des leçons, si nous ne sommes pas nés pour la pratiquer; nous regorgeons là-dessus, si j'ose le dire, d'instructions intérieures & pressantes: car enfin que l'Homme sans honneur & sans religion me réponde, si pourtant il est vrai qu'il y ait de ces gens-là.

Quand je dis à l'Homme à qui j'ai affaire, traitez-moi avec justice?

écoutez la voix de votre conscience; Que pensai-je en lui disant cela.? Je regarde cette conscience, à qui je veux le rendre attentif, ou comme la regle sacrée de ses actions, ou comme un guide imposteur qui va, s'il le suit, l'égarer à mon avantage, & n'en faire qu'un imbecile; si elle est la régle de ses actions : Ma conscience est donc aussi la regle des miennes : si c'est un guide imposteur qu'il n'appartient qu'aux imbéciles de suivre, il n'y aura donc d'Homme sage que celui qui expliquera toutes ses idées de justice à contre sens; eh où en sommes nous si la véritable sagesse n'est qu'un esprit de brigandage? Toutes nos Loix ne sont donc établies que pour faire des dupes; on punit donc un sage quand on punit un fripon, le plus criminel est donc le plus raisonnable, & l'Homme vertueux n'est qu'un sot, qu'une miserable dupe de sa raison, dont il devroit rebuter les inspirations, & auſquelles il devroit substituer des idées meurtrieres &

ſubtiles qui lui apprendroient qu'il faut être un coquin pour remplir ſa véritable charge dans ce monde.

Quelle étrange ſageſſe que celle qu'on ne peut avoir qu'en prenant le contrepied de toutes ſes lumieres naturelles, qu'en ſe diſant à ſoi-même, cet eſprit de juſtice que je trouve en moi, que je trouve dans un autre, qui fait ma ſûreté & la ſienne, cet eſprit-là n'eſt qu'illuſion : Quelle étrange ſageſſe, encore une fois, que celle qui apprend à détruire l'ordre qui nous conſerve, que celle qu'on ne peut ſouffrir dans les autres, que les autres ne peuvent ſouffrir en nous, que celle dont on eſt obligé de pourſuivre, de deshonnorer, d'étouffer les Sectateurs.

Il eſt vrai que nous naiſſons tous méchans, mais cette méchanceté nous ne l'apportons que comme un monſtre qu'il nous faut combattre : nous la connoiſſons pour monſtre dès que nous nous aſſemblons, nous ne faiſons pas plûtôt ſociété que nous ſommes frappés de la né-

ceſſité qu'il y a d'obſerver un certain ordre qui nous mette à l'abri des effets de nos mauvaiſes diſpoſitions, & la raiſon qui nous montre cette néceſſité, eſt le correctif de notre iniquité même.

Cet ordre donc une fois prouvé néceſſaire pour la conſervation générale, devient (à ne parler même qu'humainement) un devoir indiſpenſable pour chacun de nous qui frémiſſons d'horreur à la vûë de ce qu'il arriveroit, ſi cet ordre n'y étoit pas.

Il faut que mon prochain ſoit vertueux avec moi, parce qu'il ſçait qu'il feroit mal, s'il ne l'étoit pas, il faut que je le ſois avec lui, parce que je ſçais la même choſe.

Malheur à qui rompt ce contrat de juſtice dont votre raiſon & la mienne, & celle de tout le monde ſe lient, pour ainſi dire, enſemble, ou plûtôt ſont déja liées, dès que nous nous voyons, en quelque endroit que nous nous voyons, & ſans qu'il ſoit beſoin de nous parler. Contrat qui m'oblige même

avec l'Homme qui ne l'observe pas à mon égard, parce que ce n'est pas une loi conditionnelle & particuliere faite avec lui; loi qui seroit inutile, impuissante, & malgré laquelle notre corruption reprendroit bientôt son empire féroce. Non, c'est une loi de nécessité absoluë, passée pour jamais avec l'humanité, avec tous les Hommes ensemble, & par tous les Hommes en géneral qui l'ont tous ratifiée, & qui la ratifieront toujours.

Malheur donc à qui n'observe pas autant qu'il est en son pouvoir cette loi de bon sens universelle, devenuë juste par la nécessité qu'il y a de la suivre, & dont celui de qui je tiens mes lumieres me reprochera le violement devenu criminel, parce que ma raison le condamne, parce que je sçais que mon bien & ma vie, & tout ce que je possede, sont autant de bienfaits que me dispense l'observation génerale de cette loi, & qui me seroient arrachés si tout le monde étoit aussi méchant que je le suis.

Que

Que les coutumes, que les usages particuliers des Hommes soient défectueux, cela se peut bien, aussi ces usages sont-ils de la pure invention des Hommes, aussi ces coutumes sont-elles aussi variées qu'il y a de Nations diverses, mais cette loi qui nous prescrit d'être juste & vertueux est par tout la même: les Hommes ne l'ont pas inventée, ils n'ont fait que convenir qu'il falloit la suivre telle que la raison où Dieu même la leur présentoit & leur présente toûjours d'une maniere uniforme. Il n'a pas été nécessaire que les Hommes ayent dit voilà comment il faut être juste & vertueux, ils ont dit seulement soyons justes & vertueux, & en voilà assez, cela s'entend par tout, cela n'a besoin d'explication dans aucun Païs; en quelque endroit que j'aille je trouve dans la conscience de tous les Hommes une uniformité de science sur ce chapitre-là qui convient à tout le monde. Si j'ai des besoins ou des interêts qui me soient personnels & particuliers, je

n'ai qu'à les dire & l'on ſçait tout d'un coup ce qu'il me faut.

Mais c'eſt aſſez parler de juſtice & de vertu, j'en reviens, Monſieur, à vous encourager à pourſuivre un travail qui ne tend qu'à faire reſſouvenir les Hommes de leurs véritables devoirs, &c.

Je ſupprime ici de la Lettre de l'Inconnu plus que je n'en donne, mais ce qu'il en reſte nous meneroit trop loin.

J'ai lû d'un bout à l'autre ſes Avantures, & je les ai trouvé ſi inſtructives, & en même tems ſi intereſſantes que j'ai reſolu de les donner, quelques longues qu'elles ſoient; elles employeront bien dix-huit à vingt de mes Feüilles, & je les regarde comme des Leçons de Morale d'autant plus inſinuantes qu'elles auront l'air moins dogmatique, & qu'elles gliſſeront le précepte à la faveur du plaiſir qu'on aura, je crois, à les lire. Cependant je pourrai de tems en tems en ſuſpendre la ſuite pour une quinzaine, & traiter alternativement

quelques-uns de mes Sujets ordinaires : Voici maintenant par où commencent ces Avantures.

Je suis né dans les Gaules d'une Famille assez médiocre, & de parens, qui pour tout héritage ne me laisserent que des exemples de vertu à suivre. Mon pere, par sa conduite, étoit parvenu à des Employs qu'il exerça avec beaucoup d'honneur, & qui avoient déja rendu sa fortune assez brillante, quand une longue maladie qui le rendit très-infirme l'obligea de les quitter dans un âge peu avancé.

A peine s'en fut-il défait, qu'une banqueroute subite lui enleva les deux tiers de ce qu'il avoit acquis : il ne lui resta pour toute ressource qu'un bien de Campagne d'un très-médiocre revenu, où il alla vivre, ou plûtôt languir, avec sa petite famille composée de ma mere, de ma sœur, qui avoit dix-sept ans, & de moi qui en avoit près de seize, & qui sortoit de mes classes.

Ma mere qui avoit une extreme tendresse pour ses enfans & qui les

voyoit pauvres, soutint d'abord notre malheur avec moins de force que mon pere. Toute vertueuse qu'elle étoit, son esprit parut entierement succomber sous le coup qui venoit de nous frapper : Dès qu'elle fut à la Campagne, la dure œconomie qu'il fallut y garder pour y vivre ; le retranchement total de mille petites délicatesses qu'elle nous avoit laissé prendre, & dont elle nous voyoit privés ; le chagrin de voir ses chers enfans devenus ses Domestiques & changés, pour ainsi dire, en Valets de campagne ; Enfin je ne sçai quelle tristesse muette & honteuse qu'elle voyoit en nous, que la misere peint sur le visage des honnêtes gens qu'elle humilie, & qui fait plus de peine à voir aux personnes qui ont du sentiment, que la douleur la plus déclarée : Tout cela jettoit ma mere dans une affliction dont elle n'étoit pas la maîtresse. Elle ne pouvoit nous regarder sans pleurer : mon pere qui l'aimoit, & à qui nous étions chers s'enfuioit quelquefois à

ſes pleurs, & quelquefois ne pouvoit à ſon tour s'empêcher de joindre ſes larmes aux ſiennes.

Un jour que je revenois ſur le ſoir de cuëillir un peu de fruit que nous avions dans un petit Verger, je ſurpris mon pere & ma mere qui ſe parloient auprès de notre maiſon, & je les écoutai à la faveur d'une Haye qui me couvroit : J'entendis que ma mere ſoûpiroit, & que mon pere s'éfforçoit de calmer ſa douleur.

Dans les premiers jours de notre infortune, lui diſoit-il, je n'ai point condamné l'excès de votre affliction : Vous vous y êtes abandonnée; je ne vous ai rien dit; il n'eſt pas étonnant que la raiſon plie d'abord ſous de certains revers : les mouvemens naturels doivent avoir leurs cours, mais on ſe retrouve après cela : on revient à ſoi-même, on s'appaiſe, & vous ne vous appaiſez point. J'ai dévoré mes chagrins autant que j'ai pû, de peur d'augmenter les vôtres. Pour vous, vous ne me menagez point; vous

m'accablez ; vous me faites mourir, & vous ne vous en souciez pas. J'aime nos enfans autant que vous les aimez : j'ai été aussi sensible que vous au malheur qui leur ôte ce que j'esperois leur laisser : D'ailleurs je suis infirme ; suivant toute apparence vous me survivrez, & vous resterez à plaindre, & vous aurez de la peine à vivre. Que croyez-vous qu'il se passe dans mon cœur, quand j'envisage ce que je vous dis-là ? Depuis trente ans que je vis avec vous dans une si grande union, n'ai-je pas appris à m'interesser à ce qui vous regarde ? N'avez-vous pas eû le tems de me devenir chere ? mes chagrins tels qu'ils sont ne me suffisent-ils pas ? Voulez-vous toûjours en redoubler l'amertume ? mes forces diminuënt tous les jours, la fin de ma vie n'est que trop persécutée, ne contribuez point à la rendre plus triste. Vous avez toûjours eû de la religion, j'esperois que vous me consoleriez, que nous nous consolerions l'un & l'autre : mais tout me manque à la fois : Dieu

veut apparemment que je meurs environné de trouble, & de désolation. Il m'a ôté mes biens, & ma santé, & vous m'ôtez la satisfaction de vous voir soûmise à sa volonté. C'étoit-là le seul bien qui pouvoit me rester; la seule paix que mon cœur pouvoit encore goûter; votre vertu me la promettoit; mais tout m'est refusé : il faut que l'affliction me suive jusqu'au tombeau, & que Dieu m'éprouve jusqu'au dernier moment de ma vie.

Je n'entendis après ces mots qu'un mélange confus de soûpirs qui me glacerent le cœur; ensuite ils recommencerent à se parler, mais très-bas, & comme en se promenant, ce qui me fit perdre ce qu'ils disoient. J'allois donc me retirer, quand mon pere haussant un peu plus la voix m'arrêta.

Ne vous embarassez point de nos enfans, dit-il, mon fils a des sentimens d'honneur, & sa sœur est née vertueuse : ne songeons qu'à cultiver ces heureuses dispositions : depuis le malheur qui nous est arrivé,

j'ai déeouvert en eux un caractere qui me charme. Ils vous ont vû pleurer du peu de fortune que nous leur laiſſerons; ils m'en ont vû affligé moi-même. Vos pleurs & mes chagrins ne ſont pas demeurés ſans reconnoiſſance : leur cœur y a répondu, & notre affliction pour eux a réchauffé leur tendreſſe pour nous: je l'ai remarqué dans mille petites choſes; & je vous avoüe que cela me donne une grande idée d'eux. Mettons à profit cet attendriſſement où notre amour les a mis pour nous : Voici l'inſtant de leur donner des Leçons : jamais leur cœur n'y ſera plus docile : ils ſont infortunés & attendris; il n'y a point de ſituation plus amie de la vertu, que celle où ils ſe trouvent.

VINGT-DEUXIE'ME FEUILLE.

VOici la ſuite des Avantures de l'Inconnu, & dorènavant je les continuerai ſans préambule.

Mon pere & ma mere, après s'être encore entretenus quelque tems, rentrerent dans la maiſon; je m'y retirois moi-même quand je rencontrai ma ſœur qui venoit d'un autre côté; comme elle me vit fort triſte, elle me demanda ce que j'avois : helas ma ſœur lui répondis-je la larme à l'œil, ſi vous ſçaviez la converſation que je viens d'entendre, entre mon pere & ma mere, ſur notre chapitre, vous feriez auſſi affligée que moi, je n'étois pas loin d'eux, ils ne me voyoient pas: ma mere eſt toûjours au déſeſpoir de nous voir ruinés, elle nous aime trop, nous ſerons la cauſe de ſa mort, mon pere n'oublie rien pour la conſoler, & je ſens bien qu'il auroit beſoin de conſolation lui-même; vous ſçavez qu'il n'a point de ſanté, ma mere depuis quelque tems eſt toûjours malade, nous les perdrons peut-être tous deux, ma ſœur, ils ne peuvent pas y réſiſter, eh où en ſerons-nous après; que ferions-nous au monde s'ils n'y étoient plus, de quel côté tourner, qui eſt-ce qui

nous aimera autant qu'ils nous aiment, eſt-ce que nous pourrions vivre ſans les voir, nous qui n'avons plus qu'eux, nous qui n'aimons qu'eux? auſſi, ma ſœur, je vous l'avoüe, j'aimerois mieux mourir, que de nous voir abandonnés comme nous le ſerions.

Nous n'y ſommes pas encore, me répondit-elle avec amitié (car nous étions très-tendrement unis) ne vous mettez point des choſes ſi funeſtes dans l'eſprit, ſurtout mon frere n'allez point pleurer devant eux, prenez y garde, vous les chagrineriez encore davantage, tâchons au contraire de leur paroître guaïs, peut être que cela diminuera l'affliction où ils ſont, puiſqu'ils nous aiment tant, ils méritent bien que nous faſſions pour eux tout ce que nous pourrons.

Mon pere qui au bruit que nous faiſions s'étoit arrêté ſur le pas de la porte, s'aprocha doucement dans l'obſcurité, & entendit aiſément tout ce que nous diſions; ſon cœur n'y pût tenir, il vint à nous péne-

tré de tendreſſe, ah mes enfans que vous êtes aimables, nous dit-il en nous ſerrant entre ſes bras, & que vous méritez bien vous-mêmes toute l'inquiétude que vous m'avez donnée juſqu'ici; venez ſuivez-moi, ajoûta-t-il en nous prenant par la main, allons dire à votre mere ce que je ſçais de vous, venez lui payer ſes larmes, je la connois, quel bonheur pour elle, quelle recompenſe de ſa douleur, quelle mere eut jamais plus de grace à rendre au Ciel.

Mon pere continuoit toûjours à nous parler quand il entra avec nous dans une ſalle où étoit ma mere qui liſoit, quittez votre lecture, lui dit-il, je viens vous apprendre qu'il n'y a plus d'affliction ni pour vous ni pour moi. Embraſſez vos enfans, jamais pere ni mere n'en ont eu de plus dignes de leur tendreſſe, ne les plaignez plus, rejoüiſſez-vous; nous nous trompions, nous avions du chagrin pour eux, & il ne leur eſt point arrivé de vrai malheur, rien ne leur manque ma chere femme, ils ont de la vertu, je viens d'en

être convaincu, je les écoutois sans qu'ils le sçussent. Votre fille disoit tout à l'heure à son frere qui pleuroit, que puisque nous les aimions tant, nous méritions bien qu'ils s'efforçassent d'adoucir nos inquiétudes : Que dites-vous de ces sentimens-là ? y a-t-ildes richesses qui les vaillent ? nos enfans resteront-ils si malheureux ? serez-vous encore affligée ? le pourrez-vous ? n'obtiendront-t-ils rien ? pour moi je me suis déja acquité envers eux, mon cœur est en paix, je suis content & j'ose leur répondre que vous le serez aussi; car pour de tristesse il n'en est plus question, je crois que ni vous ni moi n'en sçaurions plus avoir après cela ; mais ce n'est pas assez que de cesser d'être tristes, cela vaut davantage, nous devons nous croire heureux, nous devons l'être, comme nous le sommes effectivement, d'avoir des enfans qui ont le cœur si bon.

Ma mere à ce discours versa encore des larmes, mais ce fut des larmes de joye; oüi s'écria-t-elle, en nous caressant de caresses aus-

quelles mon pere joignoit encore les ſiennes; oüi mon mari vous avez eû raiſon de répondre pour moi, je ſuis contente.

Je ne ſçavois où j'étois, pendant que ma mere nous parloit ainſi; le raviſſement où je la voyois, ſes careſſes, celles de mon pere avoient mis mon cœur dans une ſituation qu'on ne peut exprimer, je me rapelle ſeulement que dans tout le cours de ma vie je n'ai jamais ſenti de mouvemens dont mon ame ait été auſſi tendrement penetrée qu'elle le fut dans ce moment.

De ce jour là finit notre triſteſſe commune, nous paſſâmes ſix mois dans toute la paix & toute la gayeté que peut donner un état où l'on ne déſire plus rien. Je me promenois ſouvent avec mon pere, & de tout ce qui s'offroit à nos yeux, il en prenoit occaſion de m'inſtruire; je ne ſçai comment il faiſoit en m'inſtruiſant, mais je regardois nos entretiens comme des heures de recréation pour moi; je craignois de les voir finir; il avoit l'art de les

rendre intereſſans, j'aimois à ſentir ce qu'il diſoit, ma jeuneſſe & ma vivacité qui pouvoient me dégoûter de ce qui étoit ſérieux & raiſonnable, comme pour l'ordinaire elles en dégoûtent les jeunes gens, ne contribuoient avec lui qu'à me rendre plus attentif à tous ſes diſcours : j'en valois mieux entre ſes mains d'être jeune & vif ; parce que je n'en avois que plus d'ardeur pour le plaiſir ; & que ce plaiſir, il avoit ſçû faire en ſorte que je le miſſe à m'entretenir avec lui.

Un jour que nous nous promenions comme de coûtume, nous vîmes paſſer un Seigneur extrêmement âgé, qui ſe promenoit comme nous aſſez près de ſon Château ; il avoit l'air triſte, abatu & révoit profondément ; d'où vient donc que ce Seigneur eſt ici, dis-je, en le voyant, il me ſemble ne l'avoir jamais vû à la campagne ; c'eſt qu'il a eû ordre de ſe retirer de la Cour, me dit mon pere ; Eh pourquoi cela, répartis-je ? Oh pourquoi me dit-il, pour n'avoir pas eû l'adreſſe

de se maintenir dans sa faveur, pour n'avoir pas eû une intrigue supérieure à celle de ses ennemis, pour n'avoir pas perdu lui-même ceux qui l'ont perdu, car ordinairement voilà les crimes de ces fameux disgraciés ; mais mon pere, vous m'étonnez, lui dis-je, les moyens de se maintenir dans sa faveur, me paroissent bien étranges ; c'est donc un coupe gorge que la Cour des Princes ; eh comment d'honnêtes gens peuvent-ils s'accommoder de cette faveur? je n'en sçais rien, reprit-il, tout ce que je puis dire, c'est que les ambitieux s'en accommodent ; sur ce pied-là, répondis-je, quand on dit d'un homme qu'il est ambitieux, on en dit bien du mal ; mais ne pourroit-on pas s'exempter de la nécessité de nuire aux autres, il n'y auroit qu'à ne se point faire d'ennemis? cela ne serviroit de rien, dit mon pere ; car dans ce païs-là les ennemis se font d'eux-mêmes. Avez-vous du credit? êtes-vous en place? vous voilà broüillé sans rémission avec je ne sçais combien de

gens à qui pourtant vous rendez service; eh, m'écriai-je, quel mal peut-on vouloir à un homme qui oblige? on lui veut mal de ce qu'il est en état d'obliger, reprit-il, de ce qu'on a besoin d'être son ami, au lieu qu'on voudroit que ce fut lui qui eût besoin d'être le nôtre; eh de quelle maniere faut-il donc se comporter avec des gens si méchans, lui dis-je; helas mon fils, me répondit-il, il faut être méchant soi-même; encore est-il bien difficile de l'être avec succès, car il s'agit d'avoir une méchanceté habile qui perde finement vos ennemis, sans qu'ils voyent comment vous vous y prenez; souvent même est-il nécessaire que ceux que vous employez pour les perdre ne s'apperçoivent pas de votre dessein; sçais-tu bien qu'à la Cour c'est le chef d'œuvre de l'esprit humain que cette méchanceté-là; on dit de celui qui y parvient, voilà un habile homme, voilà une bonne tête; il a culbuté ses ennemis; il a sçû écarter tout ce qui lui faisoit ombrage; il

faut

faut avoir bien de l'esprit pour se tirer d'affaire comme il a fait; mais mon pere, lui répondis-je, parmi des personnes comme nous, quelqu'un qui ressembleroit à cet habile homme-là; nous dirions de lui que c'est un fourbe, un perfide, un homme sans conscience & sans honneur, un homme qui ne vaut rien; bon, me dit mon pere en riant, tu fais là une plaisante comparaison. Eh qu'est-ce que c'est que des gens comme nous? il appartient bien à des hommes d'un état médiocre, d'avoir le privilége d'être fourbes ou perfides avec gloire; ne voilà-t-il pas de beaux interêts que les nôtres, pour mériter qu'on honore du nom d'habileté les perfidies que nous employerions pour avancer nos affaires, & pour ruiner celles de nos semblables; oh mon fils! ce n'est pas là l'esprit du monde; tu vois les choses comme elles sont, toi; tu a les yeux trop sains, mais si un peu d'extravagance humaine s'emparoit malheureusement de ton cerveau, égaroit ta raison,

& mitigeoit tes principes de vertu, tu penserois bien d'une autre maniere? sçache mon fils, que ce qu'on appelle noirceur de caractere, méchanceté fine, scelerateſſe de cœur, iniquité de toute eſpece, porte toûjours ſon nom naturel, & n'en change jamais pour des gens comme nous; parmi nous un fourbe eſt un fourbe, un méchant eſt un méchant, à notre égard on explique les choſes à la lettre, on les prend pour ce qu'elles ſont, nos poſtes ſont ſi petits, nos interêts de ſi peu de valeur que nous ne pouvons en impoſer à perſonne: le moyen qu'on ſe trompât ſur notre chapitre, nous ne ſommes revêtus de rien qui ſoit reſpectable pour les autres hommes, de rien qui étourdiſſe, qui ſubjugue leur imagination en notre faveur; rien ne nous couvre, pour ainſi dire, nous ſommes tout nuds, ou nous n'avons que des haillons qui ne ſont pas gratiables, & qui font qu'on nous juge ſans miſéricorde, & comme nous le méritons; de ſorte que nous avons beau être

faux avec soupleſſe, méchans avec toute l'induſtrie du monde; toute cette induſtrie, toute cette soupleſſe nous tourne à mal, & ne fait qu'ajoûter de nouveaux traits de laideur à notre indignité, (comme cela eſt juſte) en un mot chez nous tout cela eſt miſere d'eſprit & de cœur, plus ou moins odieuſe, ſuivant qu'elle eſt plus ou moins ruſée.

Mais quand on eſt environné d'honneurs, qu'on eſt revêtu de dignités, de grands emplois, oh pour lors, mon enfant, les choſes prennent une nouvelle face, cela jette un fard ſur cette miſere dont je viens de parler, qui en corrige, qui en embellit même les difformités; pour lors ſoyez mechant, & vous brillerez, nuiſez à vos rivaux, trouvez le ſecret de les accabler, ce ne ſera là qu'un triomphe glorieux de votre habileté, ſur la leur; ſoyez tout fraude & toute impoſture, ce ne ſera rien que politique, que manége admirable; vous êtes dans l'élevation, & à cauſe de cela les hom-

mes qui ſont vains & qui voudroient bien être où vous êtes, vous regardent avec autant d'égards qu'ils croiroient en mériter s'ils étoient à votre place; en reſpectant vos honneurs, c'eſt l'objet de leurs deſirs qu'ils careſſent; leur vanité, faute de mieux, prend plaiſir à conſiderer votre importance, celle des affaires que vous maniez, des relations que vous avez, & l'étenduë d'eſprit dont vous avez beſoin, & la beauté du miſtere ou des ſtratagêmes qui vous ſont néceſſaires dans toutes vos actions quelles qu'elles ſoient; fuſſent-t-elles indignes, n'importe, quelquefois même y gagnent-elles de l'être, elles en paroiſſent de plus grands coups, on a opinion qu'elles partent d'une néceſſité grave & politique, & cela leur donne un air de majeſté; le ſuccés qu'elles ont, le fracas qui s'enſuit, la ruine de celui-ci & de celui-là qu'elles apportent, les convertit en faits illuſtres, en avantures notables, qu'on eſt charmé de ſçavoir, & qu'on eſt tout glorieux de raconter; ce que je

te dis-là n'eſt pas encore aſſez, car non-ſeulement les actions de cette nature ſe ſauvent du mépris qu'elles mériteroient, mais on ſemble les éxiger de celui qui eſt en place, & s'il demeure oiſif on ne l'eſtime pas beaucoup, c'eſt un homme de peu de valeur, qui ne donne point de ſpectacle, & qui languit dans la carriere.

Voilà mon enfant pourquoi dans les grandes ſituations, l'iniquité la plus deliée fait tant d'honneur, pendant qu'il eſt ſi honteux à des gens comme nous, de n'être pas irréprochables dans la conduite de leur vie; mais au bout du compte qu'en dis-tu; notre lot n'eſt-il pas incomparablement meilleur que celui de ces perſonnes-là; leur grandeur a beau nous maſquer leurs actions, ils ont beau n'être appellés qu'habiles quand ils ſont méchans; ſi c'eſt un benefice pour eux, ils en payent bien les charges; tu ne ſçaurois croire ce que c'eſt que leur vie, quand j'y ſonge, je ne comprens rien à eux, ni à la paſſion qu'ils ont pour

le rang, pour le crédit, pour les honneurs, car cette paſſion-là ſuppoſe des cœurs orgueïlleux, avides de gloire, furieux de vanité; cependant ces gens ſi ſuperbes & ſi vains ont la force de fléchir ſous mille opprobres qu'il leur faut ſouvent eſſuïer; le droit d'être fiers, & de primer ſur les autres, ils ne l'acquerent, ils ne le conſervent, ils ne le cimentent qu'au moyen d'une infinité d'humiliations dont ils veulent bien avaler l'amertume; quelle miſerable eſpece d'orgueïl, auſſi ſe ſent-il preſque toûjours de la lâcheté qui le fait ſubſiſter, auſſi n'eſt-il bon qu'à donner la comedie aux gens raiſonnables qui le voyent.

J'écoutois avec attention mon pere, pendant qu'il parloit ainſi, & je me ſouviens qu'en verité, j'avois pitié de ceux dont il me dépeignoit le ſort; je jettois de tems en tems les yeux ſur ce Seigneur, dont j'ai parlé, & qui ſe promenoit encore aſſez près de nous, & je le voyois toûjours enſeveli dans une

rêverie mélancolique.

Il me paroît que tu t'intereſſes au chagrin de celui que tu regardes, me dit mon pere; il eſt vrai, lui dis-je, il me ſemble qu'il ſouffre : je le connois, reprit mon pere, il a l'ame d'un honnête homme, il eſt né obligeant, & l'on a toûjours dit du bien de lui; je ſuis perſuadé qu'il n'eſt tombé que faute d'avoir cette méchanceté ardente, par qui l'on vient à bout de ſe défendre de ſes ennemis & de les perdre. Sur ce pied-là, répondis-je, il ſe conſolera bientôt de ſa chûte; un honnête homme ne ſçauroit longtems regreter un état incompatible avec ſa bonté naturelle; hélas mon enfant, reprit-il, je ſuis ſûr que ce Seigneur ne le regrette que trop, cet état où il n'eſt plus; ſon cœur n'y a pas fait naufrage, il y eſt reſté bon & genereux, mais l'habitude des honneurs peut lui avoir gâté l'eſprit; il regrette ce fracas dans lequel il vivoit, ce mouvement que tant de monde ſe donnoit pour aller à lui, il regrette ſes flateurs dont il ſe moc-

quoit, mais qui regardoient comme un bonheur de se le rendre favorable, il ne voit plus ces airs timides & rampans qui divertissoient sa vanité; il ne fait plus la destinée de personne; ses amis n'ont plus tant d'interêt à le ménager; il soûpire après cette place qu'il tenoit dans l'esprit des autres, après ce respect craintif qu'il aimoit à inspirer, quoiqu'il se plût à le dissiper par des procedés obligeans; enfin, après mille fantômes pareils, sans lesquels il ne peut vivre, & qui sont devenus la nourriture nécessaire d'un esprit empoisonné d'ambition.

VINGT-TROISIE'ME FEUILLE.

QUand j'ai commencé les avantures de l'Inconnu, dont j'ai déja donné deux Feüilles; j'ai dit que je les interromprois de tems en tems par d'autres choses. C'est un privilége que je me suis réservé, & je me suis imaginé que l'usage

que

que j'en ferois iroit au profit des Lecteurs. Parmi ces Lecteurs, cependant il y en a qui diront peut-être (en supposant que les avantures de l'Inconnu leur ayent plû) pourquoi suspendre la suite d'une histoire, & laisser réfroidir l'interêt que nous commencions à y prendre: Que cela ne vous embarrasse pas, me disoit l'autre jour un de mes amis, pourvû que l'histoire que vous interrompez soit bonne, interessante; ceux qui n'auront pas voulu la lire par Feüilles, à cause de cette interruption, la retrouveront toute entiere dans le Volume, & la liront là tout à leur aise; mais satisfaites une partie de vos Lecteurs, qu'une longue histoire donnée de suite ennüiroit, & qui ne seront pas fâchés de vous voir quelquefois changer de sujet. Changeons donc lui dis-je, aussi-bien je sens que cela me divertira moi-même, car enfin, il faut que le jeu me plaise, il faut que je m'amuse, je n'écris que pour cela, & non pas précisement pour faire un livre; il me vient des idées dans l'es-

prit ; elles me font plaisir ; je prens une plume, & les couche sur le papier pour les considerer plus à mon aise, & voir un peu comment elles feront ; après cela quand je les trouve passables, je les donne aux autres, qui s'en amusent eux-mêmes, ou qui les critiquent ; & lequel que ce soit des deux, j'y gagne toûjours, car si la critique est bonne, elle m'instruit ; elle m'apprend à mieux faire ; j'en pense une autre fois, d'une maniere qui me satisfait plus moi-même ; si au contraire elle est mauvaise, ou si je la crois telle, franchement, je leve un peu les épaules sur ceux qui la font ; je me mocque un peu d'eux entre cuir & chair, & en pareil cas rire de son prochain, c'est toûjours quelque chose.

Mais comme c'est une impertinence que de rire ainsi, & qu'il n'y a point d'homme qui soit digne de se mocquer des erreurs d'un autre, qu'il ne lui est permis que de les remarquer ; ce sentiment mocqueur ne me dure pas longtems ; il ne fait

que passer; c'est un droit que je païe vîte à l'infirmité humaine, & je deviens Philosophe quand l'homme en moi a eû son compte, c'est-à-dire, que je me repens lorsque j'ai eû le plaisir de faillir, & voilà ce que c'est que notre sagesse.

Cela me fait songer à un enfant à qui l'on emporte sa poupée; il crie d'abord; une gouvernante vient qui le console, allons mon fils, doucement, fy qu'il est vilain de crier comme vous faites! ah que vous êtes laid quand vous pleurez! l'enfant s'apaise; l'homme est de même, derobez-lui le moindre petit plaisir de vanité qu'il attendoit, c'est sa poupée, c'est son joujou qu'on lui emporte, & l'enfant de cinquante ou de soixante ans crie; la réflexion, qui est alors sa gouvernante, vient & lui dit, eh pauvre innocent vous n'y pensez pas, qu'est-ce que c'est que votre esprit, qu'est-ce que c'est que l'estime qu'on lui doit, quels sont ceux à qui vous la demandez? creature foible & ridicule, vous êtes vain, & vous croïez

être loüable, & vous vous mocquez de ceux qui ne vous loüent pas; il vous appartient bien de railler les autres; j'abrege ici le sermon de la gouvernante, tout le monde peut l'achever, je reviens à la Critique; lors donc qu'elle n'est pas bonne, & que je me suis reproché de m'en être interieurement mocqué, je m'y prens d'une autre façon pour m'en divertir loïallement, je l'écoûte en Spectateur, & de cette maniere j'ai mes coudées franches, j'en ris de tout mon cœur & sans scrupule, parce que ce n'est plus directement de celui qui critique que je ris alors; c'est de notre esprit, de nos fantaisies, de nos extravagances, de nos délicatesses pueriles, des petits profits que nous croyons faire en montrant des dégoûts, enfin c'est des hommes en general que je ris, c'est de moi-même que je vois dans les autres.

Mais puisque je parle de critique, je ne sçaurois m'empêcher de dire une chose que je trouve en mon chemin; qu'un homme qui a du ju-

gement ou qui n'en a pas, critique les ouvrages de nos meilleurs Auteurs vivans, ou d'Auteurs médiocres, qu'il les trouve absolument mauvais; cela lui est permis, il n'y a rien à lui dire, tant qu'il n'attaquera que les productions; ceux qui les ont faites n'ont qu'à ne plus écrire, si la critique d'un homme qui remarque bien, ou qui ne dit que des sotises, les scandalise; mais que ce même homme, non content de critiquer bien ou mal un ouvrage, envelope insensiblement dans sa critique une satyre contre l'Auteur, & jette un ridicule sur son caractere, il me semble que c'est ce qu'on ne devroit jamais lui passer, & que ce n'est pas assez ménager l'honnêteté publique que de donner passeport à de pareilles choses; quand j'étois jeune, j'aurois vêcû poliment avec mon critique, mais à l'égard d'un satyrique, oh! il m'auroit déplû, & j'avois un honneur boüillant qui auroit eû besoin d'un tuteur pour être sage.

La réflexion que je fais là-dessus

m'en fournit une autre. C'eſt un grand avantage que d'avoir beaucoup d'eſprit, mais il ne faut pas tant l'envier à ceux qui l'ont; ils n'en joüiſſent pas impunément, & ils le payent bien ce qu'il vaut.

J'entrai l'autre jour dans un de ces endroits où s'aſſemblent de fort honnêtes gens, la plûpart amateurs de belles lettres, ou ſçavans; je les connois preſque tous; ils ſont dans le particulier, de la plus aimable ſocieté du monde, raiſonnables autant que ſpirituels; ſe trouvent-ils enſemble, vous ne les reconnoiſſez plus; ils ſont à l'inſtant ſaiſis de la fureur d'avoir plus d'eſprit les uns que les autres.

Il part une queſtion, l'un la décide hardiment, & ſans appel; un autre condamne tout net ce que le premier a dit; un troiſiéme s'éleve qui les condamne tous deux: pendant qu'ils ſe diſputent enſemble, un quatriéme par un ton qui ſe fait faire place, & qui vaut un coup de tonnere, leur annonce ſans ceremonie que tout ce qu'ils diſent ne

vaut rien; un cinquiéme survient qui voudroit les appaiser, en leur faisant convenir amiablement qu'il pense mieux qu'eux sur l'article; un sixiéme crie, s'offre pour arbitre, & n'est plus entendu, mais à force de clameurs il prend toûjours acte de ses diligences, & de l'accommodement judicieux qu'il propose : un autre pour se distinguer ne dit mot, il secouë seulement la tête en homme qui renferme en lui, qui possede l'unique solution qu'on peut donner à la chose. Il confie la superiorité de ses lumieres à son voisin paisible, qui écoûte respectueusement le charivari spirituel qui se fait, & qui en même tems approuve l'idée de celui qui lui parle, sans sçavoir presque de quoi il s'agit; quelques autres personnes qui ne sont ordinairement là que comme les suivans des principaux acteurs, se répandent en petits pelottons dans la salle, agitent à l'écart la question, & se régalent *incognito* du plaisir de la décider, loin du danger & de la réprimande, car

ils n'oseroient approcher de la bataille, on les écraseroit comme des Pigmées; cependant la question qui a causé la dispute a disparu, il en a succedé vingt autres qui ont pris furtivement sa place, qu'on n'a point reconnuës pour étrangeres, & qu'on agite toutes à la fois; enfin tant est procedé qu'il ne reste plus rien sur le tapis, qu'une masse d'idées subtiles & bizarres, qui se croisent, qui ne signifient rien, & que l'emportement & l'orgüeil de primer ont ferocement entassées les unes sur les autres, alors chacun des disputans ne sçachant plus à quoi s'en prendre, entêté confusément d'un sentiment quelconque, qui n'est pas celui qu'il avoit d'abord, car il l'a perdu dans le combat, (celui-là) mais de quelque autre sentiment qu'il a racroché par mutinerie, en entendant crier les autres, se retire avec une poitrine épuisée, qu'il a sacrifiée à la gloire de ses idées; la pauvre poitrine, que sa condition est malheureuse! Bref, que reste-t-il de la dispute, rien que des leçons

de bruſquerie (qui à la verité ne ſont pas perduës) & qu'un exemple bruïant de la miſere de nos avantages.

Voilà l'hiſtoire de ce que je vis dans l'endroit où j'étois entré. Un des principaux diſputans laiſſa ſortir tous les autres, & vint ſe mettre auprès de moi, là, il voulut me faire convenir que c'étoit lui qui avoit dû l'emporter ſur les autres; il n'y a pas moyen, me dit-il, de vuider une queſtion avec des gens qui s'égoſillent juſqu'à perdre haleine, & notez, qu'en me diſant cela, il avoit lui-même un enroüement qui faiſoit foi que Monſieur ſçavoit perdre haleine, là deſſus, le voilà qui recommence à differter avec moi, & qui me ſomme de lui rendre juſtice; quand il eut bien argumenté, que vous en ſemble, me dit-il? que vous avez raiſon, lui répondis-je, à une choſe près, c'eſt que j'ai vû naître le ſujet de la diſpute, & qu'il ne s'y agiſſoit point du tout de cela; parbleu je ne me trompe point, s'écria-t-il, voulez-vous, répondis-

je, que je vous rameine la queſtion ; elle étoit fort ſimple, & je vois bien que vous ne la ſçavez plus.

A ces mots que je lâchai ſans ſonger à mal, je vis le viſage de mon Diſſertateur, s'allumer d'un feu qui me fit peur ; apparemment qu'il regarda comme une inſulte, que j'euſſe penſé qu'il avoit perdu la queſtion de vûë : peut-être crut-il encore que je l'accuſois de n'avoir pas l'eſprit exact, ou peut-être s'imagina-t-il que j'entendois qu'il étoit un broüillon, un eſprit court, que ſçais-je moi ce qu'il crut : un bel eſprit en pareil cas eſt ſi ombrageux, ſa vanité lui donne des méfiances ſi ſubtiles ; il eſt ſi ſenſible au moindre ſoupçon qu'il a, qu'on ne l'eſtime point aſſez, & ce ſoupçon, il le prend ſur ſi peu de choſe, qu'il ne faut qu'un geſte pour irriter ſa ſuperbe délicateſſe.

Auſſi à la ſeule inſpection des yeux de celui qui me parloit, n'oſai-je preſque me remuer ; j'étois fort embarraſſé ; de quoi me ſuis-je aviſé, diſois-je, en moi-même, de

proferer la parole imprudente qui lui déplaît, me voilà perdu, cet homme-là ne me lâchera point qu'il n'ait crû m'avoir démontré que sa capacité est prodigieuse, non, voilà qui est fini, je ne sortirai point d'ici qu'il ne soit mis en repos sur l'opinion que j'aurai de ses lumieres; il faudra qu'il pense que je l'admire, il va travailler à m'y forcer, & nous ne nous séparerons que quand il présumera que je me dirai à moi-même, cet homme-là est le meilleur esprit que je connoisse.

Tout ce que je dis me vint sur le champ dans la tête; il étoit une heure sonnée, c'est l'heure à peu près où l'on dîne, j'étois à jeun, lui de même peut-être, mais il ne sentoit plus cela; il s'agissoit de vanger son esprit, cet interêt-là étoit plus pressé que celui de son estomac, & je n'avois pas lieu d'esperer qu'il pût s'appercevoir qu'il avoit appetit.

D'un autre côté, je n'avois point de poitrine à commetre avec la sienne; mais comment quitter cet homme? quoi, lui dire que le cœur me

manquoit d'inanition, que le dîné m'attendoit? & lui dire cela, dans quelle conjoncture, au milieu d'un raisonnement qu'il alloit faire, qu'il faisoit déja, & où il n'y alloit pas moins pour lui, que de se purger auprès de moi du reproche de n'être pas le plus judicieux de tous les hommes, d'un raisonnement en vertu duquel il attendoit réparation; d'un raisonnement dont la justesse & la force devoient faire taire tous mes besoins, non je ne voyois point de moyens honnêtes de m'esquiver; j'avois blessé mon homme dans son amour propre, & le laisser-là sans lui donner secours, c'étoit l'assassiner, lui ôter son honneur, c'étoit être barbare. D'ailleurs une autre réflexion m'embarrassoit encore; s'il alloit m'agacer, me disois-je en moi-même; s'il alloit m'induire aussi à prendre le parti de mon esprit, que sçait-on ce qui peut arriver? il y a quarante ans que je fais le métier de Philosophe, & que je persécute mes foiblesses, mais je n'en suis pas plus sûr de moi; l'état

où je suis, c'est comme une santé de convalescent, il ne faut presque rien pour causer une rechûte.

J'étois donc sur les épines, enfin je pris mon parti; je filai doux avec cet honnête homme; je lui montrai un visage ami; je fis avec lui ce qu'on fait avec ces gros dogues, qui vous presentent d'abord les dents, mais qu'on apprivoise insensiblement en les caressant. Mon cher, lui dis-je donc d'un ton qui demandoit grace; quand j'ai dit que vous ne sçaviez plus quelle étoit la question dont il s'agissoit dans la dispute, je n'ai prétendu parler, que d'un pur oubli de votre part; ce n'est point que vous ne l'ayiez pas bien comprise, au contraire, j'ai remarqué que c'est vous qui l'avez le plus maintenuë dans ce qu'elle étoit, qui l'avez le mieux renfermée dans ses bornes, & je vous avoüerai même que vous êtes le seul de tous ces Messieurs-là qui ayiez parlé sensément.

A ce discours emmiélé, son ame se calma, ses yeux redevinrent serains;

je n'y vis plus cette ardeur sauvage dont ils s'étoient allumés, il y resta pourtant un peu de feu, mais ce feu n'étoit plus qu'une vanité contente qui brilloit, & qui m'annonçoit la paix.

Monsieur, me répondit-il, vous êtes bien obligeant; il est vrai que j'ai crû tantôt mon sentiment raisonnable, cependant chacun a le sien; ces Messieurs ont plus d'esprit que moi, mais ils crient trop, ils veulent trop avoir raison; d'ailleurs dans la dispute, il faut une certaine justesse, une finesse de vûë qu'on trouve dans peu de gens : ce n'est pas assez que des idées, que de l'imagination, cela ne signifie rien, je n'en fais point de cas; j'ai voulu ramener les esprits, comme vous avez vû, mais on ne me suivoit pas, & je ne sçaurois faire tant de bruit. Vous en avez pourtant fait, lui repartis-je, & je n'aime point qu'un homme aussi judicieux que vous se pique du fade honneur de briller dans des contestations où le tintammare étouffe tout ce que vous dites

de bon; cela n'eſt ni ſage ni modeſte. Voulez-vous que je vous diſe; je ne ſçaurois ajuſter tant de foibleſſe avec tant d'eſprit.

J'ai tort, me répondit-il d'un ton de bienvëillance (ce n'eſt pas que ce que je lui diſois fut extrêmement flatteur d'un certain côté,) mais la pauvre dupe n'y voyoit goûte, & de faux éloges l'étourdiſſoient ſur de vrayes injures; de ſorte que ſe levant d'un air riant; quelle heure eſt-il? me dit-il: à propos de l'heure, repartis-je; il eſt très-tard; on ne s'ennuye point avec vous, & je devrois avoir dîné. Là-deſſus nous ſortîmes, par la grace de Dieu, & il me quitta en me ſerrant la main, avec une reconnoiſſance que je ne méritois gueres.

De mon côté je me rendis chez un de mes amis qui m'avoit invité. Après le repas, il me pria de l'accompagner chez un Marchand qu'il me nomma, & chez qui ſeul ſe trouvoit un drap de certaine couleur dont il vouloit un habit: venez m'aider à n'être point trompé, me dit-

il, car ce Marchand-là passe pour un homme un peu trop ardent à l'interêt, & je ne me connois à rien. Ma foi, lui dis-je, si vous n'avez que moi pour guide dans cette avanture, vous serez mal-mené; je vous avertis que je suis aveuglé sur ces matieres-là, mais il me vient une idée; suppléons à notre ignorance par quelque tour ingénieux. Allons, venez, je médite un coup qui va rendre votre Marchand le plus accommodant & le plus consciencieux de tous les hommes. Donnez-moi votre bourse : & suivez-moi, j'ai fait un cours de magie qui m'a appris bien des secrets.

Nous partîmes, & nous voilà arrivés chez le Marchand; nous demandons ce qu'il nous faut; deux ou trois garçons nous étalent plusieurs piéces du drap en question : à les en croire il n'y avoit point de préferance à donner à aucunes; je m'étois attendu à ce verbiage : Messieurs, leur dis-je, où est le Maître ? je ne sçai point choisir, il choisira pour moi. Là-dessus on va l'avertir; il vient

il vient. Tenez, Monsieur, lui dis-je, en l'abordant d'un air franc & tranquille; voilà ma bourse que je vous mets dans les mains. J'ai besoin pour un habit, du plus beau drap d'une telle couleur; vous êtes meilleur connoisseur que moi; donnez-moi ce qu'il me faut; faites couper le drap; payez-vous vous-même: je reprens ensuite ma bourse, & sans autre céremonie, je fais emporter la marchandise, bien certain que vous en aurez agi en homme d'honneur avec moi. Assoyez-vous, Monsieur, me dit le Marchand d'un ton froid: Allons vîte, ajoûta-t-il, apportez-moi le paquet que vous voyez là-haut; il fut obéi. Moi pendant ce tems-là je regardois de côté & d'autre, & m'amusois à parler avec mon ami. On déploya le drap; coupez ce qu'il en faut, dit-il à ces garçons; cela fait, il prit une plume, calcula, ouvrit ma bourse, prit de l'argent ce qu'il en voulut, la referma, fit ployer & empaqueter mon drap, & me rendit ma bourse aussi froidement qu'il l'avoit reçûë.

Je ne lui demandai point ce qu'il avoit pris : on a tout vû quand on a de la confiance, & je joüois mon rôle d'après nature : lui de son côté ne me rendit point compte ; l'honneur est cavalier dans ses façons, & ne s'avise pas de formalités. Nous nous en allâmes ; il nous reconduisit jusqu'à sa porte ; me remercia laconiquement, presque d'un air distrait ; je lui répondis dans le même goût, & nous courûmes au logis pour vérifier avec le Tailleur, la probité du Marchand, qui se trouva non-seulement sans reproche, mais même genereuse ; le Tailleur en fut étonné.

Quand il fut parti, mon ami se mit à rire. Sçavez-vous bien que vous m'avez fait peur chez ce Marchand, me dit-il, lui mettre une bourse entre les mains, lui dire de se payer lui-même ; prendre ce qu'il vous donne ; ne s'informer de rien ; ne regarder à rien : ma foi la maniere d'acheter est originale, mais je ne voudrois pas en tirer copie. Que pensiez-vous donc dans ce tems-là ?

Ne m'avez-vous pas dit, repartis-je, que ce Marchand vendoit extrêmement cher, & qu'il n'étoit pas scrupuleux : eh bien, que vouliez-vous que nous fissions avec un homme de ce caractere là? ce n'étoit pas ce qu'il nous falloit. Voilà pourtant l'homme à qui nous avons eû affaire, me dit mon ami; non pas, s'il vous plaît, répondis-je, ce n'est plus du tout le même homme; j'ai changé tout cela; le Marchand qui nous a vendu, n'est pas celui qui vend ordinairement; ce dernier est un homme avare, & peu scrupuleux, & moi d'un coup de Baguette j'ai endormi cet homme-là, ou plûtôt ses vices, & lui ai glissé dans l'ame les vertus contraires; ainsi l'homme qui reste est tout un autre homme.

Qu'appellez-vous un coup de Baguette? reprit mon ami en éclatant de rire; oüi, repris-je, je veux dire que je l'ai tout d'un coup tellement penetré des honneurs que lui prodiguoit ma confiance; je l'ai rendu si vain du portrait flatteur qu'elle lui faisoit de lui-même, que

la tête lui en a tourné d'orgueil & de reconnoissance, & dans la chaleur de ces mouvemens-là, passionné comme il étoit du plaisir d'être pris pour un si galant homme ; hélas il s'est laissé mener comme j'ai voulu, voilà tout ce que c'est; mais comme le charme que j'avois jetté sur lui ne devoit pas durer beaucoup, vous avez vû que j'ai été vîte en besogne, de crainte que l'homme avare que j'avois assoupi ne se revëillât, & ne criât au voleur. On fait de l'homme tout ce qu'on veut par le moyen de son orgueil ; il n'y a que maniere de s'en servir.

VINGT-QUATRIE'ME FEUILLE.

JE reprens enfin le Spectateur interrompu depuis quelques mois, & le reprens pour le continuer avec exactitude. Je l'avois quitté par une paresse assez naturelle aux personnes d'un âge aussi avancé que je le suis, & d'ailleurs, me disois-je,

quand même ce que j'écrirois seroit excellent, ce qui n'est pas, qu'en arriveroit-il? On diroit, celui qui nous donne le Spectateur écrit bien, & à mon âge quand on a passé sa vie à examiner les hommes, à réflechir sur eux & sur soi-même, & sur la valeur de nos talens, en verité l'estime qu'on peut s'acquerir en une infinité de choses devient bien indifferente : on se dégoûte de tout, loüange & blâme, tout est regardé du même œil ; on ne méprise rien si vous voulez, mais on ne se soucie de rien non plus, & l'on en est pas plus Philosophe pour cela, car cette indiference où vous tombez, ne vient pas de ce que vous l'avez cherchée, elle vient de la nature des choses que vous avez examinées; elles vous donnent pour elles une tiédeur que vous n'attendiez pas, vous leur sentez un vuide que vous n'aviez point dessein d'y trouver, & ce vuide que vous leur sentez, vous ne prenez pas même la peine de voir s'il y est réellement, & si vous avez raison de le

sentir ou non, ce seroit autant de fatigue inutile; vous reflez comme vous êtes sans plus de curiosité, sans blâmer ceux qui ne sont pas comme vous, & voilà precisément l'état où je me trouve aujourdhui.

Pourquoi donc est-ce que je reprens le Spectateur, par une raison fort simple; c'est qu'il y a mille momens dans la journée où je m'ennuye de ne rien faire, & l'autre jour en relisant les avantures de l'Inconnu que j'ai interrompu dans mes dernieres Feüilles, je pris du plaisir à donner en moi-même plus d'étenduë qu'il n'a fait aux réflexions que je vis dans son histoire, & là-dessus je resolus de poursuivre cette histoire telle qu'elle est, & de passer mon tems à augmenter ses réflexions des miennes, sans rien changer aux faits de son recit.

Je l'ai déja dit ailleurs; ces avantures pourroient être utiles aux Lecteurs, & les instruire; je n'en attens pourtant pas un si grand bien, car je sçai que presque tous les hommes ne lisent que pour s'amuser,

& moi le plaiſir de les amuſer ne me tente plus, ainſi j'en reviens toûjours à dire que je ne cherche ici qu'à m'occuper moi-même.

Dans ma pénultiéme Feüille, j'en ſuis demeuré à l'entretien que l'Inconnu & ſon pere eurent enſemble ſur le Courtiſan qu'ils rencontrerent en ſe promenant à la campagne: voici ce qui ſuit; c'eſt toûjours cet Inconnu qui parle.

La nuit qui s'approchoit pendant que nous nous entretenions mon pere & moi, nous fit reprendre le chemin de la maiſon.

En nous retirant, nous rencontrâmes un laboureur qui revenoit de ſon travail, & qui chantoit de toute ſa force: voici un homme qui a le cœur bien gai, dis-je à mon pere; il y a de bonnes raiſons pour cela, me répondit-il; c'eſt que la terre avoit beſoin de pluïe, & qu'il a plû.

Je ne pûs m'empêcher de rire du ton ſerieux dont mon pere me tint ce diſcours. Le Courtiſan diſgracié qui ſe promenoit tout à l'heure à

vû pleuvoir auſſi, repris-je, mais ſon eſprit n'en a pas reçû de ſoulagement. Tu me fais là une belle comparaiſon, me dit-il, d'un Laboureur à un Courtiſan : le tems qu'il fait eſt excellent pour la terre, hé bien, le Courtiſan, quel avantage en peut-il eſperer; que ſes greniers en ſeront plus pleins de biens; qu'il en aura plus abondamment de quoi vïvre, cela eſt vrai; mais ſa vanité de quoi vivra-t-elle; ſes beſoins ſont pour le moins auſſi preſſans que s'ils étoient raiſonnables, & la pluïe ni le ſoleil ne peuvent rien pour eux, au lieu qu'ils peuvent tout pour les beſoins de ce Laboureur qui ne veut que vivre, & qui voit que ſon champ, dont il vit, en profitera davantage. Ainſi tu comprens bien qu'il a raiſon d'être guai, puiſqu'il eſt preſque ſûr d'avoir ce qu'il ſouhaite. Ne le trouve-tu pas heureux d'être ſi borné dans ſes deſirs, qu'en dis-tu, que les hommes ſoient bons ou mechans, qu'ils ſe trahiſſent à la Cour où à la Ville, qu'un Miniſtre ſuperbe les rebute ou les favoriſe

voriſequ'ils courent après de grands Emplois, qu'ils les manquent, ou qu'ils les perdent avec déſeſpoir, tous leurs ſoucis, leurs differentes ſortes d'interêts, tout ce que l'orgüeil & l'ambition peuvent leur donner de malins plaiſirs, ou leur cauſer de honteuſes peines; tout ce fatras d'inquiétudes & de beſoins ſurnumeraires dont ils ſont tourmentés, qui naiſſent de leur corruption irritée, qui leur gâtent le cœur, qui égarent leur eſprit, & les plongent, pour des bagatelles, dans un abîme de fourberies & de ſcelerateſſes les uns contre les autres; tout cela n'eſt point de la conoiſſance du Laboureur, c'eſt un état de trouble & de miſere que ſa condition lui épargne; il pleut à propos, cela lui ſuffit, le voilà gay, mais gay comme un homme qui n'a eû que des deſirs innocens, & qui les voit ſatisfaits; ſa gayeté ne ſuſpend aucune autre inquiétude; il n'a d'autre affaire que d'en joüir; elle ne fait trêve à aucun interêt qu'il faille ménager le lendemain;

ſon ame ſe repoſe toute entiere, & le bon homme ſe couche content, ſe leve de même, reprend ſon travail avec plaiſir, & meurt enfin auſſi tranquillement qu'il a vêcu, car une vie paſſée dans le repos a cela d'heureux, qu'elle eſt douce pendant qu'on en joüit, & qu'on ne s'y trouve point attaché, quand on la quitte.

Les adieux d'un Payſan ſont bientôt faits lorſqu'il meurt; ſon ame n'a pas contracté de grandes liaiſons, n'a pas ſouffert de ces ſecouſſes violentes qui laiſſent tant d'ardeur pour la vie. La mort ne la rappelle pas de bien loin quand il faut qu'elle parte; elle ne tient preſque à rien.

Nous arrivâmes à la maiſon en nous entretenant ainſi; nous trouvâmes ma mere un peu indiſpoſée. Le lendemain ſon indiſpoſition augmenta, la fiévre la prit, & quelques jours après elle mourut.

Je paſſe la douleur que je reſſentis à ſa mort, & l'affliction où tomba mon pere qui ne put ſe conſo-

ler; elle mourut en lui ſerrant la main, pendant que nous fondions en larmes aux pieds de ſon lit ma ſœur & moi.

Ce ne fut que pleurs & que gemiſſemens dans notre maiſon pendant un mois; auſſi fîmes nous une perte irréparable. Quelle union entre elle & mon pere, que de tendreſſe elle avoit pour ſes enfans. Je ne me ſouviens pas de l'avoir jamais regardée comme une perſonne qui avoit de l'autorité ſur moi; je ne lui ai jamais obéï, parce qu'elle étoit la maîtreſſe, & que je dépendois d'elle; c'étoit l'amour que j'avois pour elle qui me ſoumettoit toûjours au ſien. Quand elle me diſoit quelque choſe, je connoiſſois ſenſiblement que c'étoit pour mon bien; je voyois que c'étoit ſon cœur qui me parloit; elle ſçavoit penetrer le mien de cette verité là, & elle s'y prenoit pour cela d'une maniere qui étoit proportionnée à mon intelligence, & que ſon amour pour moi lui enſeignoit ſans doute, car je la comprenois parfaite-

ment tout jeune que j'étois, & je recevois la leçon avec le trait de tendreſſe qui me la donnoit, de ſorte que mon cœur étoit reconnoiſſant auſſi-tôt qu'inſtruit, & que le plaiſir que j'avois en lui obéiſſant, m'affectionnoit bientôt à ſes leçons mêmes.

Si quelque fois je n'obſervois pas exactement ce qu'elle ſouhaittoit de moi; je ne la voyois point irritée; je n'eſſuyois aucun emportement, aucun reproche dur & menaçant, point de ces impatiences, de ces vivacités de temperamment qui entrent de moitié dans les corrections ordinaires, & qui les rendent pernicieuſes par le mauvais exemple qu'elles y mêlent. Non ma mere ne tomboit pas dans ces fautes-là, & ne donnoit pas de nouveaux défauts, en me reprenant de ceux que j'avois; je ne lui voyois pas même un air ſevere; je ne la retrouvois pas moins accuëillante; elle étoit ſeulement plus triſte; elle me diſoit doucement que je l'affligeois, & me careſſoit même en me

montrant ſon affliction; c'étoit-là mon châtiment, auſſi je n'y tenois pas; un jeune homme né avec un cœur un peu ſenſible ne ſçauroit réſiſter à de pareilles manieres, non qu'il ne fût peutêtre dangereux de s'en ſervir avec de certains caracteres; il y a des enfans qui ne ſentent rien, qui n'ont point d'ame; pour moi je pleurois de tout mon cœur alors, & je lui promettois en l'embraſſant de ne lui plus donner le moindre ſujet de chagrin, & je tenois parole; je me ſerois même fait un ſcrupule de la tromper quand je l'aurois pû; ce mélange touchant de bontés & de plaintes; cette douleur attendriſſante qu'elle me témoignoit, quand je faiſois mal, me ſuivoit par tout; c'étoit une ſcene que je ne pouvois me reſoudre à voir recommencer; ſon cœur que je ne perdois jamais de vûë, tenoit le mien en reſpect, & je n'aurois pas goûté le plaiſir de la voir contente de moi, ſi je m'étois dit interieurement qu'elle ne devoit pas l'être; je me ſerois reproché ſon erreur: ces

sortes de choses paroîtront peutêtre des délicatesses qui demandent de l'esprit, non, avec tout l'esprit possible, souvent on ne les a point; je le repete, il ne faut pour cela qu'un peu de sentiment, & qu'est-ce que ce sentiment? c'est un instinct qui nous conduit & qui nous fait agir sans réflexion, en nous presentant quelque chose qui nous touche, qui n'est pas dévelopé dans de certaines gens, & qui l'est dans d'autres; ceux en qui cela se dévelope sont de bons cœurs qui disent bien ce qu'ils sentent; ceux en qui cela ne se dévelope pas, le disent mal & n'en sont pas moins. Cependant c'est toûjours esprit de part & d'autre que cet instinct-là, seulement plus ou moins confus dans celui-ci que dans celui-là; mais c'est une sorte d'esprit dont on peut manquer, quoiqu'on en ait beaucoup d'ailleurs, & qu'on peut avoir aussi, sans être spirituel en d'autres matieres; & c'est-là toute l'explication que j'en puis donner.

Quoiqu'il en soit je rend compte de la maniere dont je vivois avec

ma mere ; la mort me la ravit dans le tems où j'avois le plus besoin d'elle. J'entrois dans un âge sujet à des égaremens que je ne connoissois pas encore, & où ce tendre égard que j'avois pour elle m'auroit été plus profitable que jamais.

Mon pere à qui le Ciel l'avoit unie (que j'aimois autant qu'elle, & dont le caractere ressembloit au sien) ne put survivre longtems à sa perte ; sa santé qui étoit déja très-mauvaise s'altera encore davantage ; plusieurs infirmités l'attaquerent à la fois ; il n'agissoit plus, & bientôt il fut reduit à garder le lit ; il ne vêcut qu'un an dans ce triste état, & il mourut entre mes bras, pendant que ma sœur étoit absente pour une affaire domestique.

Mon fils, me dit-il, un moment avant que d'expirer, vous avez perdu votre mere, vous allez me perdre, & je vous vois au désespoir, mais vous n'y serez pas toûjours, le tems console de tout. Je vais répondre de mes actions à celui qui m'a donné la vie ; vous lui répon-

drez un jour des vôtres, ſongez-y; au défaut des biens que je ne puis vous laiſſer, mon amour vous laiſſe cette penſée-là, ne la perdez point, vous y trouverez tous les conſeils que je pourrois vous donner, & c'eſt elle qui doit déſormais vous tenir lieu de pere & de mere.

A peine eut-il achevé ce peu de mots, qu'il tomba dans une foibleſſe qui lui ôta la parole; il prononça encore quelque choſe de mal articulé, & où je compris qu'il demandoit ſa fille, après quoi, ſes yeux ſe fixerent ſur moi, & ne ceſſerent de me regarder que lorſqu'il expira.

Je ne ſçaurois peindre l'état où je me trouvai alors; en le voyant mourir, je crûs voir encore une fois mourir ma mere, il me ſembloit que je venois de les perdre tous deux dans le même moment.

Je ne ſçavois plus où j'étois, je reſtai dans un accablement qui me rendoit ſtupide, & ma ſœur étoit déja de retour, m'avoit parlé, avoit pouſſé des cris, que je n'étois pas encore revenu à moi même.

Que nous étions à plaindre, nous n'avions point de parens dans la Province; des amis, nous n'en connoissions point; qui est-ce qui s'attache à d'honnêtes gens qui sont dans l'infortune; il n'y a point d'objet plus disgracié parmi les hommes, plus abandonné d'eux que l'homme pauvre & vertueux tout ensemble; tous les cœurs sont glacés pour lui; il est comme un étranger dans la nature: un fripon indigent est peutêtre plus mépriſé, mais mieux servi, moins rebuté; du moins le mépris qu'on a pour lui est-il plus sans consequence & de meilleure composition; que dire à cela, c'est que la qualité de fripon tranche moins que la vertu avec le caractere des hommes en general; il leur ressemble par là davantage, peut-être qu'il y gagne à n'être ni estimé ni estimable; les hommes qui sont vains en traittent plus commodement avec lui; il est rèmpant avec eux; cela les flatte; ils ont le plaisir de primer sur lui quand ils le servent, au lieu que l'homme

vertueux eſt honteux & reſpectable, & cela les dégoûte, parce qu'ils n'oſeroient l'humilier en le ſecourant ; il faudroit l'honorer malgré ſon indigence, & ils rougiroient de la comparaiſon qu'ils ſeroient obligés de faire avec lui. Voilà pourquoi mon pere avoit été ſi délaiſſé ; ainſi il n'y avoit perſonne qui s'intereſſât à nous quand nous reſtâmes ſeuls ma ſœur & moi.

Dans un ſi grand abandon, ma ſœur parut montrer plus de courage que moi : au milieu de ſa douleur, elle ſongea à prendre un parti, & à m'en faire prendre un à moi-même.

Il n'eſt pas queſtion, me dit-elle un jour, que nous reſtions comme enſevelis dans notre affliction ; il s'agit de voir ce que nous deviendrons ; nous n'appartenons ici à perſonne ; nous n'avons point de bien, & le peu qui nous en reſte, mille accidens peuvent nous l'ôter ; prevenons-les mon frere ; vous entrez dans un âge où vous pouvez faire

quelque chose, & ce ne sera pas ici que vous trouverez les occasions de vous avancer; ainsi il faut absolument nous séparer, votre interêt le demande; je dois de mon côté m'assurer un état fixe.

Hé bien, lui dis-je, à quoi vous déterminez-vous donc, & que me conseillez vous de faire. Vendons ce que nous avons ici, me répondit-elle; de l'argent que nous en tirerons, je n'en veux que ce qu'il en faudra pour me mettre dans un Couvent; voilà quel est mon parti à moi; je n'en sçache point de meilleur ni de plus sûr, & grace au Ciel, il ne m'en coûte rien pour le prendre; je ne sacrifie rien en quittant le monde: heureusement j'ai reçû une éducation qui m'a mis dans l'habitude de penser, & de penser raisonnablement. Une fille à mon âge, & sans bien dans le monde; que peut-elle devenir? dequel côté se tourner? où est son azile? à votre égard ce n'est pas de même; il y a tant d'honnêtes ressources pour vous; vous avez mille moyens de vous

avancer mon frere ; rendez-vous à Paris avec l'argent qui vous reſtera ; vous ſçavez que nos parens y ſont ; nous y en avons un dont mon pere nous a ſouvent parlé, & qui y occupe un poſte conſiderable ; il eſt vrai que juſqu'ici nous n'en avons pas tiré un grand ſecours, mais auſſi mon pere ne l'a-t-il pas mis à de fortes épreuves. Aujourd'hui le cas où vous êtes exige de droit qu'il vous aide ; il vous connoît ; il vous a vû ici dans un voyage qu'il fit avant la chûte de mon pere ; vous lui parûtes aimable ; il vous careſſa beaucoup, & fut charmé du progrès que vous faiſiez dans vos études ; enfin il vous recevra ſans doute avec quelque attendriſſement ; votre ſituation le touchera ; votre éducation ne le fera pas rougir, & il ne pourra s'empêcher de donner quelques ſoins à votre fortune, & j'eſpere qu'elle deviendra meilleure que vous ne penſez.

J'écoutai ma ſœur ſans prendre beaucoup de goût à ce qu'elle me diſoit ; j'inſiſtai longtems ſur la pei-

ne que j'aurois à me séparer d'elle, car je l'aimois tendrement : cependant je me laissai conduire comme elle voulut, & nous cherchâmes dèslors à vendre notre petit bien de campagne.

Plusieurs personnes vinrent le voir, & nous en offrirent bien moins qu'il ne valoit. Parmi ceux qui voulurent l'achetter, vint un jeune homme qui avoit une Terre considerable assez près de notre maison ; je n'étois point au logis alors ; je m'en étois écarté en lisant, & il ne trouva que ma sœur ; elle n'étoit pas belle, mais il n'y avoit peut-être pas de beau visage qui n'eût gagné à ressembler au sien. Le jeune Financier ne la vit pas impunément, il prit de l'amour & ne put s'empêcher de le faire paroître. Ma sœur qui étoit la modestie même, feignit de ne rien entendre à tout ce qu'il mêloit de galant dans la conversation, & traitta froidement avec lui ; ils ne convinrent cependant de rien au sujet de la maison ; ses offres étoient trop médiocres ; peut-être

voulut-il se ménager de nouveaux prétextes de revenir, ce qu'il fit effectivement, mais comme en passant & au retour de la chasse. Nous ne décidâmes encore rien avec lui, & ses visites continuerent pendant trois semaines, sans qu'il parlât davantage de l'achat de notre bien; il nous envoya même du gibier; voulut sçavoir notre situation, & parut s'y interesser avec amitié pour moi, & avec beaucoup de tendresse pour ma sœur, qui de son côté ne trouvoit pas ses visites importunes à ce que je remarquai, & qui ne s'impatientoit plus de voir que nous ne finissions notre affaire avec personne.

Un jour qu'ils s'étoient promenés assez longtems ensemble; elle revint avec un air triste dont je ne lui demandai point la raison, & le lendemain matin, il se presenta une Dame veuve qui nous offrit à peu près ce que nous voulions de notre bien; ma sœur me conjura de conclure avec elle; cela me surprit; mais le marché fut fait, & ma sœur

m'engagea sur le champ à l'accompagner jusqu'à un Couvent qui n'étoit qu'à demi-lieuë de chez nous; nous partîmes; elle parla à la Prieure, convint de ses faits avec elle; lui donna de l'argent, & arrêta d'entrer au Couvent deux jours aprés.

En nous en retournant, nous rencontrâmes le jeune Financier; à peine nous eut-il joint, que ma sœur m'arrêtant; mon frere me dit-elle, vous avez regardé Monsieur comme un homme genereux, & je le regardois comme un homme estimable qui avoit de l'inclination pour moi: nous nous trompions tous deux; Monsieur a de l'argent & du credit, & il employeroit volontiers l'un en votre faveur, si je voulois bien m'accommoder de l'autre; c'est du moins ce qu'il m'a fait entendre, & vous approuverez, je pense, que je le remercie pour nous deux. Adieu, Monsieur, ajoûta-t-elle, en se tournant de son côté; toutes vos richesses ne valent pas le mépris que vous me donnez pour elles, & je dirois aussi pour vous;

sans l'obligation que je vous ai de la disposition d'esprit où je me trouve.

Le jeune homme fut extrêmement touché de ce discours, & lui demanda pardon presque la larme à l'œil; Monsieur, lui dit-elle, je vous pardonne de bon cœur, mais je vais m'enfermer dans un Couvent; je ne veux plus que mon indigence m'expose à de nouveaux affronts; l'essai que j'ai fait du cœur des hommes me suffit. Adieu, Monsieur, voilà votre chemin, & voici le nôtre.

VINGT-CINQUIE'ME FEUILLE.

J'Ai déja averti que je continüerois à donner l'histoire de l'Inconnu, sans faire aucun préambule, ainsi j'entre d'abord en matiere.

Ma sœur le quitta là-dessus, & je la suivis en examinant la contenance de ce jeune homme; il me parut qu'il étoit extrêmement embaraſſé, & en effet il devoit l'être: c'est un mauvais quart d'heure à passer

fer pour un homme riche & vicieux que d'essuyer en pareil cas le dédain d'honnêtes gens, pauvres comme nous l'étions; je crois qu'il se trouve bien petit devant eux; qu'il se sent bien lâche, & que leur indigence & leur vertu le rendent bien honteux de ses vices & de son opulence; car enfin il n'a rien à répliquer; tout ce qu'il pourroit faire, ce seroit d'être effronté, mais j'ai toûjours remarqué que les gens qui n'ont point une certaine pudeur dans leurs mœurs, une sorte de generosité dans leurs sentimens, ne sçauroient s'empêcher d'avoir honte devant les personnes vertueuses qui les mépriſent.

Cela viendroit-il seulement de ce qu'on rougit toûjours d'être mépriſé, sans qu'il s'ensuive pour cela qu'on soit mépriſable; je n'en sçai rien, mais je pancherois à croire que le vice brutal a en lui-même quelque chose de laid, qui demande qu'on lui fasse grace, quelque chose de contraire à la fierté de l'ame: fierté qui a fait que les hommes

quelconques ont mis en honneur certains sentimens naturels, & qu'ils en ont proscrit d'autres comme humilians pour eux, malgré le plaisir qu'ils en pouvoient tirer.

Ce que je dis là de la laideur du vice, bien des gens le combattront sans doute, & il me semble voir à peu près ce qu'ils pourroient dire, mais il seroit trop long de donner à mon raisonnement toute son étenduë, & en cas que je me trompe, j'aime mon erreur; la morale y gagne plus que la métaphisique n'y perd, & il siera bien à tous les honnêtes gens de se tromper comme moi.

Quoiqu'il en soit, nous nous éloignâmes de ce jeune homme, dont je ne parlai plus à ma sœur, qui assûrément avoit quelque panchant pour lui, & trois jours après, la vente de notre maison faite, nous nous en retournâmes au Couvent qu'elle avoit choisi, & où je la laissai pour m'en aller en même tems à Paris; car la Dame à qui nous avions vendu notre maison devoit

y entrer le même jour, & j'avois pris toutes mes mesures pour partir à l'instant que j'aurois quitté ma sœur.

Je la quittai donc ; nous nous embrassâmes à la porte du Couvent ; de-là elle se rendit au parloir où je la revis encore, & où je lui parlai bien moins que je ne pleurai.

Elle n'oublia rien pour me consoler de notre séparation, pour me la faire juger moins douloureuse, moins durable que je ne pensois ; elle même s'efforçoit de n'en paroître pas si touchée que moi ; elle esperoit bien me revoir, disoit-elle ; elle en étoit sûre ; elle ne pleuroit pas comme moi, mais elle retenoit ses larmes ; elle en repandoit malgré elle, & je voyois que ma situation la penetroit de tristesse ; elle me regarda souvent sans avoir la force de me rien dire.

Car enfin que devenois-je après l'avoir quittée ? quel étoit mon sort ? moi qui sortois d'entre les mains d'un pere qui m'avoit conduit, sous les yeux de qui j'étois doucement

accoûtumé à vivre, sur qui je me reposois de ma sûreté, du soin de ma personne, & qui en tout ce qui me regardoit avoit pensé, deliberé pour moi; qui dans toutes les peines que je lui avois données, ne m'avoit demandé, pour ma part, que d'être docile aux conseils que sa tendresse lui inspiroit pour moi; ce pere n'étoit plus, & ma sœur qui depuis sa mort me sembloit l'unique personne à qui la mienne fût encore quelque chose; qui empêchoit que je ne fusse absolument seul dans le monde, enfin dont la compagnie avoit soulagé mon imagination étonnée de tous les malheurs qui nous étoient arrivés; j'allois aussi la perdre cette chere sœur, & dans une heure, il n'alloit plus me rester que moi pour moi-même, & qu'est-ce que c'étoit que moi?

Je succombois sous toutes ces idées-là; je me croyois perdu; je craignois tout sans sçavoir pourquoi, sans avoir d'objet fixe; je me regardois comme un homme entouré de périls, & mon esprit étoit dans

un étourdiſſement qui me faiſoit des monſtres de tout ce que je voyois.

J'avois plus de cent lieuës à traverſer pour arriver à Paris; ce n'eſt rien que cela pour un homme qui a quelque uſage de la vie, mais quel voyage pour un homme de mon âge, qui n'avoit jamais vû plus de ſix lieuës d'étenduës : que de mouvemens à ſe donner? & quel objet d'épouvante que tous ces mouvemens pour qui ne connoît rien? & qui ſort d'une éducation auſſi paiſible que l'avoit été la mienne.

Mais il n'y avoit plus moyen de reculer; il falloit partir; je repetai vingt fois les derniers adieux ; je finis enfin, & je me retirai. Comme ma ſœur avoit contraint ſa douleur pendant notre entretien; quand je l'eûs quittée j'entendis en ſortant du parloir qu'elle s'étoit évanoüie; je me retournai & je la vis entre les bras d'une Religieuſe qui avoit été preſente, & qui appelloit du ſecours: je fus tenté de rentrer, ſans autre deſſein que celui de la voir encore, & de m'arrêter-là auſſi long-

tems que je le pourrois; mais la crainte de n'avoir plus la force de partir après, me retint : je me hâtai donc de me retirer, ou plûtôt je m'arrachai de ce lieu, & je montai vîte à cheval avec un ſerrement de cœur, qui dans les circonſtances où je me trouvois, eſt un des plus pénibles états que l'on puiſſe imaginer.

Me voilà donc en chemin, âgé de dix-huit ans, n'ayant pour tout bien qu'une ſomme d'argent aſſez médiocre; quittant un Païs où j'étois né, dont je n'étois jamais ſorti, où je ne laiſſois perſonne qui pût ſe reſſouvenir de moi qu'une ſœur qui étoit morte pour le monde, & que ſuivant toute apparence je ne reverrois jamais.

D'un côté je voyois le Couvent qui l'enfermoit pour toûjours; de l'autre dans la campagne, je voyois l'endroit où mon pere & ma mere venoient d'être ſi récemment, & preſque coup ſur coup, enterrés tous deux.

Leur fils autrefois l'objet de leurs ſoins & de leur complaiſance, ſans

secours, maintenant sans experience, & comme un enfant sans aveu, traversoit en fugitif cette campagne qui ne lui offroit plus de retraite, & s'en alloit servir de joüet à la fortune.

Je passois par des lieux où je m'étois promené avec mon pere, & comme on se parle quelquefois; nous nous arrêtions souvent ici, me disois-je; nous nous sommes souvent assis dans cet endroit; je m'y ressouvenois même des discours qu'il m'avoit tenus; je croyois encore entendre sa voix, mon fils, ce nom si tendre qu'il avoit coûtume de me donner, frapoit encore mes oreilles, hélas, c'en étoit fait, personne ne devoit plus m'appeller ainsi; je n'étois plus sur la terre qu'un malheureux inconnu; je n'avois plus que des ennemis dans le monde, car n'y tenir à qui que ce soit, c'est avoir à y combattre tous les hommes, c'est être de trop par tout.

Cependant j'avançois; ma douleur & ma tristesse s'augmentoient à mesure que je m'éloignois davan-

tage ; je me retournois à tout moment ; je craignois d'avancer ; je ne pouvois renoncer à des objets qui me tuoient ; & je mourois de penſer que bientôt je ne les verrois plus.

Enfin je m'éloignai tant que je les perdis de vûë ; il ſe fit alors un changement en moi ; je n'avois été juſques-là que triſte & attendri ſur moi-même ; je n'avois ſongé à rien qu'à nourrir ma triſteſſe de tout ce qui pouvoit me la rendre plus ſenſible : mais quand je me vis hors de la portée de ces objets qui m'étoient ſi chers, & que l'éloignement où je me trouvois eut rompu, pour ainſi dire, le commerce que mes yeux & mon cœur aimoient à avoir avec eux ; je fus à l'inſtant ſaiſi de je ne ſçai quel eſprit de défiance & de courage qui me rapella tout entier pour moi-même, & me rendit l'objet unique de toutes mes attentions ; je regardai les périls que je croyois courir, moins pour les craindre, comme j'avois fait auparavant, que pour prendre garde à moi ; ma timidité me donna des forces, & je marchai

marchai armé d'une précaution ſoupçonneuſe qui vëilloit à tout, & qui me tenoit toûjours en défenſe.

Comme je ne ſçavois pas le chemin, je le demandois aſſez ſouvent aux perſonnes que je rencontrois, mais ſeulement à ceux qui n'avoient pas la mine d'abuſer de mon ignorance; & quand je voyois de certains viſages, de certaines figures équivoques, j'aimois mieux m'égarer que de leur expoſer mon embarras; j'avois peur que cela ne les mît au fait de ma ſituation, & qu'ils ne devinaſſent que j'étois un jeune homme abandonné, qui voyageoit ſur la bonne foi du paſſant; ce qui auroit pû les tenter de faire un mauvais coup. Je pourſuivois donc ſans rien dire, & fournis ainſi ma premiere journée, ſans d'autre inconvenient que celui d'avoir fait quelques lieuës de plus qu'il me falloit.

J'en devins un peu plus hardi le jour d'après, & j'arrivai dans un Village qui n'avoit qu'une hôtellerie où j'entrai.

Je n'y rencontrai de voyageur

qu'un homme vêtu simplement, dont la physionomie me parut bonne; il se chauffoit dans la cuisine de l'auberge, en attendant qu'on lui eût preparé de quoi soûper.

Il me fit honnêteté, & s'entretint avec moi; nous sommes seuls, me dit-il, voulez-vous, Monsieur, que nous soûpions ensemble? j'y consentis; & comme il y avoit deux lits dans la chambre qu'on lui avoit donnée, l'hôtesse nous pria de vouloir bien y coucher tous deux, parce que ce jour-là, disoit-elle, il lui venoit pour l'ordinaire des équipages qu'il falloit loger; là-dessus nous nous regardâmes un instant l'inconnu & moi, & comme nous vîmes que nous hésitions un peu tous deux, cela nous rassura, car hésiter alors, c'étoit mutuellement nous faire sentir que nous étions d'honnêtes gens, ainsi nous répondîmes que nous le voulions bien.

On porta donc ma valize dans cette chambre, & nous allions y monter pour y soûper, quand il entra dans la cour une chaise de poste

escortée de quelques domestiques à cheval. De la chaise sortit un gros Beneficier qui revenoit, à ce qu'on nous dit, d'une Abbaye considerable qu'il avoit à dix lieuës de ce Village.

Toute l'auberge se mit en mouvement à son arrivée : hôtesse, servantes, valets d'écurie; tout alla rendre hommage au train prophane, & environner la chaise comme pour remercier le maître de son nombreux équipage, & des aprêts qu'exigeoit sa friandise. Pour lui il descendit de sa chaise d'un air sûr, en homme qui ne tromperoit pas les gens dans leur calcul, & qui satisferoit aux respects interessés qu'on lui rendoit.

Nous montâmes ensuite à notre chambre pour soûper. Nous fûmes très-mal servis; on nous avoit comme oubliés; nous n'eûmes rien qu'à force de cris, & chaque chose dont nous avions besoin ne nous fut apportée que l'une après l'autre.

Voilà comme cela va dans le monde; tous les hommes, les uns envers

les autres, ressemblent à notre hôtesse; ils prodiguent tout à celui qui a beaucoup, negligent celui qui a peu, & refusent tout à qui n'a rien. Caractere de cœur maudit qui ne laisse aucune ressource honnête aux miserables, & qui desherite les deux tiers des hommes, des biens que la nature a fait pour eux.

Cependant ces hommes, tels que vous les voyez, ont fait des loix contre leur iniquité; des loix justes & saintes en elles-mêmes: celui qui les viole est méchant; il ne s'est point contenté d'avoir ou de trouver un nécessaire, qui malgré la mauvaise disposition des choses ne manque presque jamais; il avoit un libertinage & des vices qu'il vouloit satisfaire: l'homme est né pour le travail, il vouloit être un faineant; en un mot c'est un mauvais sujet, qui mérite d'être puni. Mais d'un autre côté, on seroit tenté de dire que les hommes ne sont pas dignes de le voir punir; qu'ils ne méritent pas les loix justes qui les protegent: ce méchant que l'on punit, ce sont

eux le plus souvent qui lui ont appris à le devenir ; il se seroit contenté de son necessaire, de sa cabane, du revenu de son travail & de la médiocrité de ses plaisirs, s'il n'avoit pas vû des hommes dont le luxe, les richesses, la molesse & la faineantise ont allumé son orgueil, son avarice & ses vices.

Mais passons ; ces réflexions-là demandent de la moderation ; il y a des ames gâtées qui abusent de tout, & je finirai par une réflexion que je crois raisonnable : j'interromps souvent mon histoire, mais je l'écris moins pour la donner que pour réflechir.

Celui à qui son état & son opulence peuvent fournir tout à souhait, qui pour joüir de tout n'a qu'à le vouloir ; que font les loix à son égard ? dans quelle occasion peut-il en sentir le frain ? fut-il né sans vertu, en les violant, que gagneroit-il qu'il n'ait pas déja ? aime-t-il à faire bonne chere ? il la fait ; est-il glorieux ? on le respecte ; est-il ambitieux ? il a du rang & de grands

emplois; eſt-il vain & faſtueux? il a de grands équipages, & une foule de valets; eſt-il avare? il a de grands revenus, qu'il les ménage; eſt-il libertin? il a de l'argent en quantité, qu'il ſe pourvoye.

Mais il n'eſt pas Prince; il n'eſt pas le premier homme de l'Etat; il eſt le maître ici; il voudroit auſſi l'être là, & cela ne ſe peut pas; il n'a que dix lieuës de terrain à lui, & il faut qu'il ſe paſſe à cela; les loix lui défendent d'en uſurper dix autres ſur ſon voiſin; il peut goûter de tous les plaiſirs, cela eſt vrai, mais malheureuſement il en a ſatieté; une ſeule choſe le ragoûteroit dont la privation le chagrine, c'eſt la fille ou la femme d'un homme à qui il n'y a pas moyen de les ôter, les loix le défendent encore; quelle rigueur? n'eſt-ce pas cela qu'il veut dire, je le plains beaucoup; pourquoi n'eſt-il pas Roy d'un Etat? c'eſt encore trop peu; que n'eſt-il Souverain de toute la terre? on lui donneroit tout ce qu'il ſouhaite: mais auſſi, où a-t-il pris

de pareilles envies ? elles reſſemblent à ces fantaiſies qui viennent dans la débauche; elles ſont ſi bigeares, qu'on auroit peine à les deviner: c'eſt une démence de cœur & d'eſprit que ces deſirs-là; & s'il fait un crime pour tâcher de les ſatisfaire, qu'on ne le puniſſe point comme coupable, il ne merite pas cet honneur-là. Qu'on le lie comme un inſenſé, comme un homme qui a le tranſport au cerveau, auſſi n'eſt-ce pas de lui dont je parle, mais d'un homme opulent qui joüit de tous les avantages de ſon opulence, & qui les ſent. Et je demande encore une fois. Que ſont les loix à ſon égard ? rien que le mettre à couvert des entrepriſes criminelles de celui qui n'a rien, & à qui ſon ſort fait envie; le voilà ſans difficulté dans une ſituation bien commode, & qui lui épargne bien des tentations qu'il auroit peutêtre, s'il n'étoit pas ſi fort à ſon aiſe, & je l'en felicite. Il n'eſt pas défendu d'être mieux que les autres; la raiſon même dans beaucoup d'occa-

sions veut que ceux qui sont utiles, qui ont de certaines lumieres, de certains talens, joüissent d'une fortune un peu distinguée, & quand l'homme heureux n'auroit rien qui meritât ce privilége, il est un Estre superieur qui préside sur nous, & dont la sagesse permet sans doute cette inégale distribution que l'on voit dans les choses de la vie; c'est même à cause qu'elle est inégale, que les hommes ne se rebutent pas les uns des autres, qu'ils se raprochent, se vont chercher, & s'entr'aident. Ainsi que les heureux de ce monde joüissent en paix de leur abondance, & du benefice des loix; mais que leur pitié pour l'homme indigent, pour le miserable aille audevant de la peine qu'il pourroit sentir à observer ces loix, tout l'embarras en est de son côté; que leur humanité le console du sort qui lui est échu en partage; qu'elle lui aide à parer les mouvemens de sa cupidité toûjours affamée, de sa corruption toûjours pressante : ce qu'on leur dit-là n'est-il pas raison-

nable ? Cette inégale distribution de biens dont nous parlions tout-à-l'heure, lie nécessairement les hommes les uns aux autres, il est vrai, mais le commerce qu'elle forme entre eux n'est-il pas trop dur pour les uns, & trop doux pour les autres, & de cette difference énorme qui se trouve aujourd'hui entre le sort du riche, & celui du pauvre ; Dieu qui est juste autant que sage, n'en seroit-il pas comptable à sa justice, s'il n'y avoit pas quelque chose qui tînt la balance égale, si le bonheur du riche ne le chargeoit pas aussi de plus d'obligations ?

Ainsi vous, dont ce riche ne soulage pas la misere, prenez patience, c'est-là votre unique tâche à cet égard-là ; vivez comme vous faites à la sueur de votre corps ; continuez, c'est Dieu qui vous éprouve : mais vous homme riche, vous payerez cette fatigue & ces langueurs où vous l'abandonnez ; il y resiste ; vous payerez la peine qu'il lui en coûte ; c'est à vos dépens qu'il prend patience ; c'est à vos dépens

qu'il la perd; vous répondez de ſes murmures, & de l'iniquité où il ſe livre, & en periſſant il vous condamne.

Revenons à mon hiſtoire; j'ai dit que nous fûmes très-mal ſervis, parce qu'on ne ſongea qu'au Beneficier & à ſes gens, mais ce ne fut pas là notre pire avanture; il n'y avoit qu'un inſtant que nous avions ſoûpé, quand nous vîmes entrer deux domeſtiques du Beneficier avec une ſervante. Celui avec qui j'étois, ſurpris de cela, demanda à la ſervante ce qu'elle venoit faire: mettre les valizes de ces Meſſieurs ici, dit-elle; il faut que vous ayiez la bonté de leur ceder la chambre, parce qu'ils y couchent toûjours quand ils viennent: on tâchera de vous accommoder ailleurs, quoique nous ayions bien du monde; voilà mon lit, dit alors brutalement un de ces domeſtiques, & voilà le mien dit ſon camarade.

Mon inconnu rougit là-deſſus; je le vis indigné, mais reprenant preſque ſur le champ un viſage tran-

quille ; mes enfans, leur dit-il, tout ce que vous faites-là eſt inutile, nous ne ſortirons point, car je ne penſe pas que vous pouſſiez la hardieſſe juſqu'à nous faire violence.

Ils répondirent impertinemment à cela, & parlerent haut ; l'hôteſſe monta au bruit, & leur maître vint demander ce que c'étoit ; ils dirent que nous ne voulions pas ſortir de leur chambre ; mes gens couchent toûjours ici, dit leur maître à mon inconnu ; c'eſt un endroit à eux, l'hôteſſe le ſçait, & il n'y a pas à conteſter là-deſſus ; les chambres d'une hôtellerie n'appartiennent jamais qu'aux premiers venus, répondit froidement l'inconnu, ainſi vos gens n'ont que faire ici, Monſieur, faites-les retirer, qu'on ne les voye point, vous en ſerez plus reſpectable, ou du moins ordonnez leur d'être paiſibles, afin qu'on vous les pardonne.

FIN

Du Spectateur François.

Hist Rysics 1st ed.

2nd - Hist 265

225A

PQ 2003 A1 1728 t.1
Marivaux, Pierre Carlet de Chamblain de
Le spectateur françois
Nouv. éd., rev., corr. & augm.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY